



Coup tordu à Sokoburu

Jacques Garay

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jacques Garay

Coup tordu à Sokoburu



éditions
CAIRN

Jacques Garay

COUP TORDU À
SOKOBURU

Éditions
CAIRN

Aux ÉDITIONS CAIRN :

Alarme en Béarn, Thomas Aden
Trou noir à Chantaco, Jacques Garay

Photographie de couverture : Jean-Luc Kérébel

Toute ressemblance avec des événements ou des personnes ayant existé ne serait que fortuite et pure coïncidence.

CHAPITRE 1

Mardi après-midi et mardi soir

UN DE CHUTE

Frais et dispos j'étais, oui ! Je sortais d'une siestote quand le téléphone sonna. C'était Geneviève.

— Salut Grimod de la Reynière. Que dirais-tu d'un petit tour à Fontarrabie ce soir ? Je me sens l'âme vagabonde et le temps se prête à merveille à un *chiquiteo*. Je sais, tu es plongé dans ton nouveau guide et ses recettes d'enfer, mais un petit break te fera du bien : boire et manger sans être obligé de tout déguster et de tout noter, ça te reposera. Quoique la sieste que tu viens de faire t'a déjà reposé.

Elle était tuante, elle savait tout, ou bien le devinait, et me connaissait par cœur. C'est pourquoi je l'aimais, d'ailleurs.

— Il ne sera pas dit que le grand Xanti (prononcez Chanti) Sopuerta a un jour laissé tomber sa dulcinée avide d'aventure en pays lointain...

— Le grand, le grand...

— D'accord, d'accord, pas si grand que ça. Mais je ne te laisserai pas prendre des risques inconsidérés, surtout après une traversée périlleuse.

— On y va en bateau alors.

— Bien sûr, pas question de s'énerver à trouver une place pour se garer. Et puis j'aime entendre les drisses et les haubans claquer au vent à Sokoburu.

— Je ferme la pharmacie à 19 h 30, ne passe pas avant 20 h 30. Tu conduiras ma voiture. Je t'embrasse.

Et elle raccrocha.

De même que Geneviève préférait jouer à domicile lors de nos soirées et surtout de leurs conclusions, elle préférait aussi voyager dans sa voiture qui était sa maison roulante. Mouchoirs à jeter, coton à démaquiller, fioles de secours, brosses et peignes d'appoint, peuplaient la boîte à gant. Parapluie, chapeau, pull au ton neutre, élégant coupe-vent, attendaient, sagement rangés dans le coffre. Tous ces en-cas contribuaient à lutter contre son horreur d'être prise au dépourvu. Je ne m'en plaignais pas, sa bagnole était beaucoup plus belle que la mienne, un vieux 4x4 anglais qui consommait plus que

moi et mes copains réunis. Mais je m'en foutais, je roulais à scooter, sauf quand il pleuvait ou qu'il faisait trop froid. Ça me laissait de la marge.

Je m'installai à mon bureau et rangeai mes notes. Elles en avaient besoin. J'étais à la recherche d'une recette de merlu au txakoli que m'avait donnée Kepa Etxaniz viticulteur à Getaria, coquet port de pêche au sud de Saint-Sébastien. Je l'avais notée sur l'un de mes calepins pupitres à spirale qui ne me quittaient pas et sur lesquels j'écrivais au crayon. De ces crayons petits et fins que les golfs fournissent pour marquer les cartes de score. Le golf de Chantaco à Saint-Jean-de-Luz me fournissait gracieusement en crayons rouges, celui de La Nivelle à Ciboure en bleus. Sur quel calepin avais-je noté cette recette ? J'avais examiné soigneusement mais en vain le n° 1, l'officiel, celui qui était sur mon bureau et que j'emportais théoriquement partout. Il ne restait que le n° 3, celui de secours qui attendait toujours dans ma voiture. Ça ne pouvait pas être le n° 2, celui que je trimbalais dans mon scooter, car je m'étais rendu à Getaria en voiture, puisque j'avais ramené deux cartons de ce fabuleux nectar que la patrie d'El Cano mûrit dans ses vignes marines. Je partis donc inspecter ma voiture et trouvai le carnet que je feuilletai. Rien, pas une seule note viticole. Je regagnai mon bureau, dépité. Je tournais en rond depuis presque une demi-heure et je n'aimais pas ça. Je ne notais jamais rien sur des feuilles volantes, la meilleure façon de travailler pour rien, car les feuilles volantes sont, par définition, faites pour voler. Sauf, quand je le faisais et que je m'en mordais les doigts, même si aujourd'hui, ils avaient le petit goût fruité du txakoli. Et puis me revint une image. Je me voyais assis à la table de dégustation, chez Kepa, au-dessus des falaises et face à l'océan, repoussant une assiette de filets d'anchois, made in Etxaniz, pour noter la recette qu'il me dictait tout en me préparant une tartine lestée de thon mis en bocal par son épouse Maria Lourdes. Et j'écrivais au stylo sur une feuille de papier jaune paille à en-tête de la propriété. Donc il m'avait fourni de quoi écrire. Ça y était ! J'avais ensuite enfoui la feuille dans un carton, au milieu des bouteilles. Je descendis à la cave pour la récupérer. Finalement j'étais assez bien organisé dans mon bordel paperassier. Mais j'avais perdu une demi-heure. Ce dont j'avais horreur. Car gaspiller son temps à chercher les choses, c'est autant de moins pour travailler... ou pour passer des moments bien plus agréables.

Je pourrai monter une page équilibrée avec la recette du merlu au txakoli et celle de la *xistorra* cuite dans le cidre, mais le basque, le *sagarno*. Dont la capitale est Astigarraga, avec, à la saison, du 20 janvier à mai, ses sidrerias, ses piments frits, ses omelettes à la morue, ses *chuletas*, ses noix, son *membrio* (la pâte de coing) et son

fromage. Mais ça, c'est une autre histoire. Je récupérai les photos illustrant les recettes et je les classai dans le même fichier, avec les textes correspondants.

Il était 18 h. C'était l'heure d'Open Jazz de l'ami Duthil sur France Musique, et l'assurance de phosphorer sur de jolis rythmes pendant une heure. Et si Sarah Vaughn était au programme, ce serait le bonheur.

À 19 h j'éteignis la radio et mis les Beach Boys. Toujours écouter les Beach Boys quand on est heureux, ou quand on ne l'est pas, ça ensoleille le cœur. Le *Light Album* défila, envoyant *Full sail*, *Sumahama*, *Baby blue*, *Here comes the night* et *Gain'South*. Et, justement, il était temps d'y aller au sud. J'enfilai un pantalon mille raies, une chemise Lacoste marine et des mocassins bordeaux, assortis à la ceinture Lafargue de rigueur. Un pull bordeaux autour du cou j'enfourchai mon scooter et hop, Bordagain, la colline enchantée qui rehausse Ciboure. Quand je m'arrêtai sous l'arbre, le chien aboya mollement : normal. La voiture de Geneviève était devant la porte. Je jouai mon « spécial » à la sonnette, j'entrai et je descendis l'escalier menant au séjour. Geneviève redressait à petites touches un bouquet de madame Mascotena, son « maréchal des logis ». Légèrement penchée en avant, jambes jointes, elle m'offrait une fort jolie naissance de cuisses. Ballerines et jupe culotte marine, chemisier oxford ciel à col boutonné, léger cardigan blanc au creux du bras, ceinture et petit sac Lafargue gris à l'épaule, elle était prête.

— On dirait Toto et Lolo, me dit-elle en se retournant et en m'examinant de la tête au pied.

— Surtout toi, attaquai-je en l'embrassant d'une façon un peu appuyée : il y avait trois jours qu'on ne s'était pas vu.

— Monsieur a de l'appétit, fit-elle en se dégageant doucement.

— Pour toi, toujours, tu le sais.

— Allez, on s'en va, sinon on ne va jamais arriver à Fontarrabie. Je te connais, ordonna-t-elle en grimpant l'escalier.

Je la suivis, pris les clés sur le guéridon dans l'entrée et fis démarrer la voiture pendant qu'elle fermait la maison.

Nous descendîmes sur Socoa avant de tourner à gauche pour emprunter la Corniche. La plus belle route du monde, qui reliait Ciboure à Hendaye en surplombant la mer.

Juillet commençait et déroulait ses fastes météorologiques et lumineux. Le Cap Figuer, au bout de la vue, baignait dans une mer d'huile qu'irisait un soleil descendant se coucher sans se presser. Les mauves et les bleus s'enlaçaient, complices et clairs, faisant la nique

aux obscurs mais variés sombres côté montagne. Encore une fois, on était mieux qu'à Valenciennes. Geneviève me raconta son dimanche à Pampelune au théâtre Gayarre, à écouter des zarzuelas en compagnie de Maité et Laurence amies choisies et complices de toutes ses aventures culturelles. Je lui relatai la partie de pelote de Lara, le poulain de Pampi Lagun, au fronton Bizkaia de Bilbao, où il avait fait transpirer les *corredores*, sorte de bookmakers, et les parieurs en renversant la tendance. Mené 19-12, il avait gagné 22-20 avec Muganiz, contre Agirre et Arranzabal.

Le château d'Abbadia, sentinelle irlandaise à l'entrée d'Hendaye, déploya ses gris et ses violets (le-Duc bien sûr). Nous y étions presque. Nous descendîmes vers la plage, roulâmes quasiment au pas pour profiter de l'instant, doublâmes l'ancien casino mauresque et le vieil hôtel Eskualduna avant de nous garer tout au bout du Boulevard de la mer, sur le parking faisant face à la thalasso de Serge Caracas.

Bras dessus, bras dessous, nous nous dirigeâmes vers l'embarcadère de Sokoburu où les navettes chargeaient leurs clients pour Fontarrabie, en face, de l'autre côté de la Bidasoa. La traversée ne durait que quelques minutes.

Il n'y avait pas beaucoup d'amateurs à l'embarquement pour Cythère, car Fontarrabie c'était le paradis des preneurs d'apéro amateurs de tapas, pintxos ou autres cazuelas, et de déambulation paisible au milieu d'enfants sonores et d'une foule bigarrée et lente. Le tout dans un décor d'opérette, où balcons fleuris, magasins de poupée et bars animés cernaient les rues entièrement vouées aux piétons. Le cholestérol en pente douce : le rêve.

Un jeune body boarder bronzé et sablé revenait au bercail sans vagues à raconter, biscotte sous le bras.

Un trio de jouvencelles noires comme des pruneaux et veloutées comme des brugnons, barrettes métalliques à leurs dents blanches et perles dorées aux oreilles, jacassaient en *euskara* en revenant de la plage. Un régal pour les oreilles. Deux types athlétiques, blonds et pâles, tout de sombre vêtus, sac à dos à l'épaule, se tenaient à l'avant du bateau. Ils parlaient doucement une langue incompréhensible. Geneviève et moi complétions la liste des passagers. Sitôt partie, sitôt arrivée : la croisière ne s'amusa pas longtemps. Nous débarquâmes et passâmes sous les géraniums du balcon de Juanita, avec qui, dans mes jeunes années, celles qui couraient dans la montagne et ailleurs, j'avais chanté à Lagunak abesbatza, une conjuration à quatre voix de Bayonne et de Tolosa.

Première étape : Rafael. Un bar rustique où socios de la Real Sociedad de Saint-Sébastien et supporters de la trainière locale *Ama*

Guadalupe avaient leurs habitudes. *Zurito* pour moi, le bock étant le viatique idéal pour voyager sans dommage aux temps chauds, dans les méandres tentants de la San Pedro *kalea*. Geneviève commanda un *mosto*, jus de raisin servi dans un grand verre avec glaçons, zestes de citron et d'orange, et bu à la paille : l'illusion du cocktail sans ses dangers.

— Je passerai au txakoli avec les calamars à l'Hondarribia, précisa Geneviève.

Deux croquetas de jamón béchamel vinrent enjoliver cette prise de contact. Pas de connaissance en vue, nous passâmes à côté, chez Zabala. Même punition, mais avec du jabugo, divin jambon emprisonné dans un minuscule croissant comme chez Ganbarra à Saint-Sébastien. Nous continuâmes vers le fond de la place que verrouillait un bar jadis consacré à la chasse et aux chasseurs. Trophées aux murs, photos de tableaux somptueux et de chiens heureux, sangliers, lièvres. Saint Hubert se régala ici. L'endroit avait changé de nom et de look, mais nous l'appelions toujours, *Chez les chasseurs*. Même rituel s'appuyant cette fois sur un champignon chaud, goûteux et juteux, cloué sur une tartine. Nous revînmes sur nos pas, mais de l'autre côté de la rue, dans un nuage d'enfants piaillants, de vieux pêcheurs sentencieux et d'amatxis caquetant aux éclats. À son balcon, Koxepa Susperregi, ancien patron pêcheur qui jouait maintenant au golf à Chantaco, nous reconnut et nous héla d'un « Heppa Xanti ! » accompagné d'un signe de la main. Il y a quelques années, sa fille, *Guadalupe*, avait été la cantinière du régiment du quartier lors des fêtes patronales de septembre. Mollet galbé, taille de guêpe, peau de pêche, sourire de Madone, perles aux oreilles, sage chignon et béret rouge incliné à la diable sur l'oreille gauche, à la tête de son régiment qui en avait presque oublié de marcher droit, elle avait défilé en majesté, main gauche à la hanche, la droite prolongée d'un éventail saluant la foule. C'est un peu comme ça que Geneviève lui rendit son salut. De mon côté je sacrifiai au classique « Olla, Koxepa ! », le bras haut, la main ouverte. Nous arrivions en vue de l'Hondarribia quand un « Yep, Xanti ! » retentit. Il y avait de l'Hendayais dans l'air. Effectivement, sous un platane, Tito Lonca, Serge Suertegaray et Andde Humbert étaient en pleine pause cigarette, à deux pas de l'Arrantzaleak qui était leur QG sudiste. Ils nous saluèrent.

— Tu es passé en face, commença Tito en désignant Hendaye d'un coup de tête. Il y a du lourd chez Caracas. On a vu Gafas, et les trois maires du BAB entrer à la thalasso. Ils ne vont pas parler football, je te le dis.

— Tu vas gâcher la soirée de madame, si tu obliges Xanti à se

mettre en piste, continua Serge.

— Merci les gars, mais je suis en RTT. Nous allons dégoupiller du txakoli à l'*Hondarrabia*. Les affaires reprendront après.

Nous nous séparâmes. Une table nous tendait ses fauteuils à la terrasse de l'*Hondarribia* où notre copain *El Tigre*, garçon rapide, efficace et prévenant, s'affairait. Il nous fit un clin d'œil en nous voyant et nous indiqua la table libre. « Como siempre ? » demanda-t-il dans un tourbillon, car il commençait à y avoir du monde et il était au pourcentage. « Si », lui cria Geneviève. Il était déjà parti mais il avait entendu, c'est sûr.

Effectivement, quelques minutes plus tard *El Tigre* surgit du bar plateau surchargé au poing. Il s'arrêta avant nous pour deux *cervezas*, accosta à notre table avec une ration de *calamares fritos*, deux verres et un seau à glace d'où émergeait une bouteille de txakoli. Un sourire, et il dessoiffa une autre table à grands coups de cervoises et de sodas : il méritait bien son surnom.

Je fis couler le *Txomin Etxaniz* de haut dans les verres. Le nectar de Getaria moussa légèrement et nous le bûmes en silence.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire chez Caracas ? me demanda Geneviève.

— Je n'en sais rien, mais c'est une affaire à suivre, c'est sûr. Peut-être que le petit père Serge en a eu assez de friser l'arrêt cardiaque à chaque match et que le marchand de lunettes ne veut pas investir à perte, vu la saison de merde que le BO et l'Aviron ont fait. Demain j'appelle le grand Huarte et j'en saurai davantage.

Le grand Huarte, ancien 2^e latte du BO, était dans la police nationale à Hendaye et faisait un peu fonction d'îlotier à Sokoburu. Il avait les oreilles rabotées mais pas bouchées. Et du haut de son 1,93 m, il voyait loin et clair.

— Mais ça n'a pas eu l'air de te surprendre, ajouta Geneviève en grignotant un calamar doré à souhait.

— Quand les événements vous dépassent, feignons d'en être les instigateurs, disait Talleyrand. Si je leur avais fait comprendre que je n'étais pas au jus, ils m'auraient pris pour un jambon et se seraient dit que j'étais au rencard, donc même plus bon à être renseigné. C'est quand tu es au courant de tout, ou que tu fais semblant de l'être, que les gens te parlent. Sinon, ils pensent que tu as décroché et ne te disent plus rien.

— Vous n'avez rien inventé, vous les hommes. Nous les filles, nous faisons toujours ça.

— Bien sûr que vous faites toujours ça. Mais c'est par curiosité,

malsaine même. Moi c'est pour le boulot, et ça change tout. C'est justifié.

Je savais que la conversation allait basculer : le côté calculateur et jésuite des hommes contre la spontanéité inoffensive des femmes. Éternel ping-pong où nous excellions tous les deux.

— Faux cul ! lâcha-t-elle.

On y était. Je sirotai mon txakoli les yeux au ciel, en arrière sur mon fauteuil.

— Mais non, c'était juste pour voir si tu étais en forme. Tu l'es c'est sûr, et ça me ravit.

— C'est vrai, je suis en forme et si tu continues comme ça, tu n'auras pas l'occasion de t'en apercevoir.

— Je crois que ce serait dommage en effet.

Comme souvent, nous allions commander une *tarta whisky*, une glace agrémentée d'éclats de chocolat, de nougatine et autres fariboles qu'*El Tigre* nous servait flambée dans le whisky dont il aspergeait les tranches. Il fallait bien terminer le txakoli. Où était-il ? Tel un feu de Bengale, *El Tigre* phosphorait aux quatre coins de la terrasse, mais Geneviève capta son attention. Acquiesçant du chef et clignant de l'œil, il virevolta plus loin. Son arrivée en terrasse, la *tarta whisky* flambant bleu, fit son petit effet.

— J'ai vu qu'il restait du txakoli et comme vous êtes gourmands, j'ai deviné pour la *tarta whisky*. Et puis, vous travaillez demain, dit-il en regardant Geneviève. Et vous êtes si jolie ce soir que monsieur ne voudra pas rentrer tard, c'est sûr, finit-il dans un rire malicieux. Il était déjà parti.

— Dis donc ! lançai-je amusé.

— Je lui plais et il s'intéresse, c'est tout.

Nous dégustâmes la *tarta whisky* avant qu'elle ne fonde, en finissant le txakoli.

Puis nous regagnâmes l'embarcadère où la navette attendait, tournant au ralenti. Nous embarquâmes et elle fendit mollement le sombre miroir de la Bidasoa dans un « peute, peute, peute, peute, peute » paisible.

— Dernier voyage, lança le pilote en s'adressant à la ronde que seuls Geneviève et moi composions.

Sokoburu s'approcha doucement. Un petit noroît faisait claquer drisses et haubans dans le port.

Pendant ce temps, en terrasse du restaurant *Txingudi*, vitrine gastronomique de la thalasso qui portait son nom, Serge Caracas,

président du Biarritz Olympique, recevait autour d'une table ronde. Lui à côté de Jacques Gafas, président de l'Aviron Bayonnais, les deux face à la Bidasoa. Didier Jaulerry, maire de Biarritz, à droite de Serge Caracas et Jean Paulmy, maire de Bayonne, à gauche de Jacques Gafas. Jean Orduna, maire d'Anglet, se tenait au milieu des maires de Biarritz et de Bayonne.

Ils avaient fait et refait le tour de la question et ils étaient tombés d'accord pour poursuivre ce qui n'était plus un rêve, mais un fantastique projet. Sans se concerter, ils avaient noué autour de leur cou une cravate aux couleurs de leur club ou de leur ville. Quand fut venu le moment de la desserrer un peu, au café, Jean Paulmy remarqua :

— C'est peut-être la dernière fois que nous portons chacun la nôtre, dorénavant nous aurons tous la même.

— À cet égard, le fournisseur de l'*Hôtel du Palais* en fait de très belles et de très chics, ajouta, en souriant, Didier Jaulerry.

Personne ne put répondre. Un sifflement sourd traversa le soir et Jacques Gafas s'écroula, projeté contre le dossier de sa chaise. Serge Caracas qui venait de se pencher vers sa droite pour, d'un vaste revers de la main, écarter un frelon qui tournoyait au-dessus de Didier Jaulerry, poussa un cri en se tenant le haut du bras gauche. En bon bécassier qu'il était, Jean Orduna s'écria :

— On nous canarde ! en se jetant au sol.

Didier Jaulerry et Jean Paulmy restaient assis, figés. Au *Txingudi*, c'était le branle-bas de combat. Mais les quelques clients attablés de l'autre côté de la terrasse ne s'étaient rendus compte de rien.

Un peu de sang coulait entre les doigts de Serge Caracas, debout, qui se penchait sur Jacques Gafas. Le chef de rang et le directeur du restaurant, qui veillaient sur ces prestigieux convives, avaient bondi vers la table.

— Merde, lâcha Serge Caracas. C'est une balle. Appelez un docteur et la police !

Le directeur téléphonait déjà et le personnel s'apprêtait à intervenir quand Jean Paulmy ordonna :

— Reculez, ne touchez à rien.

Il s'approcha ensuite de Jacques Gafas et livide, déclara :

— C'est fini, il est mort.

De l'autre côté de la terrasse, on s'affairait autour de la dernière table occupée qu'un maître d'hôtel poussait gentiment vers la sortie, prétextant le malaise d'un client.

Geneviève et moi traversions le parking quasiment désert pour rejoindre notre voiture. Je regardai machinalement vers la thalasso en pensant à la réunion qui s'y tenait, quand la police déboula par le Boulevard de la mer.

Nous ralentîmes pour comprendre ce qui se passait. Trois voitures s'arrêtèrent au milieu de la chaussée et les flics grimpèrent sur la terrasse par le petit portail donnant sur le trottoir. Nous nous approchâmes, profitant des zones d'ombre, dissimulés derrière la guérite du gardien du parking.

— Putain, fis-je. La réunion des maires et des rugbymen !

— Ce dont nous ont parlé les Hendayais ?

— Sûrement, on n'est pas couchés.

Des flics commençaient à dérouler un ruban fluo qui coupait la terrasse en deux. D'autres s'accroupirent et examinaient le sol. Ils nous permettaient d'apercevoir une table non desservie et un corps à la renverse sur une chaise.

— Ce que tu vois, c'est une scène de crime, continuai-je. Dans quelques minutes Petit Poulet va rappliquer et le grand cirque va commencer. Tu ferais mieux de rentrer, je me débrouillerai pour venir récupérer mon scooter chez toi. Je suis désolé, car notre nuit s'annonçait prometteuse. Elle va l'être pour moi, mais d'une toute autre manière.

— Tant pis, fit laconiquement Geneviève.

À pas comptés nous regagnâmes la voiture où je récupérai du papier à lettres et un stylo. Geneviève me roula un patin d'enfer, se dégagea alors que j'y prenais goût, en disant :

— Et ce n'est rien à côté de ce que tu perds.

Elle démarra doucement et s'éloigna dans la nuit.

CHAPITRE 2

Lundi après-midi

CASSE TÊTE CHINOIS

La veille, Serge Caracas avait peaufiné les derniers détails du rendez-vous qui allait modifier radicalement le visage du rugby basque. Cela faisait des années qu'il remontait tous les ballons qu'il pouvait pour son club le BO, le Biarritz Olympique et qu'il ne bottait jamais en touche pour faire valoir ses idées. Ancien joueur béni des dieux, il avait pris à bras le corps son rôle de président de club et d'« ouvrier » du rugby français, voire international. Quand il parlait, on l'écoutait. Et il avait parlé, téléphoné, écrit, Serge. Ce qui le faisait avancer, c'était le BO, son BO. Il ne brillait plus au firmament du rugby français ou européen. Comme tous les clubs des « villes moyennes » qui avaient de plus en plus de mal à tenir un rang honorable dans le rugby français de haut niveau.

Car il avait bien changé, le rugby. Avec le passage au professionnalisme, son romantisme inhérent s'était effiloché, comme la brume d'automne au soleil matinal. Le nouveau soleil du rugby, c'était l'argent. Et rester à l'ombre pouvait s'avérer fatal. Le rugby, télévisé en direct, vu et revu, expliqué et commenté dans l'instant, à loisir, parfois à satiété, n'avait plus besoin de contes. Les comptes avaient pris le dessus : « À moi comptes, deux... millions » aurait pu écrire Corneille. Et avec eux ces mots en « ion » qui étouffaient la fantasia ancienne et colorée : prévision, budgétisation, exploitation, gestion... Si le rugby avait toujours besoin d'entraîneurs entraînant, de joueurs jouant et de dirigeants directifs, les comptables sachant compter et les trésoriers veillant au gain, constituaient eux aussi de bonnes recrues. Bonjour calculette ! Des préparateurs en tout genre avaient remplacé l'embrocation, l'éponge magique et les porteurs de citrons. Et cette noria de compétences nouvelles autour des clubs, coûtait cher. Très cher. Cette course à l'armement avait changé toute la donne. À Biarritz, c'est uniquement au casino que l'on pouvait lancer avec le sourire : « Rien ne va plus ! ». Il n'était pas question pour Serge Caracas de l'entendre dire au sujet du Biarritz Olympique. C'est pour cela qu'il fallait mettre le BO à l'abri pour le sauver. Et avec lui le rugby basque. Donc Bayonne aussi. La fusion, c'était une vue de l'esprit ! On ne marie pas les Montaigu aux Capulet, les Turcs ne vont pas se faire voir chez les Grecs, les Tutsis et les Hutus ne partent pas en vacances ensemble, et les cow boys n'ont jamais encerclé les

Indiens. La solution passait par la création d'un nouveau club pouvant réunir les potentialités, et biarrottes et bayonnaises, confortées par celles d'un pays tout entier dont le cœur battait pour la pelote bien sûr, mais aussi et très fort, pour le rugby.

Cela ne lui plaisait pas bien sûr. Mais c'était indispensable. Il y a longtemps qu'il l'avait compris. Il s'était donc jeté dans la bataille de toute son énergie, de tout son temps, de tout son poids. Patiemment, en douceur, Serge Caracas avait présenté ses projets, à tous, partout. Il avait expliqué, démontré, convaincu. « Veni, vidi, vici » aurait dit César. Et le « rruby, con ! » avait franchi le Rubicon.

Le rugby moderne avait définitivement raccroché les gros pardessus à des patères dans des arrière-boutiques ou des entrées d'études d'un autre âge, carrelées avec boiseries au mur et porte-parapluies. Les dirigeants d'hier, ces notables rad soc fumant le cigare au vestiaire et distribuant les primes d'un pouce sûr, dans une douce fragrance de *Pour Un Homme* de Caron, avaient passé la main. Le rugby de papa était mort. Il avait bien vécu.

Aujourd'hui, c'étaient les petits-fils ou arrière-petits-fils qui tenaient les rênes. Quand ce n'étaient pas des capitaines d'industrie qui jamais n'avaient pénétré en tête sur un terrain ou parlé à l'arbitre. Mais tous étaient pressés. Et l'on voyait le rugby se footballiser.

Ce n'était pas de gaîté de cœur que Serge Caracas avait plaidé pour une réduction du nombre des clubs dans l'élite du rugby français. Cela signifiait le démantèlement de places fortes ovales. Mais il valait mieux se couper un ou deux doigts aujourd'hui que le bras demain.

Dans le panorama rugbystique français, Paris serait toujours Paris, surtout avec deux grands clubs. Toulouse, phare rassurant, éclairait toute l'Ovalie française. Bordeaux avait bien mûri et produisait à nouveau un rugby grand cru. Lyon n'y arrivait toujours pas et pourtant pétait dans la soie. À Montpellier, qui avait tué le grand Béziers, on ne jouait pas la comédie, il y avait des cerveaux et de la fraîche à tous les étages. Au nord c'étaient les coronas et pas encore le rugby : dommage. À l'est, rien de nouveau, mais il y avait la place, dommage aussi. De même qu'à Nantes. Aux marches du sud-est, Toulon, avec des flibustiers à l'Amirauté, faisait cap au 15 : rugby toute ! Montferrand, le bouclier arverne, avait trouvé la potion magique. Gonflé à bloc il tenait donc la route au pied des volcans. Agen, entre Bordeaux et Toulouse, était une aberration économique : ses jours étaient comptés. Un autre qui allait se prendre un pruneau, c'était Brive, à l'écart de tout, survivant du rugby foie gras qui n'avait plus beaucoup de décideurs pour y adosser son rugby. Même avec Andros comme partenaire, on en était aux queues de cerise et on suçait les noyaux. Question rugby de haut niveau, les alentours de

Collonges la Rouge étaient en liste noire. Quant aux mécènes, ils étaient d'un autre siècle. Sauf à Castres, proche de Toulouse, et pourtant autonome comme un baron cathare, on savait s'y soigner, du moins pour le moment. Et puis il y avait Perpignan et ses farouches Catalans. Une exception culturelle. Mais quelle exception ! Catalans et Basques, même combat.

Pour atteindre son but, Serge Caracas n'avait pas ménagé sa peine. D'abord convaincre les Rouges du Biarritz Olympique, Biarritz et les Biarrots suivraient. Il avait donc fait donner ses Prétoriens, une cohorte de poids et respectée du Phare à la Milady et de la Place Clemenceau à la Négresse.

Loulou Arteon, commissaire de police et organisateur hors pair, avait tissé pour Caracas et le BO des réseaux sûrs et réactifs. Vincent Vittonatto, commerçant et ancien arbitre, avait l'oreille du rugby amateur et ses entrées dans les instances rugbystiques. Michel Puyo dentiste percutant, avait la haute main sur le recrutement à partir des filières jeunes. Bernard Colomiers, Coco pour tout le monde, ancien pilier de la maison rouge et blanc, maxillaire volontaire et regard blanc, était dans l'industrie pharmaceutique et avait la responsabilité des sponsors. Missi dominici musclés, ils avaient porté la bonne parole et avaient fait leur rapport. Au retour de leur Croisade, Serge Caracas avait écouté ses chevaliers dans son krak de Brindos. Oui, ça pouvait coller, mais pas question d'aller jouer à Jean-Dauger, le temple de l'Aviron Bayonnais, ne serait-ce qu'une fois sur deux. Ce paramètre ne pouvait que le conforter dans son souhait de marier Biarritz et Bayonne à Anglet, associant ainsi le troisième poids lourd de l'agglomération à cette décision historique. Il était impératif de construire le stade de la future équipe à Anglet où ni Biarrots ni Bayonnais ne rechigneraient à se rendre. Il y avait de la place à Girouette, quartier champêtre proche de l'autoroute et de l'aérodrome. Et ce stade serait celui de tout le Pays basque. Il imaginait déjà une noria d'entreprises locales constituant les forces vives du pays, construire ce stade, leur stade. Un symbole, un exemple, une locomotive pour le projet. Qui pourrait alors s'y opposer ? Et Didier Jaulerry ne pourrait que suivre.

Question rugby, Didier Jaulerry avait toujours suivi Serge Caracas, à condition que le BO ne demande pas trop de sous à la mairie. Jusqu'à présent, les deux hommes étaient sur la même longueur d'ondes. Et il fallait que ça continue. Serge Caracas, en bon diplomate, se l'était « réservé ». Il avait profité d'un match à Bordeaux contre l'Union Bègles-Bordeaux, auquel il avait invité le maire de Biarritz. Partis seuls dans la berline de Serge Caracas, les deux hommes avaient d'abord parlé de choses et d'autres, mais dès l'Adour franchi, Didier

Jaulerry avait demandé avec ce sourire qui était sa marque de fabrique : « Alors Serge, qu'as-tu à me dire ? » Ce n'était pas à un vieux singe comme lui qu'on apprenait à faire des grimaces. Et Serge Caracas avait parlé. Jusqu'à Bègles, où les deux Biarrots avaient déjeuné au *Chiopot*, restaurant où des générations de rugbymen, de dirigeants et d'hommes d'affaires s'étaient attablées, comme eux. Car Serge Caracas n'ignorait pas qu'il y a deux endroits privilégiés pour discuter et faire passer ses idées ; en voiture et à table. Didier Jaulerry ne l'ignorait pas non plus. Sitôt le match fini et gagné par le BO et après un petit tour au vestiaire, les deux hommes avaient repris la route. À l'aller ils n'avaient évoqué que le rugby et ce qu'ils pouvaient faire ensemble. Le retour fut consacré à la politique et à ce que Didier Jaulerry pourrait faire auprès de ces homologues Jean Paulmy, et Jean Orduna. Pour les Rouges, Biarritz et les Biarrots, c'était fait. Aux Bleus maintenant !

Pour les Bleus, c'était une autre affaire. L'Aviron Bayonnais occupe dans sa ville une place tout à fait particulière. Au contraire du BO entité qui pèse, mais qui est quand même à la marge de la ville et de la mairie, l'Aviron Bayonnais est un état dans l'état, acteur majeur de la vie bayonnaise à tous les niveaux : sportif bien sûr, mais aussi social et politique. Aller contre l'Aviron est dangereux. Car l'Aviron, club omnisports de dix-sept sections fort d'un millier de licenciés, est un réservoir. Un réservoir électoral. Tenir l'Aviron, c'est quasiment tenir la ville. Jean Paulmy, et son père avant lui, l'avaient bien compris, qui avaient présidé aux destinées de l'Aviron avant de veiller sur la ville. Aujourd'hui, la donne avait changé, sauf pour le côté électoral : un Aviron triomphant était toujours du bonus pour l'équipe municipale en place. Si les sections autres que le rugby continuaient à être avironnards, c'est-à-dire bleu et blanc, chauvines et ancrées dans la ville, ce n'était plus trop le cas pour le rugby professionnel, phare qui éclairait le club. L'Aviron Rugby Pro, n'était plus trop bayonnais. S'il fut un temps où siéger au conseil d'administration de l'Aviron équivalait pour tout Bayonnais bon teint à l'obtention d'un bâton de maréchal, il n'en était plus de même aujourd'hui. Le rugby pro avait phagocyté le club et cette quête du Graal n'était plus permise. Pour nombre de porteurs de cravates bleu et blanc, le rêve était passé. Au conseil d'administration du Rugby Pro ne siégeaient que des entrepreneurs, financiers et autres décideurs, présidés par un businessman à lunettes. Cet Aviron-là était très peu bayonnais. Que savaient-ils de Fernand Forgues ?

Certes, beaucoup considéraient la manne qui arrosait le club et s'en réjouissaient, remplissant le stade Jean-Dauger en bandes légères et colorées : grâce au lunetier Jacques Gafas, l'Aviron Bayonnais avait obtenu son quadruple A. C'était fou bien sûr, mais on n'allait pas

bouder son plaisir. Un jour de match à Bayonne enduisait de blanc, et de bleu cette fois, les quais de la Nive qui bruissaient d'une foule compacte et festive cuivrée de sonores bandas. Mais derrière cette réalité économique, il y avait la réalité sportive. Et là, c'était une autre musique.

Le BO comme l'Aviron, avaient entamé leur saison sans leurs internationaux retenus pour la Coupe du Monde. La grêle s'était abattue sur les deux clubs qui se noyaient au fond du classement. Et cette nouvelle définition géographique du Pays basque ne faisait rire ni les Biarrots ni les Bayonnais : « Où se trouve le Pays basque ? En bas du Top 14. »

Les Rouges avaient réagi à minima, serrant les poings, les dents et le cœur autour de Serge Caracas : on avait pleuré en famille. Et l'on avait eu recours aux vieilles recettes ovales : s'enduire le corps et l'âme d'embrocation, revisser les crampons de 21, sortir la baïonnette du havresac et partir au combat.

Les Bleus s'étaient épanchés dans les médias, faisant de ce pénible épisode un vaudeville à la Feydeau où les portes claquaient, les gens apparaissaient et disparaissaient dans un tourbillon. Pour les Rouges et les autres, ce n'étaient pas les gaietés de l'escadron, mais les gaietés de l'Aviron. En plus, le maire de Bayonne était intervenu comme au temps où il présidait le club, brouillant les pistes et l'image. Les démentis avaient succédé aux déclarations, les apartés aux communiqués. *Midi Olympique* avait cédé la place à *Ici Paris*. Qui faisait quoi à l'Aviron ? On ne le savait plus trop.

C'était donc dans ce contexte de crise aiguë que Serge Caracas avait présenté ce projet de survie du rugby basque à Jacques Gafas et à Jean Paulmy, les deux ensemble. Bayonne a ses codes, et quand il s'agit de l'Aviron, mieux vaut ne pas laisser le maire sur la touche. Ce projet, il l'avait déjà présenté à Pierre Uhart président de la Fédération Française de Rugby et à Jean Orduna. Les deux visites avaient été concluantes : que ce soit le président de la FFR, la Fédération Française de Rugby, ou le maire d'Anglet, chacun avait adhéré tout en souhaitant bonne chance à Serge Caracas, il en aurait besoin.

C'est au *Château de Brindos* que Serge Caracas avait reçu Jean Paulmy et Jacques Gafas, dans un petit salon discret avec vue sur le lac. Dans un premier temps, il avait évoqué le contexte peu reluisant dans lequel se débattaient les deux clubs, puis il avait livré sa vision économique et donc sportive du rugby tel qu'il pensait qu'il allait évoluer. La création d'une nouvelle entité, il n'allait pas encore jusqu'à parler de franchise comme dans l'hémisphère sud, s'imposait donc avec l'union qui ferait la force sous cette nouvelle bannière. L'exception culturelle très forte que constituait le Pays basque serait

une belle vitrine pour les partenaires qui s'engageraient dans cette aventure.

Construire le club, oui, mais comment ? La discussion fut rude et longue.

Il était impensable que. *Pays Basque XV*, c'était le nom du nouveau club, soit présidé par quelqu'un trop marqué à Biarritz ou à Bayonne. Serge Caracas avait trouvé la perle rare : Guy Ducasse, natif d'Anglet, haut fonctionnaire reconverti dans la finance et le conseil. Son père avait été équipier premier à l'Aviron et son oncle maternel avait fait les beaux dimanches d'Aguilera. Il était donc le capitaine ad hoc de ce nouveau vaisseau. Quinze membres composeraient le conseil d'administration dont feraient partie, es qualité, les maires de Bayonne, Anglet et Biarritz. L'enceinte du nouveau stade, l'*Euskal Herri Stadium* abriterait le siège du nouveau club dont les couleurs seraient évidemment le rouge, le vert et le blanc. Serge Caracas aurait en charge le volet sportif et Jacques Gafas assurerait le leadership des partenaires. Un panel d'anciens joueurs, tant chez les Rouges que chez les Bleus, composerait un conseil de surveillance sportive. Un centre de formation commun utiliserait les installations des deux clubs et « approvisionnerait » *Pays Basque XV* en jeunes talents. Les équipes de jeunes des deux clubs continueraient leur chemin sous leurs couleurs : le rouge et le bleu continuerait donc à vêtir les jeunes cohortes pour des Bayonne-Biarritz et des Biarritz-Bayonne qui rassembleraient en divisant encore : le nec plus ultra, la quadrature du cercle. Joseph Balsamo pouvait sourire : le Pays basque avait réussi à transformer le plomb en or.

La construction du stade confiée aux entreprises locales devenant ou continuant à être partenaires, fit l'unanimité. Ce club, cette équipe, ce stade, devraient constituer une conjuration et une conjonction de talents, de volontés, de moyens, de savoir-faire et de faire savoir. Tout en n'omettant pas de s'appuyer sur les forces vives du Pays basque sud que le rugby de haut niveau attirait.

Dans ce kaléidoscope géant, Jacques Gafas pouvait se tailler la part du lion au point de vue « visibilité », et cette perspective n'était pas pour lui déplaire. Être le partenaire le plus en vue du rugby français, lui qui donnait à voir, le comblait. Le président de l'Aviron Bayonnais, et le pouvoir qui allait avec, en avalait un peu sa cravate, mais l'homme d'affaires (et son chiffre) pouvait faire chauffer la calculette. Ce n'était pas lui qui allait se plaindre de devoir changer de monture. Finalement il s'en sortait bien.

« Écoute sur les quais de la Nive et jase aux remparts », était le nouveau quotidien du Bayonnais. Mais la vie, au confluent de l'Adour et de la Nive, n'était plus un long fleuve tranquille. Elle charriait

d'étonnantes promesses et avait perdu son suc, inimitable mélange de légèreté, d'humour et de douce causticité, qui faisait toute la saveur de l'esprit bayonnais. Il n'y avait pas de doute, Bayonne avait perdu son âme, pensaient certains. Pour eux, AR ne voulait plus dire Aviron Rayonnais, mais Aviron Business. Pour d'autres, cette nouvelle puissance de feu était une bonne nouvelle, une très bonne nouvelle même, et elle permettait à l'Aviron Bayonnais de conserver son rang. C'est pourquoi Jacques Gafas comptait aussi de très nombreux partisans. Cette nouvelle donne, si elle changeait, un peu, les mentalités chez les Bleus, ne changeait pas grand-chose à la situation avec laquelle il fallait aujourd'hui composer.

Bayonne était donc partagée et ne faisait plus bloc derrière la gouvernance actuelle de l'Aviron, même si de la ZUP à Saint-Bernard, de Mousserolles aux Allées Marines, et des Arènes à Marracq on pissait toujours bleu et blanc.

Tout cela Serge Caracas le savait, mais il fallait dépasser les clivages et former la tortue pour avancer. Le rugby qui l'avait fait roi ne pouvait pas, ne devait pas, être gommé de Biarritz et de ce Pays basque royal où il vivait. Donc de Bayonne aussi.

Jacques Gafas et Jean Paulmy en avaient convenu. Le principe était acquis. Il fallait maintenant mettre la machine en route.

Aujourd'hui on y était presque. La Fédération Française de Rugby et la Ligue Nationale de Rugby étaient tombées d'accord.

Assis dans son petit bureau de la thalassothérapie d'Hendaye, au cœur de Sokoburu, quartier planté entre la plage et le port de plaisance, Serge Caracas relisait le dossier *Pays Basque XV* en croquant une pomme qu'il avait prise dans la coupe remplie de fruits toujours posée entre le téléphone et le porte stylos. Des mois et des mois de réunions, de courriers, de mails, de coups de téléphone trouveraient leur conclusion demain mardi. Jacques Gafas, Jean Paulmy, Jean Orduna, Didier Jaulerry et lui, dînaient ensemble ici même pour finaliser le projet, avant de s'atteler aux volets administratif, sportif, financier et technique. La communication viendrait seulement après. Et il en faudrait des rendez-vous, des paperasses, des voyages à Paris, avant que le futur capitaine de *Pays Basque XV* n'entre sur la pelouse de l'*Euskal Herri Stadium* sous les vivats d'une foule en délire. Et si ce match avait lieu contre les Catalans de Perpignan, la fête n'en serait que plus belle. Mais ça, on avait le temps d'y travailler.

Demain soir, les Rouges et les Bleus entreranno dans l'histoire. Le clap de départ d'une fabuleuse aventure sera donné quand le couvercle de l'écrin se refermera sur ces deux joyaux du rugby français que l'on placera dans la vitrine d'honneur.

Plus d'un siècle d'un antagonisme joyeux ou exacerbé, de rivalités souriantes ou imbéciles, de postures bon enfant ou provocatrices, avant ou après des derbies irrespirables, rouleront en ballon mort, Bayonne et Biarritz poussant du même côté. Ils l'avaient fait. Ils avaient été obligés de le faire.

« Putain, on risque de s'emmerder dans les buvettes de Biarritz et de Bayonne, si on est tous d'accord... Attends, on ne va pas pleurer non ? », Serge Caracas avait parlé tout seul.

Il quitta son bureau, monta dans sa voiture et prit la direction de Biarritz et du Trinquet de la Négresse de son ami Francis. Il avait rendez-vous avec Laurent Ugarte, Hendayais pur sucre, gai cavalier des années rugby, international comme lui, mais sous les couleurs de l'Aviron, et qui était son ami. Patrick Jol et Max Larribau complétaient le duo pour une partie de pala ancha qui s'annonçait sous les meilleurs auspices. Se vider la tête. Il fallait que le corps exulte.

Car Biarritz et le BO, Bayonne et l'Aviron, ça en avait fait des histoires ! Et ça en ferait encore.

CHAPITRE 3

LE JOUR ET LA NUIT

Cette rivalité sportive exacerbée entre le Biarritz Olympique et l'Aviron Bayonnais découle tout simplement d'un antagonisme entre Biarritz et Bayonne, deux cités voisines que tout oppose : l'histoire, la géographie, le commerce, l'industrie, les religions, le mode de vie. Tout.

Aujourd'hui, la différence s'est estompée au fil des années car la vie a changé, tout simplement. L'époque qui a fait de Biarritz la Reine des Plages et la Plage des Rois est révolue. La « saison » des trois mois estivaux, rehaussée de rois, de princes, de ducs, de milliardaires, d'aventuriers magnifiques ou de cocottes flamboyantes, sur laquelle elle a bâti son renom, n'existe plus. Aujourd'hui, tout le monde ou presque part en vacances, mais pour des durées minimales. Sur la Côte basque les estivants ont laissé la place aux juilletistes et aux aoûtistes qui eux-mêmes se sont transformés en clientèle pressée, à tous les sens du terme, pour de courts séjours.

Les jeunes se déplacent plus facilement, ignorant à grands coups de scooters, les frontières chauvines des villes. Ils fréquentent les mêmes établissements scolaires, dans une mixité géographique qui rabote les angles.

Bayonne, Anglet, Biarritz, sont devenues le BAB, plus effacé, plus « tiède » que l'on traverse sans hiatus, presque sans repère. La rivalité citoyenne a quasiment disparu, mais la rivalité sportive demeure, allant jusqu'à couper Anglet, la ville otage, en deux ; la moitié des Anglois soutient l'Aviron, l'autre moitié le BO, avec la même outrance farouche que Biarrots et Bayonnais eux-mêmes.

Il n'empêche, le clivage a encore de beaux jours devant lui.

Le Bayonnais n'aime rien moins que s'étalonner au Biarrot, et il exulte quand le voisin honni trébuche, quel que soit le domaine. Et si c'est le rugby, c'est du bonheur. Du Bayonnais, le Biarrot s'en fout et les aléas de l'autre l'indiffèrent : il ne tire pas dans la même catégorie. Si au milieu d'un aréopage ovale biarrot quelqu'un s'avise à évoquer l'Aviron, fuse le classique : « Soyez sérieux, voulez-vous, ici nous parlons rugby. »

Et si l'on peut être amis, heureusement, entre Bayonnais et Biarrot, l'un sera toujours un « con de Bayonnais », et l'autre « un sale Biarrot ».

Car on n'effacera jamais le temps qui a passé, façonnant inexorablement la façon d'être, les mentalités et les postures.

Bayonne, au IV^e siècle, est déjà un campement romain. Au XI^e siècle c'est un évêché, tandis que le nom de Baiona apparaît dans les textes au XII^e siècle. Ses fortifications la protègent efficacement de quatorze sièges, d'où sa devise *Nunquam polluta* (jamais souillée). « On ne peut pas en dire autant de l'Aviron », disent les Biarrots.

Biarritz pendant tout ce temps n'existe pas. Il y a bien quelques textes retraçant des pèlerinages pour malades mentaux que l'on plonge curativement dans les vagues violentes à la « Côte des Fous », l'actuelle Côte des Basques. « Les ancêtres des Biarrots », disent les Bayonnais. En 1650, un premier phare y est construit. Il y a longtemps qu'à Bayonne on fait autre chose qu'éclairer la mer pour guider les bateaux. Car Bayonne est une cité industrielle, commerçante, laborieuse. On n'a pas attendu l'arrivée des juifs portugais et du chocolat pour attaquer la journée de bonne heure. C'est au quartier Saint-Esprit, sur la rive droite de l'Adour que les juifs établiront leur synagogue et leur cimetière. Cette minorité comptera à Bayonne, et ses fils seront les fleurons d'un commerce bayonnais vivace et dynamique. Parce qu'à Bayonne, on bosse dur. Et quand on détourne, ce ne sont pas des mineures restées sur le carreau, ni trois sous au fond du tiroir-caisse (quoique Stavisky fit beaucoup mieux en 1933). Non, c'est un fleuve, l'Adour en 1575, par Louis de Foix.

Biarritz ne s'éveille qu'en 1784, au rythme lancinant du ressac qui ponctue les bains de mer, nouvelle mode à laquelle sacrifie Bonaparte, mais oui. Le Biarrot a donc de l'eau de mer dans le sang et pour devise *J'ai pour moi les vents, les astres et la mer*. Napoléon III et Eugénie créeront la légende et permettront la comparaison

Bayonne c'est un port, des dockers, des trains de marchandises, plus tard des camions. Biarritz c'est une plage, pas n'importe laquelle, des nantis en villégiature, des joueurs de casino, des soirées, des ballets, des fêtes, des fiacres puis des limousines. À quoi Bayonne n'a à opposer que son commerce et son jambon, rouge et blanc, notent les Biarrots. Pas très glamour. C'est la France qui se lève tôt face à celle qui se couche tard. Quand Biarritz en 1958 se passionne pour le duel entre le Marquis de Cuevas, dont la troupe de ballet se produira bientôt sur la scène du Casino Municipal, et Serge Lifar le danseur chorégraphe, Bayonne n'a à se mettre sous la dent que des querelles de dockers aux allées Marines ou dans les formidables bars des quais de la Nive, *Au clou* ou *La Femme sans tête*, notamment. Machaco & Co contre Malagueña et associés, moins classe évidemment, mais beaucoup plus marrant, c'est sûr.

Le Bayonnais est sur le pont du 1^{er} janvier au 31 décembre, dans

une ville au cœur blotti entre Nive et Adour, ce qui favorise la mixité sociale mais aussi les échanges entre classes différentes mais pas en lutte pour autant. Ici l'on cultive la tradition et l'on s'attache à poser sur les choses un certain regard, le tout dans un esprit particulier, cet esprit bayonnais fait d'humour et de dérision. Ici l'on est tauromache, rugbyman, rameur, pilotari, amateur de bel canto. Les fidèles de l'église, du temple ou de la synagogue font bon ménage.

Le Biarrot ne travaille pas : il fait la saison pendant trois mois et argente au maximum. Avec ses congénères, il courbe l'échine au service des riches visiteurs de l'été et se met en quatre pour qu'ils puissent continuer à péter dans la soie. Saint-Martin, Saint-Joseph et Saint-Charles, avant que ne se dresse Sainte-Eugénie, sont les églises de Biarritz où les Anglais descendant du golf ont aussi la leur. Les Russes ne sont pas en reste qui ont leurs icônes accrochées sous le dôme bleu, face à l'Hôtel du Palais.

À Bayonne on vit et on travaille le jour, à Biarritz c'est la nuit que tout se passe. Pourtant à l'instar de Raymond Devos, « Dormir le jour nuit », pensent les Bayonnais. Les croupiers du casino de Biarritz illustrent parfaitement cet exemple. D'ailleurs, travaille-t-on dans un casino, temple affiché du vice et de la dépravation ? Ils se réveillent à l'heure où les commerçants bayonnais lèvent le rideau pour attaquer l'après-midi et vont au turbin quand ils le baissent, au soir d'une journée bien remplie. Il n'y a rien de bon à attendre d'une ville qui fait son miel avec les oisifs fortunés et qui n'est en ordre de marche que pendant la saison. À Bayonne ça sent le travail et la sueur (le chocolat aussi), à Biarritz l'*Ambre solaire* et le n° 5 de *Chanel*. Difficile, dans ces conditions, d'entamer un pas de deux.

Sur terre, la différence saute aux yeux. Il en est de même dans l'eau. Le Bayonnais se baigne tandis que le Biarrot nage. Le Biarrot se joue des rouleaux de l'océan. Le Bayonnais lui, ne flotte qu'en piscine ou dans la Nive. Et même si pour lui Biarritz est Bayonne Plage, on ne le voit pas sur le sable biarrot à Miramar, à la Grande Plage, au Port Vieux, à la Côte des Basques, à Édouard VII ou à la Milady. On le trouve plutôt à Anglet.

Tout donc oppose les deux villes, et en plus le rugby !

Car lorsque Fernand Forgues, ses frères et ses amis sortaient au bord de la Nive pour fonder l'Aviron Bayonnais, Biarritz n'avait d'yeux que pour Joseph Fourquet, *Carcabueno*, sauveteur mythique et emblème iodé d'une ville toute entière vouée à l'océan. Nous sommes le 17 août 1904. Ballon sous le bras, les bleu et blanc sortiront ensuite des vestiaires, et du haut des tribunes éclateront les bravos pour saluer le titre de champion de France en 1913. Cette même année, le 26 avril, après une fusion, déjà, les rouge et blanc entrent en Ovalie.

Le « Je ne t'aime pas, moi aussi », peut commencer.

Il y a d'abord les couleurs, bien tranchées, comme un jambon. Et puis les qualités intrinsèques, même en temps de pluie, des deux cités : les travailleurs entre Nive et Adour, les dilettantes en bord de plage. N'oublions pas les fondamentaux ! Le jeu « à la bayonnaise » pour les Bleus, initié par un rusé Gallois, Owen Røe, qui préférait la lumière basque à la sombre clarté des mines d'Ynnusddy ou de Pontypool. Face aux manœuvres policées des midships bleus, les Rouges opposent des affrontements de pirates friands d'abordages et de coups sous la ligne de flottaison. À ce jeu s'illustrent Ithurra et Lefort, un attelage de boscós redoutés car redoutables dans les années 30.

Viennent les années de guerre et d'après, où autour d'un Jean Danger flamboyant, les Bleus éclairent la fantasia. Ailleurs, Germain Calbète, Noir du Boucau Stade puis de Carcassonne XIII, prend aussi le rugby de la Côte basque dans ses serres.

Car la Côte basque est un bouillon de culture. Virus constaté : rugby. Du nord au sud on affiche ses couleurs. Le noir au Boucau, le bleu à Bayonne, le rouge à Biarritz, le vert à Saint-Jean-de-Luz, le blanc à Hendaye. Et les différences apparaissent dès le début de la saison. On reconnaît son monde et son rugbyman au bronzage.

Le Boucalais, rougi au feu des forges et halé par le soleil oblique qui éclaire l'embouchure de l'Adour au couchant, à la Petite Mer chez Dongieu, s'en sort plutôt bien.

Le Bayonnais travaille dur et même l'été, la plage ce n'est pas trop pour lui, il ne sort donc des vestiaires de septembre que patiné par l'été, mais sans plus.

Il n'en est pas de même du Biarrot qui attaque la saison, doré comme un mannequin. C'est vrai qu'il y a longtemps qu'il travaille son bronzage. Employé à l'EDF ou à la Société Lyonnaise des Eaux et de l'Éclairage, la Lyonnaise, comme on dit, il finit ses journées de bonne heure, et même avant. Dès le mois de mai, on peut remarquer ces litanies de bleus de travail soigneusement pliés sur la murette longeant la chaussée après la Villa Belza et surplombant la plage de la Côte des Basques. En face, côté tamaris, les véhicules bleus attendent leurs chauffeurs et leurs passagers qui font un petit plouf, avant de rentrer à l'atelier, douchés, salés et iodés.

Le Luzien n'aime pas le soleil et s'en méfie au maximum. Car en pêche, sur l'eau qui scintille et dans le sel des embruns qui saupoudre tout, le soleil fait mal. Béret vissé sur la tête, manches baissées, mouchoir à carreaux bleus et blancs autour du cou pour protéger la nuque et son sillon si sensible sous le col de la chemise, il fuit l'astre luisant comme la peste. Ce n'est donc pas lui le plus beau lors des

matches de reprise, juste avant les palombes.

L'Hendayais lui, est guapo. Flottant et maillot blancs mettent en valeur le bronzage impeccable du frontalier, adepte de la plage et de ses jeux en tout genre, des Deux Jumeaux à la Bidasoa, « la Bida » comme on dit. Il est vrai qu'il a le temps. La « chanson d'Hendaye » comme disent les autres, n'annonce-t-elle pas : « *Lundi mardi fête, mercredi peut-être, jeudi on travaille pas, vendredi Saint Nicolas, samedi on chante, dimanche bombance...* » Et quand il est à l'heure, c'est bien souvent à l'heure espagnole, Ravel doit aimer ça. Et puis, quel plaisir de sacrifier au rituel macho, *sea sex and Sun* n'a pas encore été inventé, sur cette immense plage, formidable terrain de manœuvre.

Biarrots et Hendayais attaquent donc la saison avec une longueur d'avance auprès des groupies ovales, sous les lazzi des autres qui annoncent, un tantinet envieux : « On verra à la fin de l'automne s'ils sont aussi bons aux bécasses qu'aux cailles. »

Les Mauléonnais, coincés contre le Béarn et chez qui tout le monde se sent bien et avec qui tout le monde s'amuse, échappent à ces rivalités, sauf sur le pré, bien sûr. Et le stade Marius Rodrigo est aussi le théâtre de formidables empoignades. Les sandaliers ont le pied léger mais la vaillance lourde.

Et puis pour les qualifiés, il y a la récompense de la saison : les seizièmes, occasion rêvée d'afficher ses couleurs et ses différences. L'on s'en va, qui en bus, qui en voiture, soutenir et complimenter ses champions, en joyeuses bandes sonores et colorées, essaimées à travers l'Ovalie. Seule unité, le casse-croûte, universel en la matière, et les chants qui sont forcément beaux puisqu'ils sont basques, circulant sur des voix rarement de garage. Mais tout est différent, les couleurs, les codes, les chefs de meute, les lieux de rendez-vous.

Exception faite des dancings qui peuplent les fins d'après-midi et les soirées du dimanche. Le temps des boîtes ou autres discothèques, cathédrales de la nuit, n'est pas encore venu. Trois d'entre eux sont sur le podium : *La Perle* à Saint-Pierre d'Irube *Petit Désir* à Bernain sur la RN 10 à Anglet et *Luna Park* sur ce qui n'est pas encore l'avenue Kennedy, à un coup de goupillon de l'église Saint-Martin à Biarritz.

C'est là que l'on roule des biscotos, que l'on tente de lever la propriétaire du sac que tient fermement une copine pendant qu'elle danse, et surtout, c'est là que l'on refait les matches. Alors, vous pensez bien, souvent, y'a d'la rumba dans l'air et on se balance des pignes en musique. Au moindre coup de Trafalgar, ce sont ses couleurs qui prennent le quart.

À *La Perle*, il y a de la place, et l'on peut se friter, soit dedans, soit dehors sur le parking, le luxe. On y jouera même, un soir, un remake

de « Massacre à la tronçonneuse », sans dommage, sauf pour le comptoir. Ici le Bayonnais est majoritaire mais ne peut empêcher quelques raids de pirates isolés, annonceurs de beaux abordages. Avec Bayonne qui clignote juste en dessous, l'envahisseur tente de jouer *Peur sur la ville*, mais ne réussit pas toujours.

Le Petit Désir où la place est comptée, est une zone neutre, puisque à Anglet. Quelle est la couleur du poisson dominant ? C'est comme sur la carte des restaurants, selon arrivage. Faute d'espace, les empoignades finissent souvent sur la N10 sur laquelle ouvre le dancing. Et si l'on s'enlace sous les platanes du trottoir, ce n'est pas pour susurrer « Youpi ! Dansons la Carioca ». Quelques fois les voitures, moins nombreuses qu'aujourd'hui, pilent en klaxonnant, mais passent la aussitôt, car la meute horizonante a tôt fait de changer d'objectif et de prendre le chauffeur à partie. D'autres fois, les voitures slaloment puis s'arrêtent plus loin pour jouir du spectacle et compter les poings à distance respectable.

« À *Luna Park* je suis le roi » peut chanter le Biarrot, même s'il préfère déambuler sur le promenoir de la Grande Plage que flâner sur les grands boulevards. Il n'y est pourtant pas à l'abri de quelques expéditions qui peuvent devenir punitives. Quatrième mi-temps d'un chaud match de juniors, remise à l'heure des compteurs suite à l'insoutenable légèreté de l'être causée par un épisode de séduction poussé, ou bien représailles après une action commando en territoire ennemi. La susceptibilité des uns et des autres n'a d'égale que la fierté d'appartenir à une ville qui seule détient les vérités.

Cependant, il y a un cas où l'autochtone et les visiteurs du soir n'obéissent qu'à une appartenance unique : le rugby. Ce mâle rapprochement s'effectue quand l'Ovalie est en danger, c'est-à-dire quand ses us et coutumes sont battus en brèche par les Philistins du 1^{er} RPIMA de Bayonne. Beaucoup de ces parachutistes, reconnaissables à leurs crânes rasés, ont souffert en livrant de beaux combats, sur le parking de *La Perle*, sous les platanes du *Petit Désir* ou dans les petites rues menant à la Cité des Fleurs derrière *Luna Park*.

Et que dire de cette tournée estivale d'une bande de blousons noirs qui s'étaient aventurés sur le port de Saint-Jean-de-Luz pour laisser leur empreinte ? Luziens et Cibouriens n'avaient eu besoin de personne pour leur faire danser un zortziko de *matapich* ou leur servir fumant un ttoro de châtaignes.

Aujourd'hui, le parti pris d'Henri Haget, demi d'ouverture international biarrot, serait impossible à tenir : passer sa vie sans jamais mettre les pieds à Bayonne, si ce n'est pour aller jouer à Saint-Léon qui n'était pas encore Jean-Dauger.

Les Bayonnais ont beau jeu de dire qu'il n'y a plus de Biarrots puisqu'ils naissent tous maintenant à Bayonne. Pourtant il y a en au moins un qui affiche sur sa carte d'identité : « lieu de naissance : Biarritz ». C'était vers la fin des années 70. La future maman avait été transportée en ambulance à la maternité bayonnaise où elle a rapidement accouché. Le papa avait saisi cette opportunité pour déclarer le nouveau-né aux services biarrots de l'État Civil. En effet la loi autorise, en cas de naissance dans une ambulance, le choix du lieu de naissance : soit le lieu de départ, soit la destination. Bien sûr le nouveau-né n'était pas né dans l'ambulance, mais il avait suffi d'un peu d'entregent et de filouterie. Le papa avait joué demi de mêlée.

Et puis, il n'y a pas qu'au rugby que la rivalité peut enjoliver la vie. Fredo Herrera, rameur, rugbyman, grand serviteur de l'Aviron, n'était pas peu fier quand il racontait : « Le plus beau coup qu'on ait fait aux Biarrots, c'est moi qui l'ai réussi. J'ai été chercher ma femme à Biarritz et je leur ai piqué, c'était la plus belle ! »

Des histoires, il y en a eu des tonnes, il y en a des tas, et il y en aura des tombereaux. Jouer sous les mêmes couleurs ne fera jamais disparaître cette rivalité citadine. Elle prendra d'autres aspects, l'imagination des Biarrots et des Bayonnais étant sans limite en la matière. Elle demeurera, du moins faut-il l'espérer. Car la vie, ce n'est pas que le rugby, même si à Biarritz et à Bayonne, il compte beaucoup. Les gens s'adapteront, c'est sûr, et le Rouge et le Bleu flotteront longtemps à tous les mâts, surtout celui que Biarrots et Bayonnais ont fiché en plein cœur, à jamais.

Ce ne sera plus la guerre, mais il demeurera encore des guéguerres, pour alimenter la chronique, faire travailler les neurones et ne pas laisser retomber le soufflé de la raillerie qui brûle encore toutes les langues dès lors qu'il sort du four.

Le BO et l'Aviron, clubs omnisports, pourront sans crainte entretenir la rivalité sur bien des terrains, alliée à une causticité sans faille des deux camps. Retranchés dans leur pré carré et toujours prêts à l'éclat et à allumer la mèche.

Le désir d'avenir rugbystique des responsables Bayonnais et Biarrots, civils et sportifs, ne risquait pas de fondre au soleil comme un beurre de Charente-Poitou. Ils n'avaient surtout pas du passé fait table rase, le sertissant dans un écrin à la hauteur des mille feux qu'il avait fait scintiller. L'exposer à la vue de tous, mi statue du Commandeur, mi statue de la Liberté éclairant l'Ovalie basque, était un gage de fidélité à ses racines et de confiance en ce nouveau monde permettant toutes les ruées vers l'est : à l'ouest il y avait la mer.

Serge Caracas, Jacques Gafas, Didier Jaulerry, Jean Paulmy et Jean

Orduna acteraient ce nouveau contrat sportif et donneraient le coup d'envoi d'une nouvelle partie jouée à l'unisson maintenant. De quoi attirer tous les projecteurs sur un Pays basque diantrement élargi et qui pourtant n'avait pas gagné 1 cm². Il y en aurait des reportages TV, des articles, des photos, des commentaires sur Internet. C'était la cerise sur le gâteau, car ça ferait marcher le commerce, l'industrie, le tourisme et... le rugby, ils ne l'oubliaient pas. C'était ça ou la mort lente. S'aimer ou mourir, ils n'avaient pas le choix.

Demain, à Anglet et partout en Ovalie, les rugbymen qui sortiront des vestiaires porteront le rouge, le vert et le blanc de l'*ikurriña*, ce drapeau basque qui va désormais ceindre les larges épaules des cohortes appelées à porter les couleurs de *Pays Basque XV*.

Et puis, on invitera les supporters à se rendre à l'*Euskal Herri Stadium* en blanc, foulard rouge autour du cou, comme lors de toute fête qui se respecte. Ah oui, ça aura de la gueule un stade rempli *hasta la bandera*. Le public chantera *Euskal Herriko* à l'entrée des joueurs, et les *gaiteros* joueront lors des tentatives de pénalités. Ne sont-elles pas autant de banderilles pour marquer l'adversaire ? Il faudra aussi, lors des grandes occasions, faire débouler les *tamborradas* et manœuvrer les chorales, à la galloise. L'*Euskal Herri Stadium* fera souffler le show, et le froid pour l'équipe visiteuse. De belles heures en perspective.

CHAPITRE 4

Mardi soir et mercredi matin

ÇA NE BAIGNE PLUS

Geneviève partie, je revins à mon poste d'observation et je téléphonai à Roland Campan. Il était le directeur de *La Gazette du Pays Basque*, journal auquel je collaborais à l'occasion, de gastronomie bien sûr, de parties de pelote, de billets d'humeur. Ou toute autre chose, l'occasion faisant le larron.

« Roland, je suis chez Caracas à Hendaye. Quelqu'un vient de se faire dessouder sur la terrasse de la thalasso. Je ne sais pas qui c'est. Serge recevait ce soir Gafas, Jaulerry, Paulmy et Orduna. Pour la création du nouveau club. Apparemment c'est l'un des cinq qui a morflé. Seignosse n'est pas encore arrivé. Je l'attends pour en savoir davantage. »

— C'est trop tard pour le journal de demain. Rappelle-moi quand tu sais quelque chose, quelle que soit l'heure. Nous aviserons alors.

Jacques Seignosse, « Petit Poulet » pour notre bande de copains, commissaire de police de Saint-Jean-de-Luz avait également sous sa responsabilité toute la Côte basque sud. Il était mon ami et j'avoue que dans le métier que je faisais, c'était bien pratique. Il arriva effectivement, mais dans sa voiture personnelle, que je reconnus de loin. Je sortis dans la lumière des réverbères pour qu'il me voie de loin. Quand il s'arrêta, je me dirigeai vers lui et le saluai.

— Salut Jacques (je ne l'appelai jamais « Petit Poulet » quand il était au milieu de ses hommes), alors ?

— Salut Xanti. Puisque tu es là, tu me suis, mais à distance et les mains aux poches. Laissez passer Monsieur, ordonna-t-il au planton.

— Toujours dans les bons coups, à ce que je vois, me dit le planton, qui me connaissait et que je connaissais.

Appliqué à suivre Seignosse, je ne pus que lui glisser un rapide et banal :

— Eh, oui !

Seignosse avait cette qualité de comprendre tout très vite. Avec lui, pas de gestes ou d'explications inutiles. J'étais là, alors il m'ouvrait la porte. Comment y étais-je et pourquoi, nous en parlerions plus tard.

Le légiste et les gars de l'identité judiciaire étaient arrivés aux basques de Petit Poulet et les flashes crépitaient de partout. Le légiste s'approcha du corps que j'avais aperçu de la route, c'était Gafas.

J'appelai Roland Campan et lui fis mon rapport.

Le légiste examinait le corps, demandant des photos supplémentaires. Les enquêteurs passaient la terrasse au peigne fin. Ils retrouvèrent même le frelon occis, derrière la chaise de Didier Jaulerry. Serge Caracas avait un beau revers. L'un des enquêteurs cria.

— Par ici, il y a un impact dans cette jardinière.

Photos, examen minutieux, on s'affairait autour de la jardinière en bois, sous les ordres de Bruno Subelet, l'adjoint de Seignosse.

— Vu la praline qu'a ramassée la victime, il faudra chercher profond pour trouver la balle. Allez, ne bougez pas la jardinière et déposez-moi ce petit palmier en douceur. Apparemment la balle n'est pas ressortie. Ce doit être celle qui a blessé monsieur Caracas. Faites gaffe !

Pendant ce temps Seignosse était rentré à l'intérieur du restaurant où s'étaient repliés les rescapés et le directeur. Guy Jurado, toubib à Hendaye et de garde, terminait le pansement sur le bras de Serge Caracas.

— Tu as une chance inouïe. La balle t'a juste éraflé. Un peu plus à gauche et tu avais le biceps en charpie. Dans le buffet, tu serais comme Gafas.

— Tu peux donc bénir ce frelon, ajouta Didier Jaulerry.

— La presse libre est rapide, lança Jean Orduna en me voyant dans l'encadrement de la porte, dans le sillage de Seignosse.

— Je passai par là par hasard, je t'assure.

Je connaissais Jean Orduna, originaire de Mauléon, depuis longtemps. Depuis ma jeunesse et mes escapades souletines en compagnie de mes copains Saint-Palaisiens.

Je saluai Didier Jaulerry et Jean Paulmy. Serge Caracas de dos, était toujours aux soins avec le toubib.

— C'est vrai que Sopuerta est toujours là par hasard, lança Didier Jaulerry ironique.

— Dès qu'il s'agit de cuisine ou de vestiaires il n'est jamais loin, ajouta Jean Paulmy.

— On peut le dire, ponctua Serge Caracas en se retournant.

— C'est vrai, personne ne t'as prévenu ? me demanda Didier Jaulerry.

— Je vous assure, c'est un pur hasard, je revenais de Fontarrabie avec la dernière navette. Cependant j'étais au courant de votre réunion.

— Demi-hasard, donc, commenta Jean Paulmy.

— Si vous voulez, lui répondis-je. Je n'allais pas lui dire le contraire. Ce qu'il croyait, lui et les autres, m'arrangeait.

— Et toi, ça va ? demandai-je à Serge Caracas.

— Attends, je ne vais pas me plaindre, mais là, je n'ai plus de cannes, dit-il en s'asseyant lourdement dans un fauteuil.

Il cherchait l'air, visiblement. Je regagnai la terrasse pour laisser le champ libre à Seignosse. Il ne fallait pas abuser des privilèges.

Je me rapprochai de Bruno Subelet.

— Alors ?

— Apparemment c'est du calibre de pro. C'est tout ce que je peux dire. Pour le reste, voyez avec le patron.

Je n'insistais pas. Il ne fallait pas mettre la maison poulaga en porte à faux.

J'appelai la rédaction du *Parisien*, journal national dont j'étais une espèce de correspondant au Pays basque. Décidément, c'était le soir des coups de pot : je connaissais la responsable du desk de permanence ; elle était d'Arcangues. Je lui expliquai le topo et elle me passa illico le secrétariat de rédaction. Meurtre d'un homme d'affaires d'envergure internationale, ça les intéressait. Le secrétaire de rédaction m'attribua 400 signes pour un bandeau en une : ils allaient commencer à rouler le journal et n'avaient pas le temps, ni la place de faire plus. Par contre j'avais carte blanche pour la suite. On me passa une claviste à laquelle je dictai :

— Hendaye : l'homme d'affaires Jacques Gafas assassiné. Il dînait en terrasse du restaurant de la Thalassothérapie Serge Caracas, en compagnie de l'ancien rugbyman et des maires de Bayonne, Biarritz et Anglet, Jean Paulmy, Didier Jaulerry et Jean Orduna. Une balle de gros calibre a tué Jacques Gafas et une autre a très légèrement blessé Serge Caracas. Le commissaire Seignosse mène l'enquête. »

Tout dire sans trop dire. Ne pas faire allusion clairement au rugby, pour tenter de garder un coup d'avance. Les affaires reprenaient.

On emportait sur un brancard le corps de Jacques Gafas enveloppé d'une housse sombre. L'ambulance des pompiers l'avalait. Il était minuit passé.

— Ça y est, on l'a, cria un enquêteur à Bruno Subelet.

Patiemment, ils avaient dépoté le mini palmier et l'avaient posé

par terre sur une nappe. Ils avaient inspecté le fond de la jardinière sans succès. Puis ils s'étaient mis à dégager les racines en enlevant la terre minutieusement avec des fourchettes : les moyens du bord avaient été utilisés au mieux.

— Effectivement, c'est du gros, sans doute du 7,62 ou du 308 Winchester, la balle a été tirée de loin, annonça Bruno Subelet, une main gantée tenant la balle maculée de terre, avant de la laisser tomber dans une pochette de plastique.

Le commissaire Seignosse vint aux nouvelles et repartit vers ses témoins leur apporter l'information. Cette précision venait conclure leur entretien.

— Messieurs, je ne vous retiens pas davantage. Essayez de passer une bonne nuit. Comme je vous l'ai dit, deux fonctionnaires vont vous escorter. L'un avec vous dans votre voiture, qu'il pourra conduire si vous le désirez, l'autre suivra dans un véhicule de fonction et ils vont monter la garde devant votre domicile. Bien sûr, nous nous revoyons demain... ou plutôt tout à l'heure. Il ne va plus rien se passer cette nuit, dit-il aux édiles et à Serge Caracas en regardant sa montre.

— Serge, dit Didier Jaulerry, je tiens à te ramener chez toi. Un policier conduira ta voiture.

— Merci, dit Serge Caracas, j'accepte volontiers. De toute façon le docteur m'a donné des pastilles à prendre avant de me coucher.

Tous, suivis de leurs escortes, quittèrent la pièce.

Puis l'enquêteur qui interrogeait les employés vint faire son rapport.

— J'ai interrogé le personnel concerné, pour moi c'est terminé.

J'attirai l'attention de Seignosse et lui fis signe de me rejoindre.

— Je sais d'où sont partis les coups de feu, lui dis-je quand il me rejoignit.

— Moi aussi, me répondit-il. Du toit de l'immeuble situé...

— À l'angle d'*Axular kalea* et du *Bidasoako pasalekua*...

— Tu ferais un bon flic, tu connais même les noms de rue.

— Tu ferais un bon journaliste, tu connais les sites remarquables du secteur.

— Il faut que j'appelle le *Fiscal* de Saint-Sébastien, c'est lui le juge qui va chapeauter l'enquête côté espagnol. On va faire ronfler les accords de Shengen et les deux polices vont coopérer. Intéressant pour tes articles. Car je pense que *La Gazette* va tourner à plein régime.

— Tu penses bien, Petit Poulet. Mais *La Gazette* ne va chauffer que

jeudi. Il était trop tard pour mercredi quand j'ai appelé Roland. Par contre, *Le Parisien* va tourner plein pot, dès demain, enfin, tout à l'heure. Tu es en une. Ça ne peut que faire du bien à ta carrière.

Seignosse appela le *Fiscal*. La conversation dura bien dix minutes.

— J'ai rendez-vous demain à midi à la *Guardia Civil* d'Irun. Je ne lui ai pas dit que je savais d'où étaient partis les coups de feu.

— Tu as bien fait. Il vaut mieux qu'on aille vérifier d'abord.

— On ?

— Eh oui, on ! Tu ne crois pas que je vais te laisser aller fureter tout seul sur les bords de la Bidasoa. Nous avons déjà travaillé de concert, toi et moi. Et ça ne s'est pas si mal passé^[1]. Tu as envie d'aller voir cet immeuble tout de suite, moi aussi. Tu as besoin d'un guide car tu ne connais pas l'adresse exacte, je suis là. Et puis après j'aurai besoin que l'on me ramène chez moi. Ou plutôt chez Geneviève où j'ai laissé mon scooter.

— Comment es-tu venu ici ?

— Avec Geneviève justement. En rentrant de Fontarrabie par la navette, nous regagnions sa voiture quand tes archers ont rattrapé. Je savais que la réunion se tenait chez Serge. J'ai renvoyé Geneviève chez elle, il valait mieux. Adieu nuit de Chine et nuit câline, mais ma nuit chez Serge s'annonçait intéressante aussi. Et puis j'ai attendu que tu arrives pour surgir sous tes yeux esbaudis mais compréhensifs. Et je ne me suis pas trompé. Tu as été un chaperon de première bourre et j'ai été récompensé : sabre au lieu du goupillon, enterrement avant la naissance du nouveau club.

— Puisqu'on est dans les entorses au règlement, on continue, va pour Fontarrabie by night. Attends-moi dans ma voiture.

Ce Petit Poulet était vraiment élevé en plein air. En plus de la cuisse ferme, il avait l'aile protectrice pour les gros poussins comme moi.

Seignosse alla donner ses dernières consignes à Bruno Subelet chargé de fermer les volets de la guinguette au bord de l'eau.

J'en profitai pour prendre quelques notes sur le papier à lettres que j'avais trouvé dans la voiture de Geneviève. Un quart d'heure après, nous démarrions pour Fontarrabie et j'attaquai tout de suite.

— Que t'ont dit les huiles ?

— Qu'ils ne comprennent pas. Tuer Gafas à la limite, pour son business, ça peut s'expliquer. Mais Gafas et Caracas ? C'est autre chose. Je peux te dire que Serge est salement secoué, Paulmy remonté comme une pendule, Jaulerry emmerdé au possible car il ne se voit

pas transformer Biarritz en camp retranché juste avant la saison. Orduna, lui, se demande où il a mis les moustaches. Demain, conférence de presse au siège de la Communauté d'Agglomération à Bayonne à 17 h avec les trois maires. J'y serai aussi. Serge Caracas n'y assistera pas. D'après Paulmy et les autres, Gafas avait pris des dispositions pour que son groupe finance le nouveau club pendant cinq ans après sa création. C'est toujours ça, mais à l'Aviron, ça va valser encore. Qui à la présidence pour faire la soudure ?

— Et les tueurs ?

— Ils sont deux, obligatoirement. Et ce ne sont pas des amateurs. Les balles qu'ils ont tirées nécessitent des fusils avec bipied, silencieux et lunette infrarouge. Pas du matériel d'épicier. Ça relève du grand banditisme ou de la politique. Rien qui cadre avec le rugby.

Nous avons traversé Irun et longions l'aérodrome de Fontarrabie. Sur la gauche se dressait, historique et éclairé, le château transformé en *Parador* au milieu de la vieille ville de Fontarrabie. Bientôt, après le rond-point, nous devrions prendre à droite vers la Bidasoa et sa promenade au-dessus de laquelle s'élevait l'immeuble choisi par les tueurs pour faire leur carton. Il s'élevait en angle droit, un côté sur la promenade longeant la Bidasoa, l'autre le long de la rue Axular. L'entrée se trouvait au coin des deux rues et un clocheton coiffait la base de l'angle droit au-dessus du dernier des cinq étages. Nous nous garâmes deux rues avant.

Le secteur était calme et la porte d'entrée de l'immeuble ne pouvait s'ouvrir qu'avec une clé, un digicode ou si l'un des résidents débloquent la porte depuis son appartement. Donc, complicité ou repérage et bricolage en amont.

Nous prîmes du recul : le clocheton se révélait bien être l'endroit idéal pour s'installer et arroser la terrasse de la thalasso à 700 mètres environ, sans être gêné par les mâts des bateaux mouillés à Sokoburu. Nous fîmes le tour du quartier par acquis de conscience. Rien ne nous parut suspect. Nous arpentâmes les rues sans rencontrer personne. Sauf sur le long de la Bidasoa où ça et là, quelques jeunes duos amoureux recherchaient les ombres propices pour abriter leur prestation.

« Concierge, s'il y en a, facteur, livreurs, artisans, il va falloir ratisser large pour obtenir des renseignements, expliqua Seignosse. Mais je ne vais pas attendre le rapport balistique pour mettre l'immeuble sous surveillance. Les oiseaux se sont envolés, mais on ne sait jamais. Peut-être qu'ils ont laissé leur matériel et qu'ils viendront le récupérer plus tard. Mais en général, des types qui utilisent ces outils ne laissent pas de trace. »

Il appela et demanda qu'on lui envoie une équipe pour planquer en bas de l'immeuble. Limite mais prudent.

— Attends-moi dans ma voiture et ne te montre pas. Je les briffe et j'arrive.

J'attendis une demi-heure environ, quand Seignosse me retrouva.

— Ça y est, ils sont en place, on peut y aller. Où dois-je déposer Monsieur ?

— À Bordagain, et tout en haut, James, cocher fidèle.

— Monsieur ne s'emmerde pas !

— C'est surtout Madame. Dis-moi, je pense aux fusils. Ce doit être difficile à transporter discrètement des engins pareils. Deux mecs qui se baladent à Fontarrabie avec des étuis à violoncelle ne peuvent pas passer inaperçus.

— Pas obligé, certains de ces fusils peuvent se démonter en quatre ou cinq parties. Je suis sûr que l'on doit pouvoir les transporter dans des sacs banals.

— Eh bien, bon appétit ! Caracas et Gafas, ils ne font pas des affaires ensemble au moins ?

— Non. Pas que je sache. Et c'est là tout le problème. Car on a voulu flinguer Caracas également. Sans ce frelon, il y est aussi pour le compte.

— Là, nous sommes en train de dépasser le football. Eux c'est à coups de millions, nous c'est à coups de fusil. Le rugby va finir sport olympique. Tu as prévenu la famille de Gafas ?

— Non, pas moi. Son épouse est en région parisienne. Ce sont des collègues de là-bas qui ont fait ce sale boulot. Je ne m'en plains pas.

— Comment ça va se passer maintenant ?

— J'attends le rapport balistique. Mais je suis déjà sûr du résultat. Je ne l'aurai pas avant la conférence de presse, mais j'en parlerai au *Fiscal* à Irun et nous irons jeter un œil dans l'immeuble. En sortant nous allons embrayer sur le clocheton et monter là-haut tous ensemble, la police espagnole et mon équipe. Ensuite, ce sera à eux d'enquêter pour savoir comment les tueurs ont pénétré dans l'immeuble et si quelqu'un les a remarqués. De notre côté, si nous avons des pistes, nous leur donnerons à manger. C'est la première fois que je vais mener une enquête conjointe sur un meurtre. Ce sera forcément intéressant. Peut-être pas très rapide mais intéressant, ça c'est sûr.

— Ce serait bien, si tu n'as pas le rapport avant le point presse, de ne pas parler du clocheton. Comme ça, *La Gazette* aurait un coup

d'avance.

— Le coup est vache mais régulier. Que ne ferait-on pas pour un ami ?

Notre conversation décousue comme une chemise made in China après avoir été portée deux fois, nous avait fait avaler la corniche en douceur. Nous descendions sur Socoa.

— Prends à droite par le boulevard d'Abbadie d'Arrast, demandai-je à Petit Poulet. C'est juste au-dessous et derrière la Tour de Bordagain. Arrivé au rond-point, tout droit, puis à gauche en descendant, comme si tu allais à l'ancienne maison d'Alain du *Café Suisse*.

Seignosse me laissa à bon port, à quelques pas de l'arbre où attendait mon scooter.

— Bonne nuit Romeo, me lança-t-il, fenêtre baissée, en faisant demi-tour.

— Non, ce soir il n'y a pas de Romeo. Je vais laisser Juliette faire de beaux rêves. Je suis un gentleman. Essaie de bien dormir sans t'énervier puisque je te quitte ce soir. Mais je te retrouve demain car nous allons passer la journée ensemble. Je serai à Irun en face de la *Guardia Civil* à midi. D'ailleurs si, en sortant, tu pouvais traîner un peu devant l'entrée, que je puisse prendre une photo ce serait parfait. Puis je te suivrai, discrètement bien sûr, jusqu'au clocheton. Enfin à 17 h, je serai également à Bayonne. Ce n'est plus de l'amour mais de la rage. Bonne nuit. Petit Poulet.

— Bonne nuit, lonesome cowboy.

Il démarra et, à l'inverse de Zorro, il disparut dans la nuit. Il était 2 h 50.

Je rejoignis mon scooter et descendis vers Marinela, le quartier populaire de Ciboure où j'habitais, en sifflotant. Voilà une journée qu'elle avait été bonne.

Arrivé chez moi, je posai délicatement mes notes sur mon bureau. Je me déshabillai et me lavai les dents avec énergie. Un verre d'eau et au lit, radio-réveil réglé sur 8 h. À 3 h 30, je dormais depuis longtemps.

Les infos locales de 8 h me réveillèrent. On parlait de Gafas en se référant à *La Gazette*. Sacré Roland, il s'était débrouillé pour annoncer le meurtre. Sur France Info, on l'annonçait aussi en citant *Le Parisien*. La vie était belle !

Hop, brosse à dents, jus d'orange, maillot de bain, polo, serviette, claquettes et Fort de Socoa.

Je me baignais matinalement dès que la météo et la température de l'eau le permettaient agréablement. Mais je n'étais pas un adepte des raisins mortifiés dans l'eau glacée.

Le bain fut sublime, porté par l'onde salée je nageais dans l'allégresse, mi Esther Williams, mi Flipper le dauphin. Plutôt dauphin quand même. Bien qu'en bermuda, je faisais revivre Joséphine Baker : j'avais la banane. Mon aller-retour rituel sur la digue acheva d'enrichir mon uranium perso. J'irradiai, Tchernobyl ambulant et aux anges. Un coup d'avance sur la concurrence, c'est toujours le cyclotron sur le réacteur.

Je regardai sans voir, ni les bateaux ni les mouettes ni la Rhune. Comme Louis XVI au soir du 21 janvier 1793, j'avais la tête ailleurs.

Scooter, Marinela, douche, recopiage de mes notes sur mon carnet. J'étais prêt, scout à la réforme mais à l'enthousiasme débordant. Je traversai le pont De-Gaulle entre Ciboure et Saint-Jean-de-Luz et j'accostai à la *Bodega des Halles*. Biarritz et Bayonne, ce serait pour plus tard.

Le bar accueillait son lot d'habitues : premier de cordée, le duo Cibouriens de l'immobilier luzien, ensuite l'assureur, puis le coiffeur, enfin le retraité béton du BTP. Tout ce qui compte dans le commentaire off de l'actualité dans tous les domaines était là : la tribune de presse affichait complet.

— Comment tu fais ? demanda l'un des jumeaux de l'immo.

— Car c'est toi, c'est sûr, *La Gazette* et *Le Parisien*, ajouta le coiffeur.

S'adressant aux autres, Lucien, le patron de la bodega, affirma :

— Je lui ai déjà dit. Pour moi, c'est lui qui les tue.

— Moi, je vous salue d'abord, et après je parle. Pour commander un café d'ailleurs. Vous saurez tout demain. Il y a une conférence de presse au siège de la Communauté d'Agglomération à Bayonne à 17 h. Première salve à la TV sur FR3 *Euskal Herri* ce soir. Puis demain dans *La Gazette* avec des infos que les autres n'auront pas. L'enquête ne piétine pas, je peux vous le dire.

Je sirotai mon café au milieu des hypothèses que le volubile cénacle ne manqua pas d'avancer. Je passai un autre bon moment.

Je quittai la compagnie car j'avais deux coups de fil à passer.

À Geneviève d'abord.

— Je suis désolé pour hier soir...

— Moins que Gafas quand même.

— Oui, bien sûr. À midi je suis avec Petit Poulet à Irun et

Fontarrabie, c'est de là que sont partis les coups de feu, mais ça, motus. Et à 17 h, à Bayonne pour une conférence de presse des trois maires. Ensuite, j'aurai des choses à te raconter, en primeur. Parce que. Madame L'Oréal, tu le vaux bien. Mais entre temps, j'ai deux papiers à écrire.

— Vers 20 h 30 à Bordagain. Pénélope attendra Ulysse. Et elle raccrocha.

À Roland Campan ensuite. Pour mettre en place notre plan de travail.

CHAPITRE 5

Mercredi matin, après-midi et soir

LES ACCORDS DE SCHENGEN

J'appelai Roland.

— Vieux bandit, tu as réussi ton coup ! Il a dû faire bon hier soir à *La Gazette*.

— Effectivement. Je savais que tu aurais *Le Parisien* et qu'il sortirait quelque chose. Alors j'ai refait la Une tout seul. J'ai réduit les titres et les photos de façon à laisser un espace en haut. Le bandeau noir « Dernière minute » avait de la gueule.

— On peut le dire. Tu vas encore te faire des amis chez la concurrence. À midi je suis à Irun où Petit Poulet a rendez-vous avec le *Fiscal* de Saint-Sébastien chargé de l'enquête au sud : les coups de feu ont été tirés depuis Fontarrabie. D'ailleurs, il faudra que vous fassiez un topo sur les accords de Schengen pour ce qui est de la collaboration frontalière des polices. Ce ne peut être qu'intéressant et c'est une première dans le secteur. Ça va nous démarquer des autres car ils n'auront pas le temps de fouiller le sujet. Vous avez sans doute reçu l'invitation pour la conférence de presse de 17 h à Bayonne. J'y serai, Seignosse aussi, mais pas Caracas. Envoie un photographe...

— Il est déjà à Hendaye où il mitraille tout ce qu'il peut.

— Appelle-le tout de suite et dis-lui de prendre en photo, depuis Sokoburu, le grand immeuble surmonté d'un clocheton, en bordure de Bidasoa, à gauche de l'ancienne criée. Vu du port, il doit se situer en dessous du Parador. Rappelle-moi dès que tu l'as eu.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que Roland était téléphoniquement de retour.

— Il s'apprêtait à rentrer, je l'ai stoppé juste à temps. C'est de là que l'on a tiré ?

— Il y a 99 % de chances. J'en saurai davantage en début d'après-midi quand Petit Poulet et le *Fiscal* vont visiter l'immeuble. Il nous faudra une page au moins car nous pourrons avoir quatre photos. Celle de la conférence de presse, celle de Petit Poulet sortant de la *Guardia Civil* pour illustrer les accords de Schengen que je prendrai, celle de la thalasso, la terrasse serait bien. Et celle du clocheton. Petit Poulet n'en parlera pas tant qu'il n'aura pas le rapport balistique, je le connais. Pour *Le Parisien*, le clocheton attendra.

— OK. Ça va nous faire deux photos d'avance sur la concurrence, celle devant la *Guardia Civil* et le clocheton. Pour le reste, je vois deux pages : la 2 et la 3. Avec la photo des maires, de Caracas et de Gafas, la nécro de Gafas, les accords de Schengen, ton papier, et le mien sur la conférence de presse, il nous faudra de la place. Je fais le papier de la conférence car j'aimerais que tu écrives le tien avant, pour ne pas que l'on soit charrette, car tu as aussi *Le Parisien* à abreuver et pour lequel tu es obligé d'attendre le point presse. S'ils parlent du clocheton, ça nous laissera le temps de réagir.

— Ça me va. De toute manière, on se voit à Bayonne où l'on avisera. Je file à Irun.

Je prononçai « Irun », à l'hendayaise, et non pas « Irrounn » à l'espagnole. Tout comme je disais *Passages* pour *Pasajes*, le port qui précède Saint-Sébastien et où clignent *San Juan* d'un côté et *San Pedro* de l'autre. De même, je n'arrivais pas à dire *Hondarribia*, le nom basque de Fontarrabie, l'ancien « Fuenterrabia » de l'époque franquiste. Vieux réflexes d'une jeunesse parsemée d'intermèdes au port de plaisance de la Floride à Hendaye, avec mes copains du *Hiru Ari* élégant petit moteur, l'Amiral passeur, Attuna le pêcheur rebelle et les douaniers.

Je passai chez moi prendre mon appareil photo et mon calepin et j'enquillai la Corniche sous un soleil radieux. Mon téléphone vibra dans ma poche. Je m'arrêtai sur le bord de la route, juste au bord de la falaise où vient mourir la mythique vague *Belharra* que les surfeurs de gros aiment chevaucher, les rares fois où elle ondule de la croupe.

C'était ma copine du *Parisien* et d'Arcangues.

— Xanti, c'est Kattalin au *Parisien*. Pour demain tu as 3 000 signes. Avant 20 h. L'AFP nous a avertis pour cet après-midi à 17 h. On compte sur toi. Ce serait bien d'avoir une photo de la conférence pour illustrer l'article...

— Caracas n'y sera pas. Prévoyez des photos d'archives pour lui.

— C'est entendu. Il fait beau chez vous ?

— Magnifique, je suis sur la Corniche...

— Veinard ! Ce soir je ne suis pas de permanence. Je te fais un *muxu*. À bientôt.

Je remis mon casque et repris ma route. J'avais le temps, mais il ne fallait pas trop traîner. J'aimais être en avance quand j'avais des photos à prendre.

Je débouchai sur le *Paseo Colon* d'Irun inondé de soleil. Le siège de la *Guardia Civil* se trouvait en retrait, bordant la place où, le 30 juin, finit le défilé officiel de la *San Marcial*, Saint Patron d'Irun. Une bonne

mise en jambes avant Pampelune et ses sortilèges. Les arbres de la place me fourniraient une ombre propice aux photos discrètes. Je garai mon scooter sur l'emplacement réservé aux deux roues et j'attendis, appuyé à un platane, appareil de photo bandé. À son habitude, Seignosse fut ponctuel. Il conduisait son véhicule de service, accompagné de Subelet. Deux hommes occupaient les places à l'arrière. La voiture se gara sur le parking réservé au service et aux officiels. Seignosse était les deux : chargé de l'enquête et représentant de la police française. Un planton vint les accueillir. Clic clac, clic clac, j'avais deux photos de l'arrivée. J'allais ensuite acheter le *Diario Vasco* au kiosque voisin et je m'assis sur un banc pour surveiller la *Guardia Civil*. C'était le monde renversé. Ne trouvant aucune information sur le meurtre de Gafas dans le journal phare de Saint-Sébastien et du *Gipuzkoa*, je me rabattis sur les pages sportives. Et sur la pelote. Dimanche la finale du championnat d'Espagne de main nue en tête à tête allait opposer, à Bilbao, Muganiz à PanaderoIII, l'idole de toute la *Rioja*, province vinicole autour de *Logroño*. J'avais un billet et j'y allais avec Pampi Lagun (prononcez Lagounn). Une journée *light* en perspective.

Je continuai avec les pages football et je sus tout ou presque sur les blanc et bleu de la *Real Sociedad*, l'équipe de Saint-Sébastien, entraînée par le Français Philippe Montanier. Son accent espagnol qui sentait le cidre et la sole dieppoise faisait passer Yasser Arafat s'exprimant en anglais, pour Sir Lawrence Olivier déclamant la tirade du crâne dans *Macbeth*. Les conférences de presse du coach de l'équipe *xuriurdin*, étaient des grands moments et une publicité gratuite pour la méthode Assimil ; être ou ne pas être hispanophone.

La porte de la *Guardia Civil* venait de s'ouvrir. Un planton vert de gris et bicorné en sortit. Je bondis vers mon platane, les pixels frétillements. Un moustachu gominé suivait, regardant derrière lui. Seignosse et ses boys sortaient lentement. Clic clac, clic clac. J'avais deux photos de la sortie. Petit Poulet avait été parfait. Le moustachu gominé, le *Fiscal* sans doute, et trois autres types, dont un avec une mallette, s'engouffrèrent dans la voiture voisine de celle de Seignosse. Et ils prirent le *Paseo Colon* en direction de Fontarrabie. J'enfourchais mon scooter et je les suivis. Au rond-point, à la sortie d'Irun vers Fontarrabie, je dépassai Seignosse et roulai quelques temps devant lui afin qu'il me voie. Puis je me laissai engloutir dans le trafic, avant de doubler le convoi hispano-français en entrant à Fontarrabie. Je me garai à distance respectable et je m'avançai sur la promenade au pied de l'immeuble. La voiture de l'équipe de nuit de Seignosse n'y était plus. Par contre un fourgon de la *Guardia Civil* stationnait au pied de l'immeuble où deux gardes avaient pris position sur le perron. Le *Diario Vasco* sous le bras je me calai contre un réverbère. Les polices

officielles s'arrêtèrent à côté du fourgon. Un gradé en sortit, salua la délégation internationale. Sans sésame, la porte s'ouvrit et le groupe entra. Je filai plus loin sur la promenade pour surveiller le clocheton. Je pris des notes et attendis. Assis sur la murette, je sortis mes petites jumelles qui me suivaient au rugby et balayai le clocheton. On s'y agitait. Je reconnus le gominé, Seignosse et leurs *ayudas*. Je regagnai mon scooter sans me presser, *Diario Vasco* déployé. La visite du clocheton ne dépassa pas la demi-heure. Les *cuadrillas* policières et volubiles sortirent du toril et entamèrent un court *paseo* jusqu'aux voitures toutes proches, chacune derrière son maestro. Les picadors de la *Guardia Civil* rejoignirent le fourgon, *patio de caballos* improvisé. Il était 14 h 10.

Sur le chemin du retour, la voiture du *Fiscal* prit à droite, vers Saint-Sébastien sans doute, celle de Seignosse continua tout droit et je roulai derrière lui sur sa gauche, remplissant son rétroviseur. Au feu de l'aérodrome, je me glissai le long de la voiture et je lui adressai un petit salut. Je le suivis ensuite sur la droite de la chaussée. Nous passâmes la frontière au pont Saint-Jacques et Seignosse prit à droite vers le commissariat d'Hendaye. Je le suivis et l'appelai quand il sortit de sa voiture.

— Alors ?

Il vint vers moi.

— Je n'ai pas encore le rapport balistique. Mais c'est sûr, c'est de là que les balles ont été tirées. La place a été nettoyée...

— En plus de faire leurs cartons, ils ont fait leurs valises.

— Exact. Il n'y avait pas la poussière qu'on pourrait s'attendre à trouver dans un endroit où personne ne met les pieds. Mais on a relevé plusieurs traces de frottements sur la murette. Là où ils ont appuyé les bipieds des fusils sans doute. On a ramassé toute la poussière qu'on a pu. Peut-être y trouvera-t-on des traces de poudre que les tirs ont dû générer. Tout à l'heure, moi, je n'en parlerai pas et les Espagnols n'y seront pas. Il n'y a pas eu effraction et ils ont dû entrer dans l'immeuble en connaissant le code ou avec un passe. L'accès au clocheton est libre à partir d'un petit escalier qui se trouve dans les combles, décalé par rapport à la cage de l'escalier principal de l'immeuble. Maintenant nous allons déjeuner en face chez Iñigo Lavado au restaurant de la FICOBA^[2], avant de retourner à Saint-Jean-de-Luz.

— Merci. Tu as été parfait en sortant de la *Guardia Civil*.

— Je t'avais repéré depuis la fenêtre du bureau au premier étage.

— Le *Fiscal*, c'est le gominé ? Comment il s'appelle ?

Seignosse me montra une carte de visite : *José Javier Rodriguez Espilla, Juez Fiscal*. Je le notai sur mon calepin.

— À tout à l'heure à Bayonne, Petit Poulet. Bon appétit. Et encore merci.

J'avais deux heures pour écrire mon papier pour *La Gazette*. Je fonçai chez moi sans admirer le splendide paysage que constituait la Corniche.

À 16 h 40 j'avais envoyé mon papier et la photo à *La Gazette*. Je serai un peu à la bourre à Bayonne, mais je ne manquerai rien puisque je savais déjà tout.

J'entrai dans la salle de réunion de la Communauté d'Agglomération quand Jean Paulmy qui la présidait, entouré de Didier Jaulerry et Jean Orduna, saluait une assistance fournie comme une barbe biblique. Je retrouvai Roland au dernier rang, à son habitude.

— Xanti, viens t'asseoir ici. Tu as fait ce que tu voulais ?

— Oui. *La Gazette* a eu mon papier et la photo à 16 h 40. Nos hypothèses sont confirmées. Pas officiellement. Donc Schengen, c'est bon et le clocheton aussi. Tu peux y aller franco. Demain matin je suis à Bayonne. Car il y sera surtout question de la succession à l'Aviron, bien plus que de la création du nouveau club.

Je m'avançai pour prendre la photo des intervenants que Seignosse avait rejoints, à gauche d'Orduna. Puis je revins à ma place.

À partir de là, nous fûmes tout ouïe.

Jean Paulmy commença par saluer la mémoire de Jacques Gafas, avant de donner des nouvelles rassurantes de Serge Caracas. Puis il y alla de son couplet sur le rugby et sa grande famille, et la nécessité de l'union. Le projet de création d'un nouveau club était en marche que rien n'arrêterait. L'Aviron Bayonnais allait se mobiliser, comme il l'a toujours fait, pour élire, dans les jours à venir, un nouveau président qui assurerait la transition. Il confirma aussi que Gafas avait pris ses dispositions pour financer le nouveau club pendant cinq ans, au moins. Il ne parla que de rugby et de la nouvelle implication des villes de Bayonne, Anglet et Biarritz, notamment pour le nouveau stade. Ses alter ego acquiescèrent en silence : qui ne dit mot consent.

Présenté par Jean Paulmy, le commissaire Jacques Seignosse prit la parole.

Il expliqua la position des convives, les balles de gros calibre et les fusils qui vont avec. Le rôle du frelon. Puis, en attente du rapport balistique, il ne fit qu'émettre l'hypothèse la plus vraisemblable des tirs depuis Hondarribia et évoqua la collaboration à venir avec la

police espagnole en effleurant tes accords de Schengen. Il noya le poisson et les journalistes avec une imprécision certaine et un art consommé du non-dit, répondant aux questions avec urbanité, mais sans se dévoiler. Une vraie petite ménagère afghane.

— Pas mal, me fit Roland. Ce point presse était bien ficelé. Et j'ai beaucoup aimé Seignosse.

— C'était bien foutu en effet, avec Paulmy en pointe du trident politique et le rugby en fond de sauce avec l'assurance du gazole de Gafas pour faire avancer le camion. Pas trop d'Aviron mais un peu quand même, puisque tous les yeux vont se tourner maintenant vers les bords de la Nive. Et notre ami en jésuite policier parlant pour ne rien dire ou presque, ouvrant toutes les pistes sans en parler jamais, afin de travailler sans pression médiatique. Du grand art.

— Demain matin tu files à Bayonne. Tu fais les rues et les bistrots et tu renifles la piste du futur président. Moi, je vais m'intéresser au côté économique du futur club avec la nouvelle donne et je fouillerai aussi à l'Aviron. Parce que, côté commanditaire du meurtre, je ne vois toujours pas. Mais il faudra quand même continuer à aiguïser le lecteur. Je garde une page. On s'appelle vers 15 h.

— On fait comme ça. Salut !

Je me dirigeai vers Orduna et je croisai les regards sans bienveillance de la concurrence. Ils n'avaient qu'à faire le *chiquiteo* à Fontarrabie et avoir des copains hendayais.

— Jean ! Jean !

Orduna se retourna.

— Xanti, quoi de neuf ?

— Jean, tu renverses les rôles.

— Je récupère mes affaires dans mon bureau. Viens avec moi.

Je le suivis à l'étage.

— Alors ? me demanda-t-il.

— Seignosse l'a dit. Sans rapport balistique on ne peut pas trop avancer. Je suis comme toi, dans le noir, mais j'ai une info. Pas officielle, mais intéressante. Je crois savoir d'où sont partis les coups de feu. Tu le liras dans *La Gazette* demain. Et toi, au sujet de l'Aviron, sais-tu quelque chose ? Paulmy est dans le jeu ou non ?

— Je crois qu'il a compris et qu'il n'introduira pas en mêlée. Ça ne veut pas dire qu'il ne va pas fournir le ballon. On parle d'une coprésidence ou d'un triumvirat, chaperonnés par un financier de chez Gafas. Serge Caracas a été très choqué, tu l'as vu. J'ai pris de ses nouvelles dans l'après-midi et il est plus motivé que jamais. « C'est le

plus gros match de ma vie. Je suis obligé de le jouer et je ne vais pas le perdre », voilà ce qu'il m'a dit. Eh oui, je suis obligé de m'intéresser de près au BO et à l'Aviron maintenant. Il n'y a pas que notre bon vieux SAM^[3]. Bon j'y vais, j'ai une réunion qui m'attend à Anglet.

Nous nous séparâmes dans le hall où il n'y avait plus grand monde.

Mon scooter, destrier docile, attendait son Lancelot. Je piquai des deux et filai à Ciboure : *Le Parisien* n'était pas Guenièvre, mais il m'attendait aussi.

À 18 h 30, je commençai mon papier. À 20 h pétantes, les 3 000 signes demandés étaient dans la boîte du *Parisien*. Je téléphonai pour m'assurer de la réception et avoir le secrétariat de rédaction. On m'attribua 2 000 signes par jour avec photo, et plus s'il le fallait, jusqu'à la fin de l'enquête. Ça m'allait fort bien.

Je me mis à bailler. Un coup de mou dans la corde à nœuds. Nuit courte, longue journée. Et j'avais faim en plus : je n'avais pas déjeuné. Je pelai une tomate, l'engloutis en quatre quartiers et passai sous la douche. La magicienne de Bordagain m'attendait, il fallait la mériter.

Scooter sous l'arbre, aboiement distant du chien, tout allait bien. Une bouteille de blanc de l'Hérault sous le bras, une Cuvée des Amis, du Domaine Saint-Georges d'Ibry, je jouai mon spécial à la sonnette et j'entrai. Je descendis l'escalier, Cécile Sorel balèze au Casino de Paris. Oui, je l'avais bien descendu. En bas dans le séjour, ce n'était que calme, luxe et volupté. Une douce mélodie de JJ Cale sortait de chez le duo d'acousticiens danois. Sur la table basse, une bouteille de Veuve Clicquot se poussait du col dans un seau en argent, encadrée de foie gras et de tartines de pain grillé. Et Geneviève, très Madame Récamier, occupait le canapé, grand peigne d'écaille mordant ses cheveux dorés, vaste chemise marine à manches courtes et col boutonné, longues jambes nues et repliées sous elle, petits pieds mutins dans des socquettes blanches, joli coude mollement appuyé sur un coussin. Sardanapale était un peu court des pattes de derrière. Car l'odalisque qui attirait toute la lumière savamment tamisée au milieu des bouquets de madame Mascotena, aurait pu siéger au Divan, le vrai, celui du Sultan de Constantinople, et régner sans souci sur le harem.

Je posai la bouteille sur la table et je m'inclinai, main gauche sur la poitrine, la droite en moulin, à l'ottomane.

— Mon Grand Eunuque m'a parlé de votre beauté, mais elle surpasse tout ce que j'avais pu imaginer. Madame, je suis votre serviteur.

— Commencez donc par le champagne, je meurs de soif. Et puis venez vous asseoir près de moi, dit-elle en tapotant un coussin. Je

vous sens un peu tendu et relâché à la fois. De formidables promesses n'ont pas été tenues hier soir et je n'aimerai pas que cela recommence.

— C'est vrai, je suis relâché, mais aussi un peu tendu et ça risque fort de continuer. Vous vous en apercevrez. Prendre place à vos côtés apaisera toute la tension que j'ai pu accumuler ces dernières heures.

Veuve à la pogne, je remplis de grands verres à pied. Nous n'aimions ni les coupes, ni les flûtes. Ce n'est qu'après, qu'un baiser léger mais plein de désir d'avenir vint clôturer cette somptueuse entrée en matière.

Le canapé m'accueillit et Geneviève se lova contre moi. La nostalgie n'était plus ce qu'elle était, mais la volupté oui. Après une journée rythmée et non-stop, cet intermède moelleux à souhait, venait à point.

— Qu'est-ce que j'ai loupé ? Car toi tu n'as rien loupé si j'en juge par le bandeau de *La Gazette* et l'encadré du *Parisien*.

Je lui racontai tout. La terrasse, la balle dans Gafas et celle dans la jardinière. Les armes nécessaires à de tels tirs. Le clocheton, nos balades transfrontalières. Petit Poulet et moi. La conférence de presse, les confidences d'Orduna. Et notre totale incapacité à saisir la cause des meurtres. Car si Caracas ne flingue pas le frelon, c'est lui qui est flingué.

Retartines, rechampagne, reJJ Cale, la vie se la coulait douce à Bordagain.

Ce fut la distance entre les tueurs et leurs cibles et les fusils à bipieds qui intriguaient le plus Geneviève.

— Dis-moi, des fusils comme ça, il n'y a que la mafia, les très gros bandits ou les services secrets qui peuvent en utiliser. La politique je n'y crois pas. Les gangsters non plus : il n'y a rien à voler au Biarritz Olympique ou à l'Aviron Bayonnais. Par contre la mafia... Mais pas les Italiens, les Russes plutôt. Il y a des mecs pas très nets qui ont acheté des clubs de football non ? Et s'ils s'intéressaient maintenant au rugby et voulaient se payer un club. Un club pas encore construit qui plus est. Tu te débarrasses des chefs, tu arrives avec les valises pleines et on te déroule le tapis rouge...

— Et bleu en la circonstance.

— Ils parlaient quoi, les deux blonds dans la navette ?

— Putain, les sacs à dos ! D'après Petit Poulet on pouvait y caser un fusil démonté. C'était peut-être russe qu'ils parlaient. Demain je passerai aussi à Biarritz. Je me ferai tuyauter par Alexandre.

Nous passâmes à table. Une salade de gambas décortiquées et finement marinées dans du vin blanc et les herbes idoine rehaussées

de piment d'Espelette, toujours, ouvrit le bal, mise en musique par le Château d'Ibry. Deux médaillons de *merluza rebozada*, piquetés de vinaigre de cidre, complétèrent simplement mais complètement ce délice marin joliment escorté par la Cuvée des Amis. Ce cabotage gourmand s'acheva par un Russe de chez Artigarède, pâtissier renommé d'Oloron et bien au-delà.

Pas de café, pas de cognac, pas de cigare, encore moins de bagarre, enivrés que nous étions par tous les parfums de l'Arabie que promettait notre séance de rattrapage.

CHAPITRE 6

Jeudi matin

ET AU MILIEU COULE L'AVIRON

Après une nuit dans du satin blanc, je regagnai mes pénates au petit matin, comme toujours. Pas de bruit, pas de traces, juste un petit baiser au creux de ses reins pour signifier à Geneviève que l'accord parfait était suspendu à une jolie branche jusqu'à nos prochaines retrouvailles, au gré de nos envies, qui étaient nombreuses et souvent énormes, il faut bien le dire. Mais c'était ce que nous avions trouvé de mieux pour vivre de rapines amoureuses, dont nous étions tour à tour le butin ou le voleur. Nous vivions en harmonie, chacun sur sa clé, en attendant avec gourmandise le prochain point d'orgue.

Une douche tonique effaça les douces traces de la nuit. Un café fumant suivi d'un jus d'orange me remit sur les rails d'une journée qui s'annonçait copieuse.

Je commençai par téléphoner à Alexandre. Par chance il était à Biarritz. Nous nous donnâmes rendez-vous à 16 h au bar de l'*Hôtel du Palais*. Pour parler de Russes et de mafia, c'était bien le moins.

Alexandre Poliana était un vieux copain d'origine russe. Russophone, ami des arts, historien, écrivain, féru de tsars, de princes et de grands ducs, il préférait Saint-Petersbourg à Leningrad et le blanc au rouge, même pour le vin : il avait un faible pour le vin de Crimée. Journaliste collaborant également à *La Gazette*, on le trouvait souvent aux marches du Palais, temple biarrot des mondanités et de la vieille Europe à particule. Toujours tiré à quatre épingles, il était une source inépuisable pour qui s'intéressait à Biarritz et ses grandes heures, ou au Pays basque et ses multiples facettes. Et l'*Hôtel du Palais* était l'un de ses champs de manœuvre favoris.

Tout d'abord Bayonne, où je garai mon scooter en face du siège de l'Aviron Bayonnais qui pour les anciens serait toujours « le Garage », hangar de bois mille fois agrandi où l'on rangeait les bateaux, avant la construction en dur dans les années 70. On était en semaine et la ruche bleu et blanc tournait au ralenti. Rien à butiner donc.

Je marchai le long de la Nive jusqu'aux Halles. Je tournai à gauche vers la cathédrale et montai la rue Poissonnerie. J'arrivai *Chez Grobis*, un troquet comme on en fait peu avec un mastroquet comme on n'en fait plus.

Grobis, colosse rubicond au gosier en pente et à la main leste, ancien deuxième pompe de l'Aviron Bayonnais, avait viré dans la limonade après une carrière bien remplie. Bien vidée aussi. Son bistrot était le phare qui éclairait la route des rugbymen de la planète entière, dès qu'en goguette, ils posaient les pieds au Pays basque. Et ils n'étaient pas déçus quand ils s'accoudaient au comptoir au bord duquel étaient clouées des petites plaques en laiton gravées au nom de clients prestigieux : John Wayne, Armstrong (il ne se souvenait pas lequel), Boris Eltsine, Stéphanie de Monaco, Eddy Mitchell, Luciano Pavarotti, Miguel Indurain, Brigitte Bardot, Carl Lewis, Grichka Bogdanov (l'autre n'avait pas pu monter les marches et était resté dans la rue). Yannick Noah, M^{me} de Fontenay... Par contre, Hemingway n'avait jamais mis les pieds ici. Une affichette au-dessus du bar l'affirmait.

Un client qui lui demandait un jour ce que signifiaient tous ces objets hétéroclites accrochés au plafond, moulin à café, casserole, enjoliveur de voiture, brosse à dents, pompe à vélo, sabot, corne de brume... se vit répondre :

— C'est ma collection.

— Mais, il n'y en a pas deux pareils.

— Justement, je fais collection de collections.

Il était comme ça, Grobis. Capable d'aller jouer au golf en Thaïlande et de se faire masser à Augusta. Et, bien sûr, comme tout rugbyman, il aimait la partie sud de l'Afrique, celle qui est bonne hôtesse.

Mais, en plus de cette dimension exotique et déjantée, *Chez Grobis* tenait lieu de boussole à tout le peuple bleu et blanc. C'est là que l'on venait se rassurer par gros temps et que l'on exultait les jours de gloire : Grobis avait la stature du Commandeur. Au fond du bar une porte portait l'inscription « Aguilera ». C'étaient les toilettes, c'est tout dire. Mais le gardien du temple rigolard et débonnaire, pouvait aussi donner des coups de mouchoir à des clients qui débordaient et n'étaient pas dans l'esprit. Et comme il se mouchait avec les doigts, Grobis...

Chez Grobis s'affirmait être l'endroit où il fallait aller pour savoir quelque chose sur l'Aviron. Ses missi dominici s'égayaient dans la journée, mais ils étaient de retour à chaque apéro pour rendre compte. Et lui, au centre de ce faisceau d'informations, de supputations, d'investigations, servant toute la grandeur du Royaume Bleu et Blanc, classait, répertoriait, analysait, enjolivait et commentait. C'était plus vrai que vrai et ça faisait du bien par là où ça s'écoutait. C'est dans cette Tour de Babel aux multiples labels que j'entrai à l'heure du café.

— Alerte ! Voilà un Rouge, cria Grobis quand je montai les marches. On nous tue un Bleu et c'est toi qui racontes le mieux. La vie est mal faite. Et un café pour le Prix Pulitzer !

Ma jeunesse biarrote au quartier Chelitz, le lycée, la plage et le surf, mes années juniors au BO, la pelote au BAC^[4], oui toujours, avait fait de moi le Saint-Palaisien, un Biarrot, un Rouge donc aux yeux des Bayonnais.

Je regardai *La Gazette* étalée sur le comptoir. Effectivement, il avait fait fort, Roland. Et son photographe n'était pas une bille. En plus du clocheton vu d'Hendaye, il avait pris une photo depuis le Parador, prenant en enfilade le clocheton, Sokoburu et la terrasse de la thalasso. En infographie, une ligne rouge indiquait la trajectoire encore supposée des balles. Sur ce coup, nous écrasons la concurrence.

— Et si nous parlions Bleu, demandai-je à Grobis ? Que va-t-il se passer maintenant ?

Le coiffeur d'en face commença.

— Hier soir, on m'a dit qu'un triumvirat allait être constitué. Un ancien joueur, un Bayonnais grand teint et un entrepreneur. Mais qu'un type de chez Gafas les tiendrait en laisse. Ce serait la solution Paulmy.

Le boucher voisin y alla aussi de son couplet :

— J'ai entendu pareil, mais du côté de l'Omnisports on ne serait pas d'accord. Ils ne veulent rien de chez Gafas.

— À part les sous. C'est un peu facile, ajouta le torréfacteur.

— C'est un peu le serpent qui se mord la queue, abonda le marchand de fringues. Tu veux l'argent mais pas celui qui l'apporte. Comment tu fais alors ?

Grobis, penché en avant sur son comptoir, ses larges pattes appuyées au zinc, entra dans la danse.

— On s'en fout du ou des présidents. Il faut finir la saison qui arrive en haut pour y être encore l'année prochaine. Et cette prochaine saison comptera pour du beurre. Ni nous ni les Biarrots n'allons nous armer pour partir à la bataille. On creuse chacun sa tranchée et on attend que la guerre finisse. Et pendant ce temps les huiles vont au turbin pour nous mitonner un club de chez club. Car macchabées ou non, il faudra la faire cette équipe si on ne veut pas rester au fond de la grotte ou du canal. Regardez Lourdes ou Béziers : descabellés...

— Mais si on laisse faire Caracas, il va nous baiser.

— Tu seras toujours un con de boucher. Si Caracas nous baise, il se

baise aussi puisqu'on est tous sur le même bateau maintenant. C'est pourquoi, il faut faire comme les Rapetout à Bègles^[5] : la tortue...

— À Rome aussi.

— On voit que tu vends des fringues italiennes, toi. Je reprends car il y en a qui joueront toujours en séries régionales ici. Le nouveau staff aura une seule saison à gérer, car celle-ci, elle n'est pas encore commencée, mais elle est pliée. Il faut aguanter^[6] c'est tout. Alors, qui occupera le fauteuil du milieu à la tribune présidentielle à Jean-Daiger n'a pas d'importance. Car celui-là, il en aura des gens pour lui tenir la main. Même une potiche fera l'affaire. Ce n'est pas le moment de la jouer perso. Si ça peut calmer les gars de chez Gafas d'avoir les doubles des clés du bureau, pourquoi pas. Parce que dès maintenant on va tout jouer en double avec les Biarrots. Et tu crois qu'Orduna va laisser entrer les bétonneuses chez lui pour construire un stade qui pourrait finir comme Fort Boyard avec nains, tigres et toiles d'araignée partout ! Les deux clubs sont désormais sous une triple tutelle : les politiques surveillent les sportifs et les financiers ; les sportifs surveillent les financiers et les politiques ; les financiers surveillent les politiques et les sportifs. Ce sera l'Union Soviétique avec le KGB dans les vestiaires. Ce ne sera plus le Garage mais le Kremlin. Mais il me tarde déjà d'être dans deux saisons, pour les deux derniers derbies de l'histoire. Je te parie quand même que le dernier, le match retour, se jouera à Aguilera.

— Dans tes chiottes ? interrogea le boucher.

— Arrête la vinaigrette, sinon tu vas finir végétarien. Et dans ton métier, ne pas respecter le produit c'est dangereux. Il n'y a pas de poteaux dans mes chiottes.

Ça commençait à partir en sucette, mais ça avait été instructif. Grobis était en forme et ça sentait le casse-croûte et l'apéro dans la foulée du café. Il était temps de changer d'air.

Je pris la rue de la Salie et dirigeai mes pas vers la rue Port de Castets et le *Café Bayonnais*, tout un programme, à un gros jet de glçon de *Chez Grobis*. Là aussi, il n'était question que du meurtre et du nouveau président de l'Aviron. La conversation était plus radicale : c'est Caracas qui avait fait flinguer Gafas pour avoir les lunettes et l'étui à lunettes. Je ne m'attardai pas. Il y avait mieux à faire.

La rue d'Espagne, parallèle à la Nive en haut de la rue Poissonnerie, était un état dans l'état et un forum permanent. Passante et commerçante, elle abritait deux des fleurons du Royaume Bleu et Blanc : l'atelier du cycliste Sotelo et le bar tabac d'Ulysse, Souletin malin, qui servait d'octroi dans le sens remparts/cathédrale. Je m'y engageai en sens contraire. Je me décidais à accoster aux riva

chauvins du cycliste et de ses amis. Sotelo n'avait pas besoin de Facebook pour s'en faire. Il suffisait de montrer patte bleue et blanche pour en être. Et pour peu que Tonton et Gabaston, deux duettistes de la galéjade avironnarde, trônent au milieu des mobylettes, des chambres à air et des vélos fatigués, c'était le bonheur. Chauvins, forts en gueule, truculents, sympathiques en diable, ils incarnaient cet esprit bayonnais qui fleurissait ici peut-être plus qu'ailleurs.

Sotelo incisait un carburateur récalcitrant avec tout le support technique que pouvait lui fournir une assistance rompue aux désossages en tout genre, et au faîte de toutes les pratiques mécaniciennes, acquises après des heures et des heures d'observation de l'homme de l'art. Sotelo, vêtu de son éternel tablier bleu, s'affairait autour d'un scooter hissé sur un établi, au milieu d'un aréopage prompt au conseil, mais rétif au paiement. Sotelo stoïque et résolu, ignorait les multiples solutions miracles de la cantonade et n'en faisait mécaniquement qu'à sa tête.

— Chez moi, c'est comme à l'ONU, avait-il coutume de dire, il y a beaucoup d'observateurs, mais il n'y en a qu'un soldat qui va au mastic.

Je m'approchai de l'atelier au couvent, car en entrant ici on laissait le monde dehors et on revêtait la bure ciel et blanc. De laudes à compiles, prières et louanges ne s'adressaient qu'à un seul seigneur, l'Aviron Bayonnais. Ils étaient ses vassaux, ses hommes liges, son ost.

J'étais encore à quelques longueurs de chez Sotelo que la puissante voix de Tonton se fit entendre.

— Il n'y a rien de bon à attendre d'une association avec les Biarrots. Revenons aux fondamentaux : chacun chez soi et l'Aviron aux Bayonnais. De tout temps à jamais, nous nous sommes débrouillés seuls, ce n'est pas maintenant que ça va commencer.

Légèrement penché en avant, la main gauche sur la cuisse gauche, l'index droit au plafond, le pied droit martelant le sol, il assénait ses convictions à un auditoire qu'il n'avait pas besoin de convaincre. Tous, du 1^{er} janvier au 31 décembre, vivaient en osmose, dans ce liquide amniotique aux couleurs mariales qui les immunisait et les protégeait de toute intrusion étrangère.

— Je suis d'accord avec toi, poursuivit Gabaston, mais quand même, ce qu'a fait Gafas, ce n'était pas mal. Si ce n'était pas le cas, Paulmy ne l'aurait jamais appuyé. Si des gens compétents ont jugé que la création d'un nouveau club était inévitable, il faut les croire tout de même.

D'un index vengeur pointé sur le cœur de son alter ego. Tonton cloua le pauvre Gabaston au pilori.

— Tu es devenu un mauvais Bayonnais. Tu n'as plus confiance en ta ville et en ses ressources. Tu crois que Fernand Forgues a été chercher les Biarrots pour ramer sur la Nive et jouer au rugby ? Tu crois que Jeannot Dager a demandé la permission d'être bon à Henri Haget ? Tu crois que Larreguy, Baulon et compagnie ont eu l'autorisation de Celhaya pour jouer à la bayonnaise ? Tu crois que Perier et Belascain téléphonaient à Etchenique et Barberteguy avant de marquer des essais ? Non monsieur ! Tout ce que l'Aviron a fait de grand, il l'a fait tout seul. Et en plus c'était beau. Voilà ce que j'ai à dire à ces supporters qui ne supportent plus grand-chose. En tout cas, moi, je ne les supporte plus.

— Tonton, tu exagères, tempéra Sotelo, une vis coincée au coin des lèvres. Tu ne peux pas dire à Gabaston qu'il est un mauvais Bayonnais. Pour le reste, je pense comme toi. Aller au stade à Anglet, et en voiture en plus. Et à qui je vais parler pendant le trajet ? Parce que je vais être obligé de prendre mon automobile. Déjà que vous ne savez pas revenir de Jean-Dager, alors d'Anglet... Je ne viendrai pas avec vous, c'est sûr.

— Ce qui est sûr, c'est que ce sera sans moi, embraya Tonton. Les matches de rugby, c'est à Bayonne ou en déplacement. Pas à Anglet ou à dache. J'irai voir les petits aux Remparts, avec leur beau maillot bleu et blanc.

— Qu'est-ce que tu vas t'emmerder ! précisa Christian Damestoy qui, habitant le Rempart Lachepaillet tout proche et employé à la retraite des établissements Dussarat, avait rejoint les permanents de l'Académie Sotelo.

— Non monsieur, j'aurai la télé, précisa Tonton.

— Et tu vas regarder qui ? s'amusa Sotelo.

Bras croisés, regard lointain et lippe agressive, avec une mauvaise foi plus lourde que le pack des Tonga, Tonton lâcha :

— Je regarderai les Anglais.

Dans l'encadrement de la porte depuis un moment, je ne pus m'empêcher de lancer :

— On aura tout entendu.

Se retournant, Tonton me prenant à témoin, s'adressa aux autres.

— Demandez-lui à Sopuerta. Si c'est un vrai Biarrot, il vous dira comme moi.

— Je suis d'accord avec toi. Pas de *revuelto*. Chacun chez soi et le rugby sera bien gardé.

— Ce n'est pas ce que tu écris pourtant », releva Sotelo.

— Il y a les faits et ce que je pense, ce n'est pas pareil.

— Et voilà, reprit Tonton pointant Gabaston, chacun chez soi. On ne pactise pas avec l'ennemi. Ceci dit, je passe chez Ulysse. J'espère que tu ne m'accompagnes pas.

— Tu n'as pas encore acheté la rue d'Espagne. Je vais où je veux.

Je les suivis, chacun sur un trottoir, moi au milieu de la rue. Tonton entra par la porte donnant sur la rue d'Espagne. Gabaston fit son entrée par celle de la rue Tout de Sault.

— Il y a de l'orage dans l'air, sentit Ulysse, qui connaissait sa clientèle par cœur. Salut, Xanti. L'odeur du cadavre, non ?

Je ne répondis pas, montrant du regard les associés dissociés.

— Et pour la 317^e section ce sera ?

— Je bois seul ou avec Sopuerta, tonna Tonton.

— Moi pareil, fit Gabaston en écho.

— Bon, alors ce sera trois blancs et c'est ma tournée.

La question de l'urbanité apéritive était réglée. Il fallait cicatriser la plaie. Ulysse avait la maïeutique facile. Il n'eut pas besoin de forceps pour délivrer les parturients. Une petite dose de venin pour attendrir les chairs.

— Il paraît qu'à Biarritz, il n'y a plus une paire de lunettes rouges à vendre. Tout le monde en veut.

— Ça ne m'étonne pas, aucun respect, commenta Tonton. Et tu veux t'associer avec ça ?

— C'est des conneries. N'est-ce pas Ulysse ? questionna Gabaston.

— N'empêche que s'ils en avaient eu des lunettes rouges, ils les auraient toutes vendues, continua Ulysse. Pour une fois, je ne sais que penser. Mais de là à vous laisser le faire à ma place, je ne veux pas risquer l'encéphalite non plus. Je les sens tendus, me dit-il. Tonton ne veut pas entendre parler des Biarrots et Gabaston pense que l'association est inéluctable. Exister avec les Biarrots ou pas ? Exister sans les Biarrots ou pas ? Telles sont les questions. Mieux que Shakespeare, deux interrogations dans la même scène. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Un ange passa, les ailes chargées de tees pour taper les pénalités.

Rompant le silence, Gabaston s'adressa à Tonton.

— Voilà, c'est mieux dit que toi. Là on peut réfléchir sans s'engueuler. Le débat est ouvert. Ulysse, remets nous ça.

— Quel débat ? Le vrai débat est : trahir ou ne pas trahir, insista Tonton.

Comme Achille à Troie, il campait sur ses positions. Mais Gabaston en avait marre de l'hôtellerie de plein air.

— Bon, puisque tu t'enlises, je rentre chez moi. Je mange et je fais la sieste. Tu devrais faire comme moi.

Tournant les talons il quitta l'assemblée.

— Je vais faire la sieste, mais après. D'abord je vais déjeuner avec de vrais amis, lança Tonton bien fort. Je descends à l'Aviron. Au moins, à la *Table des Cons* je n'entendrai pas de sornettes.

On but la mienne, puis la sienne, ou le contraire. Les manœuvres de détente de l'atmosphère d'Ulysse, comme les miennes, n'y firent rien. Tonton était comme une huître de l'étang de Thau : fortement iodé mais fermé.

— Je peux déjeuner avec vous, demandai-je ?

— Bien sûr, il y a toujours de la place à notre table. Sauf pour les traîtres.

— Bon appétit Xanti ! Et si tu ne comprends pas tout, utilise ton joker ou appelle un ami, ponctua Ulysse.

Nous descendîmes doucement vers la Nive et le Saint des Saints : le *Garage de l'Aviron*, dont le restaurant comptait, dans le coin droit en entrant, une table prestigieuse.

La *Table des Cons* était un état dans l'état. Une particularité locale. Elle bénéficiait d'un micro climat où le ciel était toujours bleu, et un peu blanc aussi. Le tout venant n'était pas autorisé à s'y asseoir.

Pourquoi ce nom ? Parce que même les avironnards les plus chauvins étaient dépassés par les théories multiples, surprenantes, radicales et très peu compatibles avec le reste du monde qui commençait tout de suite au-delà de l'Adour, de Mousserolles, de Marracq, de Lachepaillet et des Allées Marines. Ici, qui venait d'ailleurs était suspect. Seules exceptions à cette autarcie rigolarde, les intrusions du train du souffre qui venait de Blancpignon un quartier d'Anglet à l'embouchure de l'Adour, une terre amie, et les bus de la STAB qui, s'ils pouvaient transporter à Bayonne des étrangers venant en profiter, ramenaient également au bercail des Bayonnais souffrant d'exotisme.

À la *Table des Cons*, il n'y avait aucune limite. On y dépassait donc bien souvent les bornes. Ce qui faisait dire à ceux qui écoutaient ses hérauts : « Qu'est-ce que vous pouvez être cons ! » D'où l'appellation, souvent incontrôlée.

Le grand Jean Dager lui-même y avait eu son rond de serviette. Icône souriante élégante et légère, il s'amusait beaucoup des tempêtes minuscules et pourtant majuscules, provoquées par ses commensaux

pour qui la patrie était souvent en danger et le tribunal toujours révolutionnaire.

On pouvait écrire à la *Table des Cons*, le plus souvent des cartes postales. Dirigeants en vacances, équipes en déplacement, supporters en goguette, le courrier y arrivait toujours. Une simple adresse suffisait : Table des Cons, Aviron Bayonnais, 64100 Bayonne.

Un roulement s'instaurait de lui-même, au gré des emplois du temps, mais les plus assidus de ce cénacle étaient Jacky Utrillo, commerçant jovial, Claude Lavigne, secrétaire des footeux et fumeur impénitent, Francisco, tapissier à la Plachotte et infatigable lanceur d'huile sur le feu, et Tonton bien sûr. C'était le samedi, quand les coursives du siège de l'Aviron Bayonnais regorgeaient de dirigeants et responsables en tout genre que la *Table des Cons* avait besoin de rallonge.

Y manger était l'assurance de passer un sacré moment hors du temps, mais en plein dans l'Aviron Bayonnais. Les sections de l'omnisport étaient passées au crible et le match de la Première, comme Jésus au Temple y était présenté.

Dans le sillage de Tonton je grimpai les marches du Garage. Attention Mesdames et Messieurs, dans un instant ça va commencer !

CHAPITRE 7

Jeudi midi et après-midi

DE LA NIVE AU PORT DES PÊCHEURS

Après le séisme provoqué par l'assassinat de Jacques Gafas, Bayonne et la maison bleu et blanc commençaient à retrouver leurs esprits.

Nous traversâmes le bar et nous nous dirigeâmes vers la salle de restaurant comble où Tonton pénétra avec la solennité d'un ciboire dans le tabernacle. À la *Table des Cons*, ça bouillonnait déjà à feu fort. Jacky Utrillo posait la question :

— Qui peut bien avoir intérêt à descendre Gafas et Caracas ? Car le Serge, s'il ne met pas un revers au bourdon, c'est un drôle de vol qu'il prend. Nous sommes plus forts que le PSG. Ils tuent à coup de millions, nous on nous flingue à coup de fusil.

— Sopena mange avec nous, dit Tonton en tirant sa chaise. Il a peut-être une idée. Il a l'air de tout savoir.

— Justement, Xanti, qu'est-ce que tu en penses ? demanda Claude Lavigne.

— Pas grand-chose, c'est pour ça que je viens vous voir d'ailleurs. Il y a du tirage au conseil d'administration ou quoi ?

— Biarritz je ne sais pas, mais Bayonne, ce n'est pas le Far West, embraya Francisco. Ici on se parle en face...

— Pas toujours, pas toujours, tempéra Tonton. Même à nous, on ne nous dit pas tout. Il y a des francs-tireurs...

— Surtout à Hendaye le coupa Francisco.

— Monsieur fait le malin, continua Tonton. Mais moi je n'ai pas envie de plaisanter. On nous a tué le président. Un président de l'Aviron A SSA SSI NÉ, martela-t-il. On n'a jamais vu ça. Il a raison Jacky. Plus fort que le PSG. Il y a de la politique derrière tout ça. Quoi d'autre, sinon ?

— Quelle politique ? Gafas n'en fait pas, que je sache. Son truc c'est les affaires, questionna Claude Lavigne. Pourquoi Caracas aussi, alors ?

— Justement, reprit Jacky Utrillo. On dit que Jaulerry voudrait bien lui confier les clés de la mairie de Biarritz car il se méfie du bordel qu'il y aura inévitablement aux prochaines municipales,

puisqu'il ne se représente pas.

— Regardez notre maire, ajouta Francisco. Vous croyez qu'il ne va pas continuer ? Et Jaulerry va faire pareil, vous verrez.

— Vous êtes sonnés ou quoi ? hurla Claude Lavigne. Vous croyez que l'UMP a envoyé un tueur pour Caracas et que le mec s'est dit : allez, tant que j'y suis, je flingue l'autre aussi.

— Ils étaient deux d'après les journaux, précisa Francisco.

— Mais oui, Fillon et Copé, comme ça pas de jaloux, chacun le sien, s'emporta Claude Lavigne.

Ce fut Tonton qui eut le mot de la faim. Trempant un morceau de pain dans la sauce de la daube, il en aspira tout le suc avant de l'engloutir. Descendant d'un cran, au-dessus de l'assiette fumante, de la buée sur les lunettes, il donna le départ d'une pause roborative. Le silence s'instaura. La Table des Cons se restaura.

Tonton, les lunettes à nouveau claires et l'estomac chargé, rompit le silence.

— Bon, mettons que je sois d'accord avec vous. Ce n'est pas la politique, c'est quoi alors ? Parce que des mecs qui flinguent avec des armes de concours par-dessus la frontière, ce n'est pas à la ZUP^[7], ni à Pétricot⁷ que tu vas les trouver. Pour piquer les lunettes à Gafas et quinze blazers à Caracas ? Non, non, il y a autre chose.

— Mais quoi ? demanda Jacky Utrillo. Ça ne peut pas être sportif. Je ne vois pas les Anglais tirer les premiers par peur d'un futur gros club en H Cup. Ils sont bien plus vicieux que ça. Novès^[8] et Boudjellal⁸ pour abattre la concurrence ? Impossible, Boudjellal aurait voulu tirer le premier. »

— On n'est plus dans le sport, là », regretta Claude Lavigne.

— Rambo et les commandos, c'est bon pour les Américains, enchaîna Tonton. Or les Américains ne jouent pas au rugby.

— Les Russes alors ? se risqua Francisco.

— C'est ça oui, le reprit de volée Tonton. Avec les maréchaux à médailles pour faire les pom-pom girls à la mi-temps. Non, non, les Biarrots sont cons, mais pas assez forts pour faire ça.

— Pour faire quoi ? interrogea Francisco.

— En tuer un et blesser l'autre, reprit Tonton. Même dans les cirques avec les arbalètes, tu n'en trouves pas pour réussir un coup pareil. Le Mossad le ferait peut-être, mais pas pour des lunettes et des flingues. Je crois que nous sommes dépassés.

— Et qui pour faire la soudure ici ? relança Jacky Utrillo.

— Je vois un duo, Behengaray et Ithurbisque, avança Claude Lavigne. Ils étaient ici hier soir. Quand je suis rentré chez moi après avoir fait le point sur les licences, vers 22 h, il y avait encore de la lumière dans le bureau et leurs voitures étaient sur le parking. Au fait, on récupère le petit de Chamaco chez les juniors pour la saison prochaine, lança-t-il à Tonton.

— Moi, ça me va, comme attelage, embraya Francisco. Un entrepreneur et un ancien joueur, ça peut marcher.

— Si le petit est moins *tignous* et plus technique que son père, il va faire un bon stoppeur : il a de grands pieds et de grandes mains, commenta Tonton qui portait la vaillance au pinacle des qualités sportives.

Comme une crampe de début de saison, le repas tirait à sa fin et les cervelles, sans morilles, baignaient dans un pauvre jus, les circonvolutions au ralenti.

À l'instar d'un aspirateur sans sac, mais avec turbine, je n'avais pas perdu une miette de la conversation. Et je ronronnais doucement, tel un produit allemand. Mais sans bruit aucun, dans mon for intérieur. Le dessert et le café arrivèrent dans la perplexité générale. Et dans un chuchotis peu en rapport avec les décibels que délivrait d'habitude la *Table des Cons*. D'ailleurs, troublés par cette ambiance basse sonorité, les autres habitués se perdaient en conjecture devant cet aréopage largué par la conjoncture.

La *Table des Cons* s'égaya pour de nouvelles aventures. Il était temps d'aller voir les Rouges.

Mon scooter m'amena naturellement à la *Côte des Basques*, où trônait en son restaurant, sous un dais de planches de surf, Robert Carlina, Biarrot garanti grand teint, animateur infatigable de la Reine des Plages, surfeur historique et mascotte officielle du BO. L'Indien Jeronimo, c'était lui. Il y avait du monde au balcon, ou plutôt aux larges baies ouvertes sur le large. Les banquettes, rouges, en moleskine, affichaient complet d'une clientèle panachée, lunettes noires au nez rougi et surtout préoccupée de vagues et de soleil. La *Côte des Basques*, appendice européen de la Californie, constituait un spot mythique prisé des *watermen* de passage et de leurs groupies, venus du monde entier pour glisser à l'ombre de la Villa Belza. Et le restaurant de Robert y était un passage obligé.

Il était au bar, lisant la presse mais semblant perdu dans ses pensées. Je sifflai « Battitte Loubaube », six notes signe de reconnaissance et de ralliement des Biarrots où qu'ils se trouvent. Il leva la tête et écartant les bras dans une attitude qui lui était familière, il m'accueillit :

— Oh, Xanti, j'étais en train de te lire. Sale affaire. Nous avons eu du pot, pas les Bleus. Des tueurs au rugby ! Où va-t-on ? Je te fais un café. Tu étais à Hendaye mardi soir, tu as vu Serge ?

Nous nous installâmes, à l'écart, au *Carré Carcabueno*, un coin réservé aux amis ou aux VIP.

— Oui, il a accusé le coup. Mais qui l'a tiré, c'est une autre histoire. Tu as des infos ?

— Tout le monde en parle, chacun a des idées, tu peux bien penser. Pour moi, hélas, ce nouveau club est inéluctable et ça me permettra de prendre ma retraite de Jérónimo en beauté. Mais personne n'a de piste. On entend aussi un wagon de conneries. La politique c'est exclu, même si on parle de Serge pour la succession de Jaulerry. Pourquoi viser les deux ? Les affaires, ça ne semble pas coller non plus, Gafas et Serge ne tirent pas dans la même catégorie. Il reste le rugby. Mais on n'assassine pas pour un club. Et ceux que ça pourrait gêner, ce ne serait que sportivement. Il n'y a pas assez de pognon en jeu pour flinguer, même deux présidents à la fois.

— Je suis de ton avis. Et du côté de la mairie ?

— Il doit y avoir des consignes car personne ne s'exprime. Mais je pense que Jaulerry a eu la trouille car Caracas et le BO ou le futur club, le blindent. Sans Serge, Biarritz n'est plus tout à fait la même. Et ça, ce serait un souci pour Jaulerry.

— Je vais faire un tour au Port des Pêcheurs pour écouter l'écho des crampottes. C'est bientôt l'heure de la belote au Petit Casino.

— J'y suis passé hier soir, je peux te dire que ça carburait chez Nénéou et à la crampotte des Deux Gros. Ils en avaient des idées, et des pastagas aussi !

— Bon, Robert, j'y vais. Si tu apprends quoi que ce soit, appelle-moi.

— Bien sûr. Fais le bonjour à La Pipe.

La Pipe était le doyen bonhomme et malicieux du Port des Pêcheurs, brûle gueule bourré d'AJA 17 vissé aux dents. Ses avis étaient suivis et ses arbitrages, dans cette juridiction truculente et tumultueuse, avaient force de loi.

Cette enclave terrestre et maritime à la fois, à un jet de grappin de l'église Sainte Eugénie, a pour horizon le vert des tamaris et le bleu de l'océan. À Biarritz, le Port des Pêcheurs constitue un état dans l'état avec un Maire, élu une fois pour toute et à vie, le prodigieux Jeannot Dendaletche dit Tirencoïn, une spécialité dont les dames ne se plaignaient pas, paraît-il. Ici, on se surnomme à peine qu'on se nomme : La Pipe, Tirencoïn, Globule, Faux Maigre, Scaphandrier,

Nénéou... Tous sont de fabuleux conteurs et raconteurs, affabulateurs, menteurs, vantards, galéjeurs. Les poissons qu'ils racontent au retour de la pêche ne tiendraient pas dans les Halles de Tokyo, mais ceux qu'ils cuisinent dans l'année remplissent péniblement un congélateur. Et tous ont leurs tours d'ivoire, les fameuses crampottes, ces cabanons qui renferment tous leurs trésors. Les unes sont rutilantes et rangées comme une maison de poupée où tout est répertorié, aligné, accroché, suspendu. Comme chez Nénéou. Les autres sont un formidable bordel où casiers, moulinets, cannes, cordages, flotteurs, planches, pots de peinture, outils en tout genre, s'entremêlent, litanie halieutique et marine en folie. Comme chez Tirencoïn. Mais toutes, sans exception, sont équipées pour sacrifier au rite immuable de l'apéro et de la *cracade*. Et là, pas besoin de chercher, tout est à portée de la main et sans la moindre poussière. Tirencoïn a agrémenté la sienne d'un banc sous la fenêtre et d'une table de bistrot en plastique blanc cernée de quatre chaises et surmontée d'un parasol siglé Schweppes (« Pour tromper l'espion », dit-il), ce qui donne à sa crampotte un style guinguette, pour peu que l'on ne passe pas la tête à l'intérieur.

Un jour que nous devisions sur le banc, un couple avec un enfant s'est assis à la table. Prompt comme un vrai gargotier, Tirencoïn est allé prendre la commande : un Martini (il avait), un Ricard (il avait aussi), une grenadine (il n'avait que de la menthe mais ça a fait l'affaire). Seau à glaçons 51, carafe Ricard, plateau Suze, il était équipé, le type ! Service impeccable. Et quand le monsieur demande l'addition, il s'esclaffe :

— Mais ce n'est pas un bistrot ici, c'est ma crampotte. Et c'est offert par l'Office de Tourisme !

Effet garanti sur les « clients » et souvenir à raconter au retour, dans la Somme ou dans l'Aisne. Ça se passe comme ça chez Tirencoïn.

Vous l'avez bien compris, descendre au Port des Pêcheurs, c'est se mettre en apnée et plonger dans une autre vie, souvent anisée, certes, mais toujours pleine d'imprévus et de rigolade.

Mais au Port des Pêcheurs, il n'y a pas que des crampottes classiques, même si elles tirent plutôt sur le baroque. Il y a Lou Petit Casino, dominant le port au bout d'un escalier. La marine et la pêche ont jeté l'ancre à ses pieds et la marée n'y fait rien remonter de la panoplie du pêcheur. Quand on a fini de s'user les doigts sur les hameçons et les raclettes à operne, c'est ici que l'on vient s'enrôler pour former un ultime équipage de vieux forbans. Et les cartes sont les derniers appâts que l'on jette sur le tapis pour ramener les points, et gagner, ou perdre, des parties qui ne font plus couler beaucoup d'ancre mais qui permettent à ces anciens oisifs de la mer, d'être toujours sur le pont de la galéjade pour des manœuvres souvent

radicales. Des plus jeunes, attirés par les abordages multiples dont Lou Petit Casino s'est fait une spécialité, ont aussi posé leur sac à bord de ce galion pirate, parés aux virées aux côtés de ces quartiers-maîtres en rupture de cabestan. Vestales rigolardes d'un Neptune compréhensif, les *socios* du Petit Casino entretiennent avec application et talent la flamme de ce temple convivial. Car il y en a beaucoup qui viennent, dans son temple, adorer l'Éternel. Et au Petit Casino, l'Éternel, c'est le BO. Le Rouge et le Blanc y sont conjugués partout, aux fenêtres, sur les poutres et les boiseries. Les murs, blancs, sont couverts de photos d'équipes et de héros biarrots et olympiques. Et le seul jeu qu'on y joue, à part la belote et le *mus*, est celui des pronostics. Mais aujourd'hui, les pronostics avaient laissé la place au jeu des questions, d'une seule question plutôt : « Qui avait bien pu tuer Gafas et blesser Serge ? »

Quand je poussai la porte de l'ancre rouge et blanc, La Pipe, nimbé d'un nuage de fumée, distribuait. Le décret d'application de la loi anti-tabac n'avait pas encore été signé au Port des Pêcheurs. Le seul tabac que l'on craignait était celui dont les coups vous secouaient la coque comme un placage de Pascual, associé à Minguez au centre de la ligne de trois-quarts « espagnole », avec Amade et Estournés aux ailes, à la fin des années 60.

Je saluai les uns et les autres et particulièrement La Pipe de la part de Robert.

La partie n'était pas très animée et on sentait les joueurs en dedans.

— Xanti, viens t'asseoir ici.

C'était la grosse voix d'Hercule Matepitz, installé au bout de la table recouverte d'une toile cirée à carreaux, rouges et blancs bien sûr. D'un doigt distraît il feuilletait *L'Équipe*. Biarrot pur jus de Beaurivage, il avait eu un parcours multi directionnel, mais jamais atone. Enfant du Parc Mazon et de son fronton champêtre et urbain à la fois, la pelote avait guidé ses premiers pas et c'est tout naturellement qu'il s'était retrouvé au BAC. S'en était suivie une carrière de joueur de cesta punta professionnel avec en point d'orgue un séjour au jaï alai de Tijuana au Mexique, rocambolesque, picaresque et baroque évidemment. Chevelure blonde et œil bleu, il n'y avait pas ménagé son physique de gringo. Il ne pouvait en être autrement avec « Capitaine Hercule » tout droit sorti d'un roman de Rabelais. Truculent et fort en gueule à la voix éraillée par les cigarettes et les alcools forts, Matepitz l'était toujours, mais il affichait maintenant un large physique de bosco revenu de tout, souvent coiffé d'un chapeau improbable ou d'une casquette de golfeur enfoncés à la diable sur son vaste crâne.

Je ne me fis pas prier pour répondre à l'invitation. Un moment avec Capitaine Hercule était toujours un bon moment, avec l'assurance de surfs radicaux et inattendus, chaotiques aussi parfois, sur les sujets les plus variés. Et aujourd'hui, il était tout trouvé, le sujet.

— Alors Hercule, quel temps fait-il chez les Rouges ?

— Un temps de merde. On va s'associer avec les Bayonnais pour ne pas mourir, paraît-il. Regarde autour de toi. Tu en vois des moribonds ? Je ne sais pas à quoi il pense, Serge. Il n'y a qu'un truc où ça marche la complémentarité : la tauromachie. Les toros et les mayorals à Lachepaillet, les toreros et les éleveurs au Palais. On n'est pas bien à Biarritz et à Aguilera, sans se pourrir la vie avec des gens qui ne vivent pas comme nous ? Tout le monde le sait ici. Ne leur en parle pas (il désignait les joueurs de cartes d'un coup de menton), tu vas les rendre malades. Aller s'encombrer d'un poids mort, on n'est pas là pour faire du social. Le BO c'est du sportif. L'Aviron c'est festif. Si tu leur enlèves leur Peña Baiona et leur poney fou, ils n'ont plus rien, la preuve. Ceci dit, pour Gafas, ce n'est pas pareil. Là, il y a mort d'homme. Pourtant on n'est pas dans la politique ni dans le business. On est dans une autre dimension. Flinguer des sportifs avec des armes de barbouzes, ça relève d'un plan bien chiadé. Mais dans quel but ? À qui profite le crime ? Si tu vois, moi je suis preneur.

— Hélas, Hercule, je suis comme la sœur Anne, je ne vois rien venir. À Bayonne aussi, ils ne voient rien venir. Même pas leur nouveau président. Mais il sera rapidement désigné. C'est obligatoire pour mener à bien le projet de nouveau club.

— Tu es pour ?

— Obligé. C'est ça ou s'épuiser à écoper tout en sachant qu'on va finir par couler. Ce sera moins marrant qu'avant, c'est sûr. Mais on se retrouvera tous, et les Rouges et les Bleus. Et on se racontera les histoires d'autrefois en disant que c'était mieux. Comme des vieux cons.

— Mais les jeunes ? Ils vont drôlement s'emmerder s'ils sont tous d'accord. Bon, ils ne sauront pas ce qu'ils ont manqué et ils n'auront pas de regrets. Ça compense.

— Ils auront d'autres horizons, d'autres enthousiasmes.

— Le phare, la Frégate, la Roche Plate, la Cafetière, le Rocher de la Vierge, le Boucalot, les couchers de soleil avec l'Amérique en fond d'écran, ce n'est pas beau comme horizon ? Putain, rien que ça, ça m'enthousiasme ! Mais tu as peut-être raison. Et puis, si c'est ça, ils vont enfin y venir tranquilles à Biarritz, les Bayonnais. Et ils vont voir comme c'est beau. Et ils vont comprendre qu'on n'avait pas besoin

d'eux et qu'on les a pris quand même. Et ils risquent même de nous aimer. Moi je m'en fous s'ils nous aiment ou s'ils ne nous aiment pas. Mais s'ils nous aiment, ils vont aimer Biarritz. Et ça, ça me fera plaisir.

— Hou, hou, tu m'inquiètes. Tu vires ta cuti ?

— Non monsieur, je m'adapte. Puisque tu viens de dire que c'est inéluctable.

— Alors ça, c'est un scoop. Ils vont te crever les pneus ici.

— Je m'en fous, je viens à pied. *I have a dream*. J'ai le droit non ?

— Ça ne fait pas avancer le schmilblick, mais tu ouvres des horizons nouveaux au peuple biarrot.

— À qui profite le crime, je ne sais pas. Mais pourquoi vouloir tuer les présidents des deux clubs ? Pour faire quoi à la place ?

— Justement, quand on l'aura trouvé on aura tout trouvé.

À côté, la partie de belote s'encalminait dans une mer des Sargasses pauvre en atout. Décidément, le cœur n'y était pas. Pique, carreau et trèfle non plus d'ailleurs.

L'heure de mon rendez-vous avec Alexandre Poliana approchait. Il était temps de quitter la compagnie maritime et encartée.

Je remontai du port et pris à droite vers le Rocher de la Vierge. En empruntant le tunnel sous le Musée de la Mer, je klaxonnai joyeusement. Comme je le faisais toujours depuis mon adolescence biarrote, quand j'empruntais cette épatante caisse de résonnance. D'abord en poussant de puissants « hou hou », à pied avec les copains. Ensuite, il y eut la sonnette de mon vélo, un demi-course acheté chez Capdeboscq. Puis ce fut l'avertisseur de ma mobylette, et enfin les klaxons de mes voitures. Aujourd'hui, c'était le son poussif et nasillard de l'avertisseur de mon scooter, mais ce clin d'oreille à ma jeune insouciance m'amusait encore.

Après le Port-Vieux, je remontais vers les Halles. : Descente vers la place Clémenceau, Casino, Victoria Surf, Henri IV, Carlton, j'y étais. Joyau biarrot dans son écrin manucuré, un pied aristocratique trempé dans la piscine, un œil hautain jeté vers l'océan, orthodoxement tourné vers l'église russe et ses grandioses liturgies, l'*Hôtel du Palais* se dressait, magnifique et accessible derrière ses grilles majestueuses et accueillantes.

La barrière était levée, aussi je pénétrais dans le parc, prenant l'allée de droite, pour garer mon scooter sur le petit parking cerné de tamaris. Je remarquai la voiture d'Alexandre garée un peu plus près de la cour d'honneur. J'entrai par la porte à tambour, escorté par le salut d'un chasseur.

Ici, les abeilles butinaient d'importance. Au haut des frontispices, aux acanthes des colonnes, sur les armoiries des tapisseries, dans le moelleux des tapis, sur la vaisselle et les couverts. Ce n'était pas un palace, c'était une ruche. Et c'est Biarritz qui y faisait son miel.

Traversant le hall marbré, je me dirigeai vers le bar où m'attendait Alexandre.

CHAPITRE 8

Jeudi après-midi

BONS BAISERS DE RUSSIE

Je saluai Alexandre profondément installé, les jambes croisées. Je m'assis dans le fauteuil voisin, face à la salle, avec la rotonde et la mer à ma gauche et l'entrée sur ma droite. Avec une heure d'avance il commanda un thé, *Darjeeling of course*, je me contentai d'un café, *Espresso, ma sì*.

— Alors, commença-t-il ? Je t'ai lu, tu peux bien penser. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? On assassine les présidents de club maintenant ? Ce n'est pas croyable. Tu sais autre chose que ce que tu écris. Pourquoi a-t-on fait ça ?

— Je n'en sais rien et c'est justement pour cela que je voulais te voir ici.

— Moi ? Mais que veux-tu que je te dise. Tu sais, moi le sport...

— Il ne s'agit pas de sport, mais de Russes.

— De Russes, mais à quel sujet ?

— Mais de Gafas, Caracas et compagnie, pardi.

Je lui racontai le début de la soirée à Hendaye et les deux types blonds dans la navette pour Fontarrabie. Et que, peut-être, ils parlaient russe.

— Xanti, en quoi puis-je te venir en aide ?

— En me racontant et en m'expliquant comment fonctionne cette diaspora russe, oligarques ou mafieux. Tu as tes habitudes ici, tu as dû en rencontrer des tas de gens comme ça.

— Certes, mais ils ne me disent pas dans quelle catégorie il faut les classer. Ceci dit, bien souvent la frontière entre les deux est bien plus facile à franchir que la Berezina en hiver.

— Aujourd'hui, y a-t-il des clients Russes au *Palais* ? Tu pourrais le savoir.

— Bien sûr, le concierge me donnera l'information sans problème. Mais tu crois que des Russes pourraient être liés à l'assassinat de Gafas ?

— Je n'en sais rien. C'est pour cela que j'ai besoin de toi. Pour savoir s'il y en a, qui ils sont, et ce qu'ils font.

À ce moment-là, un homme blond, athlétique, costard anthracite et chemise blanche, sortit du hall, traversa le bar et se dirigea d'un pas souple et assuré (comment en serait-il autrement ?) vers la rotonde d'où il regarda vers la piscine. Le genre de mec à attaquer la diligence avec une pince à sucre et à partir avec tous les bijoux et la fille du gouverneur en croupe, après avoir roulé un patin à sa mère et piqué un cigare à son père. Je me mis à trembler comme une feuille. C'était l'un des deux types de la navette de Fontarrabie. Je me tassai dans mon fauteuil, la tête basse.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Alexandre.

Je devais être gris, mais je lâchai d'une voix blanche :

— Le type qui vient d'entrer, il était dans la navette de Fontarrabie, et avec un sac à dos.

— Doux Jésus, fit Alexandre, ça devient intéressant.

L'homme ouvrit une porte fenêtre et sortit sur la terrasse. Je repris allure humaine et respirai un grand coup.

— Donc les Russes, car ça en est un, non ?

— Ah, ça oui Xanti. Il a le type slave. Bon, je me renseigne et je te retrouve dans une heure chez moi. Il vaut mieux que tu files. J'y vais.

Alexandre se leva et se dirigea vers le concierge. J'appelai le barman pour régler. Je préfèrai attendre un peu pour me lever, j'avais les jambes en coton.

Je sortis de chez Napoléon et Eugénie comme un grognard au soir de Waterloo, le bonnet à poils mal assuré et la rotule molle. Je n'attendais ni Grouchy ni Blücher et c'était Koutouzov lui-même qui était revenu, avec la cavalerie. C'était *Bons baisers de Russie*. Si je ne voulais pas jouer *Dangereusement vôtre* et continuer à démêler les fils de l'*Opération Tonnerre*, il valait mieux la jouer furtif et filer à l'afghane, tel un drone au-dessus de Kaboul.

J'enfourchai mon scooter et je sortis du *Palais* sans encombre. Il me fallait de l'air. Aussi je montais vers Beaurivage et le Petit Jardin. Assis sous les tamaris, face à l'océan, les joueurs de pétanque dans le dos, je soufflais, cachalot asphyxié entre deux eaux. Il fallait que je parle à quelqu'un. Geneviève bien sûr. Je lui téléphonais.

— Salut Madame L'Oréal, désolé de te déranger au boulot, mais il fallait que je te parle.

— Allô, ici le secrétariat de Lemmy Caution, j'écoute, fit-elle d'une voix nasillarde et mécanique. Que puis-je pour vous, monsieur ?

— Tu avais raison pour les Russes. Je sors du *Palais* où j'avais rendez-vous avec Alexandre, et j'ai aperçu l'un des deux types de la

navette. Je n'en menai pas large. Alexandre se renseigne et m'attend chez lui dans un moment. Ensuite je rentre chez moi : j'ai deux papiers à faire. Je ne sais pas ce qui se passera après. Il faudra voir avec Seignosse et avec Roland. C'est du trop lourd pour jouer le coup en solo. Je n'ai pas envie de me retrouver avec un abonnement à vie à la thalasso de Caracas.

— *Audaces fortuna juvat*. Et Dieu sait que tu es audacieux. Je suis chez moi ce soir, je tente une salade de tomates, chèvre frais, oignons, *boquerones* de Santoña, huile d'olive et miel dans le rôle du vinaigre. Il y en aura pour deux. Et, si tu veux, il y aura aussi autre chose pour deux. Fais gaffe à tes os, chéri. Mike Hammer t'embrasse.

Je respirai avec soulagement. La mer s'irisait de clins d'œil d'argent et en dessous de moi, la Villa Belza patinait sa toiture de plomb aux rayons connus d'un soleil piquant. Affalés sur leurs planches, des surfeurs las attendaient d'hypothétiques vagues. La houle semblait en RTT.

Mon téléphone sonna, c'était Jacques Seignosse.

— Je te salue, baron de Bordagain. Chose promise, chose due. Je viens d'avoir les résultats de la balistique. Les deux balles sont de calibre 7,62 OTAN. Elles proviennent de fusils pouvant avoir une portée de 1 000 yards, un peu plus de 900 mètres, comme le Remington 700, arme de chasse sur la base duquel les militaires américains ont fabriqué des fusils pour l'US Army ou le Corps des Marines. Et nos copains d'en face n'ont pas chômé non plus. Ils ont retrouvé des traces de poudre dans ce qu'ils ont prélevé dans le clocheton. C'est donc de là que l'on a tiré. Mais rien d'autre. Pas d'empreinte ni de traces d'ADN. De vrais pros. Ils portaient des gants. Nous faisons un point presse commun avec Rodriguez Espilla demain à midi au siège du Consorcio[\[9\]](#) à Irun. Il se charge de la presse sudiste et moi de la nordiste. Et comme je pense à toi je n'enverrai les invitations que vers 21 h. Voilà, Monsieur est servi.

— Merci. Rapide, concis, précis. Tu seras toujours la crème de la volaille. Un vrai poulet de Bresse. On se voit donc demain.

Je fis démarrer mon scooter et je me dirigeai chez Alexandre qui habitait une paisible enclave verdoyante au-dessus de la Gare du Midi. Sa voiture était garée, il m'attendait donc.

Je sonnai. Il vint m'ouvrir ceint d'un peignoir bordeaux, une chemise blanche largement ouverte sur un cou soyeux d'un foulard marine. Un pantalon en gabardine légère et des chaussons chics et confortables complétaient cette casanière tenue. Il était chez lui et aimait avoir ses aises.

Je le suivis dans le salon aux murs constellés d'ancêtres en tous

genres et en tous lieux. Militaires décorés, douairières bonhommes, communiant en petits marins, jeunes filles en fleurs, éphèbes en fruits. Il y en avait pour tous les goûts. Je m'assis sur une banquette recouverte de chintz et bordée de guéridons sur l'un desquels attendait un plateau d'argent chargé de deux verres à pied et d'une bouteille de vin blanc, de Crimée bien sûr, accompagnée de petits gâteaux. Alexandre prit place à l'autre bout et commença.

« Mon pauvre Xanti, je crois que tu es tombé sur un nid de vipères. Il va s'agir d'être prudent. L'homme que tu as reconnu s'appelle Anatoli Smolokov et il travaille pour Vitaly Khodorovitch qui emploie également deux autres personnes, Oleg Baroukin et Mikhaïl Goutatchev qui semble être un financier ou un comptable. Smolokov et Baroukin font office de secrétaires, chauffeurs, gardes du corps. Ils sont plutôt rustiques et doivent manier le revolver et le couteau bien mieux que le stylo et l'agenda, selon le concierge. Ils sont arrivés il y a trois semaines, quinze jours avant leur patron et le financier. Accroche-toi maintenant. Vitaly Khodorovitch est un oligarque et sans doute fait-il partie de ce qu'on appelle la mafia russe. Il vit entre Londres, Monaco et la Russie. Il est dans le pétrole et dans bien d'autres choses. Il compte Roman Abramovitch dans ses relations. Et d'après le concierge il est lié, lui aussi, à un club de foot, mais en Russie. Président, sponsor, propriétaire ? Le concierge l'ignore. Le financier parle fort bien l'anglais et a l'œil et l'oreille vissés à son smartphone. C'est le genre d'homme à préférer une montée en bourse à une chute de reins. Les deux autres ont beaucoup circulé au volant d'une voiture de location. Ils n'ont pas dormi au *Palais* dans la nuit de mardi à mercredi et ne sont arrivés que pour prendre leur petit déjeuner avec l'air flapi de ceux qui ont passé une nuit blanche. Ils sentaient l'alcool quand ils ont retiré leurs clés. Voilà, tu en sais autant que moi.

— Félicitations, ça, c'est du boulot ! Il est des RG, le concierge ou quoi ?

— Mais non, il fait son métier, c'est tout.

— Et il raconte tout ce qu'il sait à tout le monde ?

— Cher Xanti, je ne suis pas tout le monde.

— Je le sais, et c'est pour ça que je suis venu te voir. Nous pouvons trinquer à la rapidité de ton action. Chapeau, ou plutôt, chapka !

Le vin était à point et les petits gâteaux, au fromage, comme je le pressentais.

— Alexandre, il n'est de bonne compagnie qui ne se quitte, je regrette de ne pas approfondir cette bouteille avec toi, mais j'ai deux papiers à écrire, pour *La Gazette* et pour *Le Parisien*. Si tu pouvais

suivre l'affaire au *Palais*, ça me serait fort utile. Parce qu'il vaut mieux que je ne m'y montre pas. Les deux blonds, ce n'est pas Dupont et Dupond.

— J'en ai bien peur. Tu penses bien que je vais continuer mes investigations. Je partage ton idée, ils sont liés au meurtre. Tu peux compter sur moi.

— Qui aurait dit qu'un jour, Alexandre Poliana, descendant de Russes Blancs, serait mon œil de Moscou ?

Je me levai et Alexandre me raccompagna. Il ne fallait pas traîner.

Arrivé chez moi, je fis ronfler Internet.

Vitaly Khodorovitch.

Né le 26 juin 1963 à Moscou. Avant son service militaire il milite au Komsomol, puis il passe par l'Institut du pétrole et du gaz de Moscou et obtient un diplôme de pétrochimie. Il se lance dans des affaires douteuses d'import et de vente de faux cognacs et autres produits de luxe occidentaux, amassant l'argent qui lui permettra plus tard d'acheter Iakneft. Il rencontre l'homme d'affaires Boris Berezovski alors qu'est créée l'entreprise Iakneft qui rafle les actifs de quatre entreprises étatiques d'hydrocarbures. Grâce à une licence d'exportation, il revend à l'étranger du pétrole acheté à des producteurs locaux au prix du marché domestique. Il profite du programme public « prêts contre actions » permettant aux banquiers d'acquérir de grandes entreprises à privatiser, en échange du financement du budget de l'État. Il rachète Iakneft en 1995 pour 100 millions de dollars représentant 49 % des parts de l'entreprise. En 2003, il en contrôle 73 % qu'il revend en 2005 à Gazprom pour 13 milliards de dollars. Vous avez dit « blizzard », mon cher cousin ? En 2004, Iakneft donnait son accord pour trois ans et 50 millions de dollars au club de football CSK Moscou. Un investissement patriotique et dédouanant, après qu'Abramovitch eût acheté Chelsea en 2003.

Mêlé à l'affaire Ioukos, il frise la correctionnelle et s'en sort en chargeant un lampiste, Eugène Oneguine, le chef de la sécurité de Iakneft.

Khodorovitch s'intéresse aussi au hockey sur glace puisqu'il possède l'Avangard Irkoutsk en Sibérie, un club qui tient le haut du palet dans la Ligue Continentale, une nouvelle compétition en Eurasie.

Pourquoi un tel homme expert en mêlées ouvertes et en groupés pénétrants ne voudrait-il pas se diversifier et s'intéresser aussi, au rugby ?

Je commençai par *La Gazette*. Un papier pour occuper la place. Un rapport de Café des Sports, avec plus d'ambiance que d'information.

Ce que j'avais entendu lors de ma balade bayonnaise, puis de mon cabotage biarrot. Un encadré faisait la part belle au rapport balistique. Motus, bien entendu sur la piste russe. « Casemates et crampottes même combat », titrai-je.

Même son de cloche, de clocheton plutôt, pour *Le Parisien*.

Je téléphonai à Roland.

— Salut, je viens de t'envoyer mon papier. Seignosse m'a communiqué le rapport balistique. Pas officiellement. Mais il confirme le clocheton et les fusils de gros calibre. Demain à midi au Consorcio, il fait un point presse avec le *Fiscal* de Donostia. Il ne va avertir les autres que ce soir à 21 h. Nous aurons encore un petit coup d'avance.

— Bon boulot, Xanti. Je suis en train de lire ton papier. Tu n'en sais pas plus pour le fusil ? Ce serait bien d'avoir une photo.

— Va à la pêche au fusil de chasse sur Internet. Pars du Remington 700 et tu trouveras bien un modèle militaire qui en découle. Choisis une photo où il y a un bipied, ça en jettera plus. Demain je serai au Consorcio. Et toi ?

— Non, je n'ai pas le temps. J'ai rendez-vous avec Fernando Guridi au *Diario Vasco*.

Il était 20 h à peine passées que j'envoyai mon papier au Parisien que je titrai : « Bayonne, Biarritz, même inquiétude ».

J'appelai ensuite le secrétariat de rédaction. C'était ma copine Kattalin qui était aux manettes.

— Comment vas-tu, Xanti ?

— Je me porte comme un charme, toi aussi, j'espère. Je ne vous oublie pas. Je viens d'envoyer mon papier. Si tu as une photo du Port des Pêcheurs pour l'illustrer ou du siège de l'Aviron, ou des deux, ce serait parfait.

— Nous allons trouver ce qu'il faut, ne t'inquiètes pas. Il fait beau au Pays ?

— Arrête, tu te fais du mal. Il fait un temps splendide. Pas trop chaud, et les doryphores ne sont pas encore arrivés. Nous sommes encore entre nous. Et, comme chantait le bon Luis, Arcangues a les couleurs d'une aile de palombe. Que veux-tu de mieux ?

— Aïe, aïe, aïe ! Je vais craquer. Ici aussi, il fait beau, mais sans la Rhune et la mer, ça n'a pas de couleur. Mais j'arrive à la fin du mois pour les vacances. Mes fils ont l'âge de faire les fêtes de Bayonne et ils sont dans les starting blocks. Mon neveu va les driver. Je ne vais pas beaucoup dormir.

— Eux non plus, rassure-toi.

— Que tu es bête !

— Allez, à bientôt, muxu.

Il était temps d'appeler Petit Poulet, la révolution russe n'attendait pas.

— Jacques, je ne te dérange pas ?

— Non. Je suis chez moi où je goute un repos bien mérité. Qu'est-ce qui t'amène ?

— Du nouveau dans l'affaire Gafas/Caracas. Et je ne peux pas bouger le petit doigt. C'est donc toi qui vas le faire à ma place.

— Serais-tu saisi de paralysie soudaine ?

— C'est un peu ça. Je sais peut-être qui sont et où sont les tueurs, mais c'est du trop lourd pour mes petits bras musclés.

— Raconte.

Et je lui racontai tout depuis le début. La navette, les blonds aux sacs à dos, ma visite au *Palais*, le blond à la Rotonde, le rapport d'Alexandre et les renseignements que j'avais glanés sur Internet.

— Bravo James Bond ! Vu sous cet angle ça se tient. Et des types dans ce genre peuvent fort bien manier des fusils à lunette. Mais le mobile ?

— Tu ne veux pas que je fasse ton boulot en plus ?

— Tu l'as déjà fait^[10], alors pourquoi pas cette fois aussi ?

— Je t'avoue humblement que là, je suis comme un croupier en fin de nuit : j'ai les jetons. Et les Raspoutine blonds et glabres, ils sont plutôt du genre glaçant. Évidemment je n'en parle pas dans mon papier de demain. Mais si je pouvais avoir toujours un coup d'avance...

— Les désirs de Monsieur sont des ordres. Demain au Consorcio, il n'en sera pas question. Mais je suis obligé de mettre mon ami le *Fiscal* sur le coup. Si les anges blonds ne sont pas rentrés dormir au *Palais*, ils ont bien dû passer la nuit quelque part et laisser leurs outils au rencart. Peut-être sont-ils restés au sud ? C'est le boulot de Rodriguez Espilla. Et jusqu'à présent, il l'a bien fait. Toi, tu ne remets pas les pieds au *Palais* ni aux alentours.

— Je peux aller à Biarritz quand même ?

— Oui, mais pas seul au Rocher de la Vierge ou au Lac Mouriscot. Même si tu sais nager. Fais gaffe. Fais très gaffe. Bon, moi qui pensais passer une soirée tranquille, c'est râpé. Je me remets en piste.

— Travailler aux marches du *Palais*, ce ne doit pas être trop désagréable.

— Oui, mais j'aurais été mieux dans mon fauteuil à préparer mon prochain voyage à l'Île de Pâques. Pense à moi ce soir à Bordagain. Car il y a du Bordagain ce soir, non ?

— Je n'y manquerai pas. À demain au Consorcio, Petit Poulet. Affûte tes ergots. À toi les Cosaques, à moi la matriochka.

En parlant de matriochka, il ne fallait pas faire attendre la poupée de Bordagain, même si elle n'était pas Russe.

Je pris une bouteille de Ribera del Duero, un Monte Villalobon 2008. Ça devrait faire l'affaire, même si la magicienne avait prévu du poisson après la salade de tomate et chèvre frais.

Quand je garai mon scooter sous l'arbre, le chien aboya mollement, vint me renifler puis redescendit vers la piscine, au frais.

J'envoyai mon spécial à la sonnette et descendis vers le salon. Bang et Olufsen, cools comme jamais, susurraient du JJ Cale en haute définition. Deux bougies, l'une marine, l'autre jaune, brillotaient chaudement sur une nappe écrue, marine et jaune aussi, qui recouvrait la table basse. Un bouquet de Madame Mascotena, embaumait joliment au milieu des bougies. Ah, Cythère !

— C'est toi, Rouletabille ?

— Yes, Madame L'Oréal

Je m'avançai, non pas vers l'autel de Dieu... quoique, mais vers la cuisine où Geneviève s'affairait. En tong made in Brasil, short bleu pâle et maillot jaune de la Seleçao à sa taille, et avec le numéro 10, très Madame Pelé fait la cuisine, elle emplissait de glaçons un seau à anneaux. Je plantai le Ribera del Duero dans le seau, et un baiser léger dans son cou tentant (Pourquoi pas gracile ? Parce que toutes les femmes qu'on aime ont un cou gracile, c'est bien connu. Il faut donc écrire autre chose). Elle se retourna, et tout en me montrant ses jolies dents elle me dit, non pas d'aller siffler sur la colline, nous y étions, mais :

— Alors, ce Russe ?

— J'ai eu très très peur. Au bar du *Palais* je n'en menais pas large. Juste après que je t'aie appelé, j'ai eu Petit Poulet au téléphone et il m'a confirmé pour le clocheton, les fusils de gros calibre et tout le cirque. Les renseignements d'Alexandre viennent étayer ton hypothèse. Les blonds ont un patron qui a une suite au *Palais*. Vitaly Khodorovitch, fait dans le pétrole et plus si affinité, et il navigue entre oligarchie et mafia, avec une sorte de comptable à ses basques, pendu au smartphone. Les men in black font office de chauffeurs, secrétaires et gardes du corps. Plus à l'aise avec un Remington qu'avec une Remington. Et en plus, les deux affreux ont découché dans la nuit de

mardi à mercredi, ne rentrant avec des gueules de déterrés que pour petit déjeuner. J'ai mis Petit Poulet au courant, il va les serrer de près. Du coup il m'a interdit de m'approcher de la zone des opérations. C'est d'ailleurs plus prudent...

— Donc, une soirée détente te ferait le plus grand bien. Ne cherche plus, Lemmy, tu as trouvé ton yogi.

— Yogi ou groupie du Maracana. Cette tenue de footballeuse carioca te va à ravir. Qui comptes-tu dribbler ce soir ?

— Surtout pas toi. J'attends tes tacles glissés avec impatience. Mais avant, il y a des *gernikas* frits au gros sel, de la *xistorra* et du pain grillé...

— Et du Ribera del Duero.

— J'ai vu. J'avais prévu un rioja de chez Cune au cas où.

L'intermède apéritif se passa à merveille. La salade de tomates, *boquerones*, chèvre frais et miel fut un succès. Puis le carpaccio de thon au basilic qui suivit, agrémenté d'un verre de *txakoli*, nous emporta sur une mer de félicité.

— Pour le dessert, j'ai fait l'impasse sur le Russe. Je me suis dit que tu en aurais assez des slaves. Par contre, une salade de fruits avec un trait de rhum de l'île Maurice...

Geneviève était parfaite. Et elle continua de l'être bien après le café.

CHAPITRE 9

Vendredi matin

LA TROÏKA SE FAIT SONNER LES CLOCHES

Léger comme l'entrechat quatre d'une cantinière lors d'une mascarade souletine à Barcus, heureux comme un Italien quand il a de l'amour et du vin, optimiste comme un chasseur le matin de l'ouverture, je dévalai les rues étroites de Bordagain pour rejoindre Marinela et la vraie vie, car là-haut c'était le paradis.

Douche, jus de fruit, café, la trilogie se déroula immuable, avant que je n'attaque la presse matinale. Quais de la Nive pour *Le Parisien*, Port des Pêcheurs pour *La Gazette*, mes papiers étaient illustrés aux petits oignons. Dans *La Gazette*, un magnifique et terrifiant fusil calé sur bipied rehaussait l'encadré : du bon boulot. La concurrence n'arrivait qu'en deux.

Je téléphonai à Alexandre pour prendre le pouls biarrot.

— Alexandre, comment vas-tu ? Quoi de neuf ?

— Je vais fort bien. Il s'en est passé des choses, depuis hier après-midi. Je suis retourné au *Palais*, tu penses bien. Et j'ai assisté à une scène pas piquée des hannetons. Je garai ma voiture sur le parking du Palais, quand est arrivée celle des Russes. Ils étaient tous les quatre. Khodorovitch derrière avec Goutatchev, et les deux autres devant. Ils devaient venir d'un aéroport, Parme, à moins que ce ne soit Bilbao ou Bordeaux. Je n'ai pas vérifié. Quand il est sorti de la voiture, une grosse Audi, Khodorovitch était fou de rage et il était en train de passer aux trois autres un savon mémorable. Il les traitait de bons à rien en qui il ne pouvait pas avoir confiance, et ce n'était pas parce qu'il n'était pas là que eux étaient en vacances. C'était même très violent. Caché par d'autres voitures je n'ai pas bougé n'en perdant pas une miette. Je les ai laissé entrer seuls. J'ai attendu un petit moment avant de les suivre. Et ça continuait à l'intérieur, jusqu'à ce qu'ils montent dans l'ascenseur. Je me suis approché du concierge. Il ne parle pas russe, il n'a donc pas tout compris. Mais il m'a appris que Khodorovitch a quitté le palace, et sans doute Biarritz, mardi matin et qu'on ne l'a revu que hier en fin d'après-midi. Pendant ce temps, Goutatchev n'a pas quitté le *Palais*. Passant le plus clair de son temps au smartphone et avec son ordinateur, même au bord de la piscine. Quant aux deux autres, ils ont beaucoup circulé, passant des journées entières en dehors du palace, avec, comme je te l'ai déjà dit, une nuit

d'absence, de mardi à mercredi. Je suis resté, tu penses bien. D'autant plus facilement que je m'occupe d'un concert de guitare classique et flamenco qui doit avoir lieu samedi soir dans le grand salon. J'ai trainé partout, m'affairant faussement, une liasse de notes à la main. Et les blonds sont arrivés au bar. Ils se sont installés à l'écart et ont commandé des whiskies qu'ils ont bus, largement additionnés d'eau de Seltz. Je me suis arrangé pour laisser tomber mes notes par terre et je me suis assis à une table proche pour les classer. Et tu peux bien penser que j'ai mis le temps qu'il fallait. Ils avaient l'air ennuyé, pas du savon qu'ils venaient de prendre, mais parce qu'il fallait recommencer. Recommencer quoi ? Je ne peux le dire. Et puis ce ne sont pas des gens à côté de qui tu as envie de rester longtemps. J'ai mis un pseudo ordre dans les notes et je me suis éloigné. Tout en allant et venant pour leur signifier que j'étais occupé à autre chose. Ce qui était le cas et qu'ils pouvaient vérifier s'il leur prenait l'envie de le faire. Je n'avais qu'une peur c'était de tomber sur une relation ou un ami russe et qu'il me parle en russe. Finalement, c'est assez amusant, excitant même. J'y retourne tout à l'heure.

— Eh bien, c'est gonflé ce que tu fais, Alexandre. Tu es le Michel Strogoff de l'*Hôtel du Palais*. Tu le traverses en tous sens au mépris de tous les dangers, déjouant les pièges les plus subtils.

— N'exagère pas non plus, je n'ai pas affaire aux Tartares d'Yvan Ogareff. Mais c'est vrai que ces types sont glaçants.

— N'en fais pas trop quand même. J'ai appelé Seignosse pour lui raconter tout ce que nous savions. Il va sans doute se mettre en rapport avec toi, car ton témoignage lui sera utile, c'est sûr. Il m'a interdit de m'approcher du *Palais* pour le cas où les cosaques me reconnaîtraient. Continue donc à surveiller. Je suis au Consorcio à midi, Seignosse et le *Fiscal* de Donostia y font un point presse. On s'appelle.

— C'est ça, on s'appelle.

Dans la foulée j'appelai Seignosse.

— Salut à toi Petit Poulet.

— Déjà levé ? Tu as passé une bonne nuit ? La mienne a été moins agréable que la tienne. Elle a surtout commencé bien plus tard.

— Chacun son métier. Mais j'ai de nouveaux renseignements pour toi concernant Khodorovitch. Il a quitté seul le *Palais* mardi matin pour y revenir hier en fin d'après-midi. D'où arrivait-il ?...

— De Parme où il a débarqué à 18 h 30 d'un jet privé qui a décollé de l'aéroport de Nice Côte d'Azur. Et il venait de Monaco. De l'*Hôtel de Paris*. Chacun son métier comme tu dis. Pendant que tu faisais le joli

cœur, je passais l'emploi du temps de ce monsieur au crible. Qui a-t-il rencontré ? Pourquoi ? Laisse-moi le temps de me retourner. Ne sois pas étonné, pour nous pauvres fonctionnaires de police, c'est la routine.

— Respect, moderne Maigret ! Nous nous voyons tout à l'heure à Irun. Si j'ai du nouveau je t'appelle. Alexandre Poliana traîne au *Palais*.

— Je sais, il a une Mercedes vert foncé et il a quitté les lieux hier un peu avant 20 h. Nous avons logé les Russes, maintenant on les tient l'œil. Et désormais nous connaissons par leur nom toutes les abeilles qui butinent dans la ruche impériale. Comme ceux qui étalent le miel et ceux qui en mangent.

— Mais tu es le KGB à toi tout seul. Ce sont les Russes qui te mettent dans cet état ?

— La routine je te dis.

Puis je téléphonai à Guy Ducasse, le financier qui devait assurer la présidence du futur club. C'était un vieux copain et les liens que nous avions tissé du temps où je suivais l'athlétisme de beaucoup plus près que maintenant, avaient perduré. Par chance il me répondit tout de suite.

— Xanti, quel plaisir de t'entendre. Je devine ce qui t'amènes.

— Pourrais-je te voir, ton avis sur le grand rodéo autour de Caracas et Gafas me serait fort utile.

— Écoute, je suis encore à Madrid, mais j'arrive à Hondarribia à 14 h. Je peux te voir après.

— Une voiture t'attend-elle à Fontarrabie ?

— Non, un collaborateur doit venir me chercher.

— Si tu veux, je peux le remplacer et te ramener à Bayonne. Nous parlerons pendant le trajet, comme ça tu ne perdras pas de temps.

— Parfait, je le décommande.

— Je t'attendrai sur le parking, à tout à l'heure et merci.

L'avis de Guy Ducasse pouvait éclaircir ma pauvre lanterne à plusieurs titres. D'abord il me donnerait son sentiment d'homme de l'intérieur du futur système. Je pouvais l'imaginer, mais ce serait encore mieux avec cet éclairage averti et avisé. Ensuite, il m'apporterait ses lumières sur le volet russe, ou plutôt sur les manœuvres économiques et financières que ces nouveaux cosaques étaient capables de mettre en place pour arriver à leurs fins.

Il était 10 h passées et il fallait songer au point presse de midi. Pas question de m'y rendre à scooter puisque, après, je ramenait Guy

Ducasse. Prendre la voiture s'imposait, engendrant un choix toujours contraignant d'horaires, d'itinéraires et de place de parking. Celui du Consorcio risquait d'être un peu exigu, car il y aura du monde des deux côtés de la Bidasoa. Il fallait donc être en avance. Je n'avais donc pas beaucoup de temps devant moi.

Je vérifiai mon appareil photos, mon carnet et mes crayons. J'étais prêt.

J'arrivai vers 11 h 30. Et je trouvai une place avec difficulté. Toute une meute de porteurs de micros et de caméras fourmillait déjà sur le parking. *Euskal Telebista* la télévision basque, une télévision locale *Txingudi TV*, FR3 *Euskal Herri*, *TV PI*, des radios en tout genre, des deux côtés de la Bidasoa, dont *Euskadi Irratia* qui avait délégué Paco Dolosor, un journaliste ayant de la famille à Saint-Pée-sur-Nivelle, trilingue et charmant. Et en plus, il était le cousin du joueur de golf Txema Olazabal, originaire de Fontarrabie.

— Hepa Xanti, *como estas* ?

— Pas aussi bien que toi Paco mais je me défends.

— Tu suis l'enquête, ça s'annonce comment ? Parce que nous ici, nous avons l'impression de prendre le train en marche.

Je lui expliquai brièvement les enjeux que le nouveau club engendrait, et puis le brouillard total dans lequel nous étions quant aux motivations et au commanditaire.

Nous entrâmes dans le bâtiment, puis dans la salle de conférence où la presse audiovisuelle installait, qui ses caméras, qui ses micros sur la table d'où parleraient José Javier Rodriguez Espilla et Jacques Seignosse. Paco Dolosor installa le sien et s'assit au premier rang. Fidèle à mon habitude, je restai au fond.

À midi pétante, Ander Lujambio Azkarraga, directeur du Consorcio, pénétra dans la salle suivi du *Fiscal*, de Seignosse et du responsable de la police d'Irun. Il s'adressa à l'assistance en basque, puis en espagnol et en français. Le *Fiscal* et Seignosse ne parlant pas basque, s'exprimeraient, l'un en espagnol, l'autre en français.

Dès qu'ils furent installés, je m'avançai pour faire une photo et je regagnai ma position.

Le *Fiscal* commença. Il mit une couche sur la coopération des deux polices, conformément aux accords de Schengen et se félicita des résultats obtenus. Il déballa toute l'histoire, n'omettant rien. L'étude balistique, le clocheton, les traces sur le muret, les résultats de l'analyse des poussières collectées sur place. Il ajouta que la serrure de l'immeuble avait été trafiquée afin que l'on puisse ouvrir la porte sans clé ou sans code. La sécurité ne fonctionnait plus, mais comme les

résidents utilisaient machinalement leur code ou leurs clés, personne ne s'en était rendu compte.

La presse écrite, tous stylos dehors, notait tout en rafale. Comme Miren Arratibel du *Diario Vasco*. Je connaissais son père, excellent joueur professionnel de cesta punta.

Seignosse embraya et dit la même chose. Pas un mot sur les Russes évidemment.

On passa aux questions. Les journalistes sudistes voulaient tout savoir de l'enquête, surtout au nord. Seignosse ne put que leur répéter que pour le moment aucune piste n'était envisagée, que la sécurité de Caracas et des trois maires continuait d'être assurée 24 h sur 24.

Les nordistes furent plus mous de l'interrogation car ils avaient suivi l'affaire de plus près.

Le *Fiscal* prit le relais, assurant à nouveau l'auditoire de la parfaite collaboration des deux polices et de leur volonté sans faille d'aller au bout de cette enquête. Faire un peu de politique, surtout devant les caméras, était toujours bon. Surtout pour l'avancement.

Mon mobile vibra dans ma poche. C'était Seignosse. Il m'envoyait un SMS. « Je dois te voir ».

Le point presse touchait à sa fin. Il était 13 h et le tempo de la journée s'annonçait idéal.

La meute sudiste s'élança vers le *Fiscal* et les nordistes choisirent Seignosse comme général. La guerre de sécession, du moins pour l'information, n'a pas cessé, c'est sûr.

Je me tins à l'écart, après avoir salué Miren et pris des nouvelles de son père, et de sa mère aussi, je suis bien élevé.

J'attendis dans ma voiture que le parking se vidât. La meute, regroupée cette fois, fila vers Fontarrabie et le clocheton. Le *Bidasoa pasalekua* allait avoir de la visite. Seignosse parut, entouré de son équipe. Je lui fis un appel de phare et il vint me retrouver. Ouvrant la porte côté passager, il s'assit à côté de moi.

— Xanti, j'ai besoin de toi.

— Bigre !

— Il faut faire bouger les Russes et moi je ne peux pas le faire.

— À moi d'envoyer une torpille dans *La Gazette* de demain pour voir leurs réactions.

— Tout à fait. Tu te rappelles, avec le Serbe, ça avait marché^[11]. On ne les lâche pas et je peux te dire que ça carbure pour eux. Goutatchev fait chauffer son smartphone à blanc et son ordinateur ne connaît pas la crise. Quant à Khodorovitch, il a le BlackBerry qui

frétille. On n'a pas encore eu l'autorisation de les mettre sur écoute mais ça ne devrait pas tarder. Bruno, mon adjoint, a interrogé Alexandre Poliana ce matin, car il traînait encore au Palais. Il nous a confirmé la conversation des deux porte-flingues. Et ce qu'ils vont recommencer, c'est à défourailler. Ni plus ni moins. Bien qu'il ait une excellente raison de s'y trouver, avec le concert qu'il organise, nous lui avons demandé d'espacer ses visites au *Palais*. Car si les autres se sentent coincés, ça va être Stalingrad chez Eugénie. Et Napoléon III aussi aura droit à sa retraite de Russie. Il faudrait que tu mettes l'accent sur le milieu des oligarques et faire un pendant avec Abramovitch ou quelqu'un dans ce genre pour le volet sportif. Évoquer une source proche de l'enquête mais évidemment pas le *Palais* à Biarritz. Il faut les faire bouger, mais sans qu'ils se doutent que nous les avons logés. Je te fais confiance. Nous allons également protéger Guy Ducasse. On ne sait jamais. Il est en Espagne et dès qu'il passe la frontière on le prend en charge...

— Je le prends en charge. Je vais le chercher à 14 h à l'aérodrome de Fontarrabie. Et je le ramène à Bayonne. Il aura plein de choses à me dire pendant le trajet...

— Je suppose que tu peux tout lui dire. Alors, fais lui évoquer la piste russe. Dans sa bouche de financier et d'homme de réseau, cela va avoir encore plus de poids. À quelle heure l'avion ?

— À 14 h.

— Attends une seconde.

Seignosse téléphona, expliqua le topo et commanda une équipe pour escorter Guy Ducasse.

— Petit Poulet, dis-moi comment est la voiture que je sache si nous sommes protégés ou suivis.

— Ce sera une Peugeot, la même que la mienne, mais gris foncé métallisé. Ils sont deux et ils seront à l'aéroport. Ducasse est encore dans l'avion, donc je ne peux pas l'appeler. Dès qu'il est dans ta voiture, appelle-moi et passe le moi. Je lui expliquerai de vive voix, c'est plus correct. Je compte sur toi pour un papier d'enfer. Allez, ciao !

Seignosse sortit de ma voiture et rejoignit son équipe.

Pour ma part, je ne bougeai pas. L'aérodrome était à dix minutes et il était 13 h 32. J'appelai Roland.

— Changement de programme. J'ai découvert hier par hasard que les assassins sont peut-être des Russes qui sont actuellement à l'*Hôtel du Palais* à Biarritz. Alexandre m'a beaucoup aidé sur ce coup. C'est beaucoup trop lourd pour moi. Alors naturellement j'ai averti

Seignosse qui les suit à la trace désormais. Il voudrait que dans mon papier de demain, j'évoque une possibilité de piste russe pour faire avancer le schmilblick. Mais en général, sans bien entendu faire allusion aux Russes de Biarritz. C'est si frais que je ne t'ai pas encore mis au courant. De plus, je rencontre Guy Ducasse dans une demi-heure. C'est lui qui en tant que financier va évoquer cette piste mouvante entre oligarques et mafia. Seignosse le prend lui aussi en charge, comme Caracas et les trois maires. Je pense que tu devrais prévoir quasiment une page. J'aurai deux photos, l'une de Guy Ducasse, l'autre du point presse. Le point presse s'est bien passé. Moi je n'ai pas appris grand-chose, mais les autres oui. Surtout les sudistes qui vont mettre les bouchées doubles, c'est sûr, pour traiter l'affaire. Apparemment, il y a de la frustration de ne pas avoir été sur le coup depuis le début. Le sport de haut niveau, quel qu'il soit, les intéresse beaucoup. Et avec un meurtre à la clé en plus. Je te laisse, je dois y aller. Je te rappelle tout à l'heure, dès que je t'ai envoyé mon papier.

— OK, Xanti, je te réserve une page. J'ai de quoi faire toute une colonne de brèves pour le cas où. L'enquête prend une autre direction. J'espère que vous tenez le bon bout Seignosse et toi. Nous avons toujours un coup d'avance et c'est ce qui compte. Allez, j'attends ton papier !

Je démarrai, direction l'aérodrome de Fontarrabie qui déroulait sa piste de poupée à quelques encablures de là. Après quelques minutes dans le trafic, j'arrivai à l'aérodrome. Je me faufilai dans le parking tarabiscoté et je me garai tant bien que mal, plutôt mal que bien à vrai dire. Je m'éloignai de ma voiture pour me diriger vers le bâtiment. Une Peugeot foncée, avec deux occupants, me frôla, au pas de l'homme. Je reconnus les anges gardiens made in Seignosse. Il était 14 h 10. Je m'avançai vers le hall des arrivées. Les passagers de l'avion d'Iberia qui avait transporté Guy étaient en train d'arriver dans le hall. Valises à roulettes pour les uns qui avançaient sans se hâter vers des amis ou de la famille. Attachés cases virevoltant au bout de bras pressés pour les autres, hommes d'affaires énervés et rapides. Chariots chargés pour couples ravis de revenir au pays ou de commencer leurs vacances. Au milieu de cette mini marée, je remarquai la haute silhouette de Guy Ducasse, grand Tintin bronzé et dynamique, mallette à roulettes en guise de Milou. Quand il me vit, il me fit signe, le bras allongé d'un *Diario Vasco*. Je m'avançai vers une poignée de main athlétique et souriante.

— Xanti, je suis ravi de te voir.

— Moi aussi, Guy, tu as l'air en pleine forme.

— Ce n'est hélas pas le cas de tout le monde ici. Mercredi j'étais à Paris d'où je me suis envolé pour Madrid le soir même. J'ai suivi les

événements par Internet et par téléphone. Et je ne te parle pas des messages. Certes je n'étais pas à même de suivre l'affaire de près, mais je ne vois toujours pas le mobile.

Nous étions arrivés à ma voiture. Guy Ducasse posa sa mallette sur la banquette arrière puis s'assit à mes côtés.

— J'ai réfléchi pendant le vol. Il y a longtemps que l'on n'a pas mangé ensemble. Je pense que tu seras d'accord. Tu es mon chauffeur, conduis moi où tu veux, mais pas trop loin, tu es mon invité.

— J'accepte avec plaisir, mais avant ça, j'appelle le commissaire Seignosse et je te le passe.

J'obtins rapidement Seignosse à qui je passai un Guy Ducasse surpris.

Celui-ci écouta attentif, puis tendu. Il s'apaisa ensuite, hochant la tête doucement, comme pour ponctuer les propos de Seignosse. Les « Je comprends », « C'est tout naturel », « Bien sûr », « D'accord », se succédaient au fil de la conversation qui se termina par un « Monsieur le commissaire, je vous remercie ».

L'échange ne dura pas longtemps. Seignosse savait faire court et bien.

— Il a l'air bien ce commissaire. Xanti, comment savait-il que je serai avec toi ?

— Parce que c'est mon ami et que je lui ai dit que je venais te chercher à l'aéroport. Tout à l'heure, après le point presse qui vient de se terminer au siège du Consorcio et qu'il a donné en compagnie du *Fiscal* de Donostia, il m'a appris que dès ton retour en France il te prenait en charge. Je lui ai dit que c'est moi qui allais te chercher car tu arrivais à 14 h à Fontarrabie. Il voulait te parler en direct. L'appeler et te le passer à ta descente d'avion était le plus simple et le plus rapide. Voilà, tu sais tout. Nous allons toujours déjeuner ?

— Plus que jamais, Xanti. Je devine que nous avons beaucoup de choses à nous dire.

— Alors, c'est parti. Nous n'allons pas loin. À *Arantzaleen Kofradia* le restaurant de la coopérative des pêcheurs, au-dessus de la criée du port à Fontarrabie. Il n'a pas d'étoile, la cuisine et le service sont simples mais l'endroit est sympathique et le coup d'œil royal. Menu ouvrier à base de poissons. Tu connais ?

— Pas du tout.

Nous entrâmes à Fontarrabie par la rue étroite toujours encombrée le long du parking, toujours bondé de l'ancienne criée. Nous laissâmes l'église à notre droite, avant de passer devant le magasin de Rosario Berrotaran, une petite boutique à l'ancienne où s'entrechoquaient

mille ustensiles en émail rouge ou bleu. Cafetières, louches, écumoirs, gobelets, cocottes et casseroles de tous diamètres, brillaient de tous leurs feux : la mine de l'émail diamant. Nous sortîmes du centre-ville et doublâmes le stade de football, le Palais des sports et la piscine, puis la plage à l'embouchure de la Bidasoa. Après le port de plaisance se dressaient les bâtiments de la criée, la glacière et le port de pêche. Nous y étions.

CHAPITRE 10

Vendredi après-midi

ROULETTE RUSSE

Je garai ma voiture sur le parking du port de pêche de Fontarrabie, sur lequel donnait un immense bâtiment blanc et rectangulaire qui abritait la glacière, des entrepôts, la criée et les bureaux de l'administration de la confrérie des pêcheurs, coopérative qui gérât l'ensemble de la zone portuaire. Des cageots en plastique vert ou bleu s'emboîtaient les uns dans les autres à perte de mur. Nous descendîmes de voiture et nous nous dirigeâmes le long du quai, vers le restaurant de la *kofradia* qui se situait au premier étage. La flottille locale, une quinzaine de bateaux modernes, imposants et bien équipés à la coque en métal, était ancrée dans le port, symbole vivant d'un dynamisme qui s'affichait partout. La plupart des unités avaient hissé fièrement à leur mât le drapeau vert, couleur de la trainière locale *Ama Guadalupekoa*, qui portait l'espoir de toute la ville lors des régates qui peuplaient la belle saison sur les côtes basque et cantabrique. Nous passâmes sous le portique de la glacière qui laissait pendre dans le vide sa litanie de seaux au fond percé, imbriqués les uns dans les autres, serpent de plastique blanc servant à charger la glace à fond de cale. À quai, *Ama Guadalupe*, beau navire vert, appartenant à la famille de mon ami Koxepa Susperregui, roulait légèrement des hanches pendant que l'équipage s'affairait sur le pont et dans la cale. Nous arrivâmes en bas du restaurant. Un portail à deux battants de fer forgé s'ouvrait en bas d'un escalier pentu. En haut, sur la terrasse, le panorama valait bien cet aiguise-mollets. À droite Irun et Hendaye Ville. En face, l'embouchure de la Bidasoa et la grande plage d'Hendaye avec les rochers les Deux Jumeaux surmontés du château d'Abbadia. Plus à gauche la Côte basque et le phare de Biarritz annonçant les Landes. Et tout à gauche, la pleine mer léchant les pieds du Cap Figuiér, l'*Higuer* des Espagnols. Pas mal pour un resto d'entreprise ouvert au public.

— Xanti, je ne connaissais pas cet endroit. Tu as bien fait de m'y amener. La vue est splendide et l'endroit magnifique.

De larges baies ouvraient sur le port et le terrasse. À droite, en guise de mur, une paroi vitrée donnait sur l'intérieur des entrepôts. En face le bar occupait tout l'espace sauf une coursive allant vers les toilettes et plus loin des bureaux et des salles de réunions.

Ici point de chichis. Le sol était en solide granit luisant, les tables en bois d'arbre et les chaises du même métal. Du mobilier tel que l'on n'en verra jamais dans *Cosmopolitan* où le *Figaro Madame*.

La salle était presque pleine. Les tables jouxtant les baies étaient toutes occupées. Les commensaux étaient en majorité de solides gaillards vêtus de bleu marine, travaillant soit pour la kofradia, soit sur les bateaux. Quelques terriens dont nous étions, étaient admis à partager les tables. Le personnel était jeune et sympathique. Jeans et tee-shirts composaient l'uniforme disparate de cette dynamique *cuadrilla*.

Menu du jour à 11,50 €, vin et pain compris. Le café était en sus. Tel était l'ordinaire de ce restaurant pas comme les autres où serviettes et nappes en papier faisaient bon ménage avec une vue de palace.

— *Se puede comer ? Aqui ?* fis-je en désignant une table libre au milieu du restaurant.

— Si, si, me répondit le barman dans un grand sourire.

Une serveuse slalomant entre les tables s'arrêta pour nous indiquer le menu. Nous avions déjà choisi, sur le panneau placé dehors en haut de l'escalier qui affichait trois entrées, trois plats principaux et trois desserts. Nous avions jeté notre dévolu sur une salade mixte, des sardines grillées et le flan (maison, je l'avais précisé à Guy : « Tu verras, c'est de la coque au lait, le *koka* de nos grands-mères. ») Nous choisismes du vin rouge. J'avertis Guy.

— Le vin est un *vino joven*. Il est très jeune en effet. Ils le servent plus que frais, mais il déglace les dents et il fortifie les plombages tout en anesthésiant les dents creuses. Mais c'est le jeu. Ici, ça passe.

— Xanti, alors ?

— Que veux-tu savoir ?

— Tout. J'ai appris l'assassinat de Gafas mercredi à Paris sur un bandeau en Une du *Parisien*. Mais, comme j'étais en rendez-vous toute la journée et que j'ai pris l'avion pour Madrid dans la foulée, je n'ai pas suivi grand-chose. Ce n'est qu'arrivé à Madrid, le soir à l'hôtel que j'ai pu consulter mon téléphone. J'avais une quantité de messages. J'ai appelé d'abord Serge Caracas. Il était KO debout, il y avait de quoi, d'après ce qu'il m'a raconté. Quant à Jean Paulmy, il était furieux et peiné, mais davantage furieux. Comme si c'était sur lui que l'on avait tiré. Qui avait osé faire ça ? C'était son leitmotiv. Qui sont ces gens qui tuent pour influencer sur une décision sportive. Il ne voyait que ça. Le politique qui se glisse inévitablement derrière, il ne le voyait pas alors qu'il est en plein dedans. Furieux. Il était furieux, donc pas trop

lucide. Mais ça ne va pas durer, je le connais.

La serveuse vint nous porter le pain et le vin que je servis. Guy but.

— Ah oui, ça déglace comme tu dis. Mais pourquoi pas ? Et il attaqua un morceau de pain.

Je lui racontai par le menu la soirée du mardi à Fontarrabie et la rencontre avec les Hendayais. Puis le retour sur le parking face à la thalasso de Caracas et la découverte du branle-bas de combat, ce qui expliquait ma présence sur les lieux et l'avance sur la concurrence. Je n'oubliai ni le clocheton, ni les armes de gros calibre. Je le mis au courant de la collaboration des deux polices prévue dans les accords de Schengen, ce qui expliquait ma présence à Irun aujourd'hui et le point presse commun du *Fiscal* de Donostia et de Seignosse. Je lui fis part également de la conférence de presse du mercredi à la Communauté d'Agglomération à Bayonne. La serveuse réapparut avec la salade mixte. Thon moelleux, salade croquante, olives joufflues, tomates denses et oignons blancs craquants, le tout arrosé d'huile d'olive et de vinaigre de cidre, emplissaient une vaste assiette.

— Les uns et les autres ne sont pas dans la même disposition d'esprit, continuai-je. Les Bayonnais sont dans l'immédiateté et ne voient qu'une chose : ils n'ont plus de président. Donc il faudra en trouver un autre. Ils ne voient pas encore, comme les Biarrots, que cet assassinat peut mettre le nouveau club en péril, ou du moins en retarder la naissance. Et c'est cela qui compte. L'assassinat de Caracas, s'il avait été réussi, aurait modifié la donne. Car le moteur de toute l'histoire, c'est lui. Et lui seul. Les autres ne sont venus qu'après. C'est lui qui est venu te chercher, non ?

— C'est exact. Il m'a contacté il y a plus d'un an, en s'excusant presque de ne m'avoir pas déjà approché pour le BO. Il m'a convaincu. Bien que, tu le sais, mon sport à moi, c'est l'athlétisme. Mon parcours sportif l'a intéressé. Pas les résultats. Non, ce qui lui plaisait, c'est que tout en menant mes études, j'avais distrait du temps pour aller au plus haut niveau amateur dans mon sport. Il m'a dit que si j'avais réussi jeune, à mener à bien cette partition de mon temps, il n'y avait pas de raison que maintenant, avec davantage d'expérience, je n'y arrive pas à nouveau. Même si mes niveaux de responsabilité, hier et aujourd'hui, ne sont pas du tout comparables. Cette idée de fédérer les deux forces principales du rugby basque m'a plu tout de suite, car elle laissait intacts les deux clubs pour ce qui est des jeunes et des autres sections. Car nous ne sommes pas encore mûrs pour un Pays basque sans rivalité sportive entre Bayonne et Biarritz. Ce qui est formidable dans cette opposition, c'est qu'elle s'est insinuée aussi dans le Pays basque tout entier. Partout, d'Hendaye à Mauléon ou de Mouguerre à Baigorri, on est soit pour Bayonne, soit pour Biarritz. C'est unique ce

genre de chose. Cette rivalité divise, mais règne. C'est un fait, accepté partout et par tous. Alors participer à une aventure qui va au-delà de tout ça, et qui va cristalliser toutes les passions, toutes les énergies, toutes les compétences, toutes les ressources, oui ça m'intéresse. Et puis, c'est un formidable challenge. Réunir toutes les forces vives d'un pays pour aller *altius, citius, fortius*, c'est un peu le rêve olympique appliqué à une équipe sportive mais aussi économique. Le challenge est là aussi. Et ça, je sais un peu faire. Comme les autres décideurs qui sont embarqués dans l'aventure : ils savent tous, faire quelque chose. Additionnés, ces savoir-faire ont toutes les chances d'aboutir à un résultat intéressant. Mais il y a autre chose. Dans tout ce qu'il a entrepris, Serge Caracas a toujours su s'entourer de bons, à tous les niveaux. Et on peut dire que ça ne lui a pas mal réussi. Parce qu'il a l'intelligence de savoir qu'il ne sait pas tout. Il a du flair, ce nez et cette vista qui ont fait de lui un joueur hors norme. Alors, quand il m'a appelé pour me demander de l'aider, je t'avoue que j'étais assez content. Il a flatté mon petit ego. Être le premier président du premier club représentant le Pays basque tout entier, parce qu'il ne faut pas oublier les cousins du sud, c'est aussi terriblement excitant. Un terrible honneur. Et puis, les repas de famille continueront d'être animés. Mais je ne serai pas un président bling bling. J'assisterai aux matches chez nous, mais j'ai dit à Serge Caracas qu'à l'extérieur il ne faudrait pas trop compter sur moi. Ça me prendrait trop de temps. À *Pays Basque XV*, je serai à la salle des machines. Je monterai sur le pont bien sûr, mais ce n'est pas ce qui m'intéresse le plus. Tracer la route et faire avancer le bateau pour qu'il honore tous les rendez-vous, voilà ce qui me motive. Et faire de beaux voyages et de belles escales, quels que soient les membres d'équipage.

La serveuse débarrassa les entrées et nous servit les sardines grillées relevées de vinaigre, tout simplement accompagnés d'un peu de riz aux *piquillos*. Pendant tout le temps où Guy avait parlé, j'avais pris des notes.

Nous voguions maintenant de conserve sur ces sardines fraîches, cabotage agréable le long d'arêtes amies qui se laissaient dépouiller sans résistance.

— À mon tour à présent de t'apprendre des choses. Pendant la traversée, mardi soir, nous avons remarqué, Geneviève et moi, deux hommes blonds, à l'avant du bateau, porteurs de sac à dos. Ils parlaient bas, une langue inconnue. Ce n'est que le lendemain que nous avons imaginé que ce pourrait être des Russes, oligarques ou mafieux, la frontière est ténue, vu l'armement utilisé. J'ai donné rendez-vous à l'*Hôtel du Palais* à un ami, d'origine russe, russophone et spécialiste de la russitude, Alexandre Poliana, que tu dois connaître

d'ailleurs. Or pendant notre rendez-vous, l'un des deux passagers blonds de la navette à Hendaye a traversé le bar. Après enquête, il s'est avéré que lui et son alter ego ainsi qu'un troisième homme, comptable ou financier, travaillent pour Vitaly Khodorovitch, un oligarque pétrolier présent également à Biarritz et impliqué dans le sport russe par le biais d'une équipe de hockey dont il est propriétaire et d'un club de foot qu'il a fait bénéficier de ses largesses. Les deux blonds à sacs à dos n'ont pas passé la nuit de mardi à mercredi au *Palais*, ne rentrant qu'au matin, pendant que leur patron s'était envolé pour Monaco pour revenir jeudi soir et passer un savon mémorable à ses collaborateurs. De plus, les deux porte-flingue, lors d'une conversation entendue par Alexandre, étaient ennuyés d'avoir à recommencer. C'est d'ailleurs à la suite de cette découverte que Seignosse a décidé de te protéger. Cette piste, il n'y a qu'Alexandre et moi, Seignosse, et maintenant toi, qui la connaissons. Mais j'aimerais que tu m'expliques comment, financièrement, on pourrait s'y prendre pour prendre le contrôle d'un club. Je pense à Abramovitch à Chelsea, et consorts.

— À la lumière de ce que tu viens de m'apprendre, je comprends mieux cette affaire. Effectivement la piste russe peut se révéler sérieuse. Et c'est bien dans les mœurs de ces personnages de ne pas s'embarrasser de détails. Les manières radicales, les tueurs aux gros fusils, tout cela peut faire partie de leur mode opératoire. Dans le cas qui nous intéresse, le club *Pays Basque XV* est une société à objet sportif par actions. Avec quatre volets d'actionnaires : 33 % détenus par l'Aviron, 33 % par le BO et 33 % par les nouveaux actionnaires dont je fais partie. Et 1 % réservé symboliquement aux socios. Avec une minorité de blocage à 33 %. Quand je dis Aviron et BO, ce ne sont pas les clubs en tant que tels, ce sont les partenaires économiques issus de leurs composantes actuelles. Cette proportion peut varier, notamment la part réservée aux socios. Nous avons prévu de pouvoir la faire monter jusqu'à 10 %, car avec le temps, les partenaires « Aviron » et « BO » se seront dilués dans la masse et ne constitueront plus qu'un seul groupe avec les « nouveaux » actionnaires. Rien n'est figé. Pour prendre le contrôle de cette SAOS, il faudrait s'introduire dans les trois blocs à la fois. En l'état, c'est possible mais à dose homéopathique dans chaque bloc. Chez les actionnaires, quasiment tout est bouclé. Et du côté des clubs, chacun arrive avec sa logistique, les places sont donc également prises. À moins qu'un tsunami ne déferle sur la Côte basque et ne déséquilibre tout. Ce qui peut se passer si les deux présidents des deux clubs sont emportés dans la tourmente, par exemple. Gafas avait acté le fait de financer le nouveau club pendant cinq ans au moins. On ne peut pas revenir là-dessus. C'est mon équipe qui a participé à la rédaction du contrat, nous

sommes bordés de ce côté-là. Sa disparition change beaucoup de choses, mais n'influe pas sur l'existence du club et sa pérennité. Et ça, ton Russe ne devait pas le savoir. C'est, si l'on peut dire, un coup à blanc...

— Pour un Russe issu de la mouvance soviétique, c'est un comble.

— D'accord, le mot est mal choisi, dit-il en riant. C'est plus fort que toi, il faut toujours que tu fasses un bon mot, tu ne respectes rien.

— Les bons mots, les bons amis, les bons moments, Guy, c'est ça la vie, non ?

— Tu as sans doute raison. Revenons à nos moutons. Cela aurait été plus facile pour le Russe si c'était Serge qui avait été tué. Car c'est lui qui tient l'affaire. Il a rassemblé le troupeau dans le *kayolar* du nouveau club et ne laissera aucun mouton s'échapper. Il est à la fois le berger et le chien de berger. Je pense que le Russe s'en est rendu compte maintenant. Alors il faut ouvrir l'œil, car il recommencera. Mais dans le cas, plus que vraisemblable, où ce scénario est le vrai, comment a-t-il pu savoir tout ça ? Parce que si des Russes avaient fréquenté Jean-Dauger ou Aguilera, ils ne seraient pas passés inaperçus. Il doit avoir un informateur quelque part. Et bien placé, pour connaître le fonctionnement futur du club ainsi que le lieu et l'heure du repas à Hendaye. Car, je peux te le dire, il n'y avait pas beaucoup de personnes au courant de la soirée à la thalasso. En outre, le Russe a été informé avec assez d'avance pour ne pas improviser et préparer son coup dans les moindres détails. Cependant qui, à Bayonne ou à Biarritz, peut aider un tel personnage à s'emparer d'un club qui a ou aura, tôt ou tard, tous les soutiens, politiques, économiques, et populaires ? C'est impensable. Sur ce sujet, il ne peut y avoir de Judas au Pays basque. Qui, assez près de l'un des deux clubs ou des trois mairies, peut vouloir favoriser une entreprise extérieure et criminelle ? Tu vois, en te parlant, je suis de plus en plus convaincu que la piste russe est bonne. Mais qui pour jouer le rôle d'Ogareff chez les Tartares et empêcher Michel Strogoff de rejoindre Irkoutsk ?

— Décidemment, le livre de Jules Verne t'a marqué toi aussi. Ah, la Bibliothèque Verte ! C'est amusant, Alexandre et moi avons fait les mêmes allusions. Espérons que Nadia Fédor restera en dehors du coup, car en plus du pognon, s'il y a du cul, ça risque d'être duraille pour Alcide Jolivet et sa cousine Madeleine.

— Xanti, n'en rajoute pas ! C'est assez compliqué comme ça. Si cette piste est bonne, ça ne va pas s'arrêter là. Moi, je ne crains rien, je ne constitue un obstacle que si le club se fait sur les bases que nous avons définies. Celui qui est encore dans le collimateur, c'est Serge.

Lui éliminé, tout est possible. Il faudra que ton copain le commissaire ouvre l'œil demain après la nomination du président de l'Aviron. Nous déjeunons tous au *Cheval Blanc*. Les maires, Serge, le nouveau président et moi. Le nouveau président, c'est l'ancien joueur Claude Ithurbisque.

— La Maison Poulaga va installer ses quartiers au Petit Bayonne, ce sera intéressant de ne pas être trop loin. Merci du renseignement.

— *Ados jaunak ados*^[12], un renseignement en vaut bien un autre, mais ne l'écris pas.

— Justement, pour ce qui est d'écrire, Seignosse m'a demandé un service. Il voudrait que je fasse un papier pour demain en évoquant la piste russe, mais sans révéler tous les détails qui sont en notre possession : l'*Hôtel du Palais*, Khodorovitch et ses sbires. Et il m'a demandé d'évoquer le volet économique de cette OPA sauvage. Si c'était toi qui expliquais les rouages techniques et financiers d'une intervention telle que toi financier et homme d'affaires la conçoit, ça n'aurait que plus de poids. Es-tu d'accord pour que je fasse passer le message sous forme d'interview ? C'est pour ça que j'ai pris des notes. Avec ce papier, Seignosse compte bien amener les Russes à la faute et faire bouger les lignes. La roulette russe, mais la balle n'est pas pour celui qui tire.

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Je te remercie. Je sais que tu n'aimes pas ça, mais pourrais-je te prendre en photo pour illustrer l'interview ?

— Oui, bien sûr. Mais tu vas me rendre un service. Au lieu de me laisser au bureau, tu vas me raccompagner chez moi.

— Ce n'est pas un service, c'est un plaisir.

Envoyées *ad patres*, les sardines, ou plutôt leurs squelettes, furent débarrassés par la serveuse qui nous apporta dans la foulée les flans frémissants, légèrement coiffés d'un nuage de chantilly.

Un double « Hum, c'est bon ! » vint accompagner la performance des desserts maison, tant gustative que nostalgique. Proust n'avait qu'à bien se tenir. Chacun se régala, mais, c'était sûr, revoyait sa grand-mère manipuler avec précaution la jatte en grès, patène de tous les délices. Ce *koka* là ne prêtait pas le flanc à la critique.

Les cafés bus, Guy demanda l'addition que la serveuse apporta illico.

— Des notes de frais à 25 € pour un repas d'affaires pour deux, mon comptable va m'en redemander. Tu as eu une excellente idée.

Nous quittâmes le restaurant et approchâmes de ma voiture. Les anges gardiens envoyés par Seignosse étaient bien là, garés au coin du

parking, dans une Peugeot gris foncé.

Je démarrai, ils nous suivirent.

— Tu vois, Guy, tes Saint Christophe nous protègent.

Je sortis de l'autoroute à Biarritz et je pris la direction d'Arcangues. Avant de nous quitter, je pris des photos de Guy, avec la montagne basque en toile de fond.

— Xanti, à bientôt. Demain, je serai l'un de tes premiers lecteurs.

— Salut Guy, et encore merci.

Je remontai dans ma voiture et pris la direction de Ciboure avec gourmandise. Il était 16 h 04.

C'est d'un clavier léger et enthousiaste que je rédigeai mes papiers. À 18 h, j'en avais terminé avec celui de *La Gazette*. J'appelai Roland. Une heure plus tard, *Le Parisien* était livré aussi.

Il était temps de me préparer. Direction Zarautz, coquette cité balnéaire au sud de Saint-Sébastien, pour une partie de pelote opposant Lara et Mendizabal à Barberito et Azpilikueta. Avec le paseo qui allait après et qui finirait à Donostia, sûrement au *Museo del Whisky* et ses *cubatas*^[13] de rêve. Geneviève était à Biarritz, voir danser Malandain.

CHAPITRE 11

Samedi matin

MUGE ET BÉLUGA

J'avais passé une fort bonne soirée à Zarautz. J'avais d'abord pris le *Topo* à Hendaye pour rejoindre Saint-Sébastien. Federico Bazaguren, un vieux pote *donostiar*^[14], m'attendait à ma descente du petit train bleu. En voiture et direction Zarautz toute proche. Après un paseo léger dans le quartier des immeubles situés en deuxième ligne par rapport au front de mer, nous avons regagné le fronton *Aritzbatalde* où une *cubata* à la pogne, nous avons assisté à la victoire de notre favori Lara, associé à Mendizabal. Nous ne nous étions pas attardés à Zarautz. Donostia nous attendait. Federico gara sa voiture chez lui, au quartier Gros. Puis nous traversâmes le pont aux boules de lumière avant d'enquiller la *Parte Vieja*. Nous y humâmes tous les parfums de l'Arabie, prélude aux pintxos^[15] et à leurs sortilèges. Gourmand mais sage, j'avais laissé Federico au *Museo del Whisky* où, entouré d'amis, il avait continué à égrainer la nuit. À deux heures du mat j'étais au lit. Je fis des rêves à la con : des cosaques jouaient à la pelote pendant que du haut des gradins des *pilotaris* en tenue les canardaient comme à la foire, quand ce n'était pas Caracas et Gafas qui défiaient les porteflingue de Khodorovitch au tennis, arbitrés par Ducasse. Et tous se retrouvaient à Fontarrabie pour faire le paseo. Fatigué par tant de couillonnades subliminales, je me réveillai content que ce cirque s'arrête. Il était 8 h.

Lavage de dents, jus de fruit, café, je sautai dans un maillot de bain et, serviette à l'épaule, je me dirigeai vers Socoa et son fort, mon havre de paix et de bonheur matinal. La Côte basque s'ébrouait avant une journée qui s'annonçait belle mais pas trop chaude, comme nous n'en avons plus si souvent que ça en début juillet. Scooter à l'entrée du parking, serviette, polo et claquettes sur l'ancien plan incliné de la chaloupe de sauvetage, j'étais prêt pour mes ablutions marines. Un aller-retour jusqu'au filet de protection de la plage et j'étais un autre homme. Mais pour que le rituel soit complet, il fallait effectuer un autre aller-retour, sur la digue cette fois. Je m'y engageais, encore sur terre, mais déjà au large : c'était la magie de cet endroit où je m'avançai quasiment chaque matin, funambule ravi et dans le vent, au-dessus du béton, des rochers et des vagues, au-dessous des embruns, des mouettes et du ciel.

Le petit monde de Socoa commençait à s'animer. Mon alter ego au

petit chien noir sur le porte bagage faisait lui aussi trempette. Le Sokotar fredonneur, amateur des chansons de Benito Lertxundi, rangeait son vélo contre un poteau à la retraite, avant de se faire la digue lui aussi. Apparut alors le jovial architecte, nouveau Cibourien du Boulevard Pierre-Benoît, grand arpenteur rapide du front de mer et de Socoa jusqu'au bout de la digue. Il ne manquait que Figaro un ancien coiffeur volubile (pléonasme) maintenant pêcheur et *aitatxi*, bible nautique pour ses petits-enfants. Et l'homme à l'épagneul. Ah, l'homme à l'épagneul ! Pêcheur, chasseur, parleur et fort en décibel, passant du chipiron à la palombe pour la plus grande perplexité de ses auditeurs. Un nouveau copain nous avait rejoints depuis peu sur la digue, qu'il avait empruntée pour parfaire la rééducation d'un genou, avant que le virus ne l'attrape lui aussi. Mais aujourd'hui, il manquait à l'appel.

Je m'arrêtai au début de la digue pour compter les bateaux. Plus il y en avait au large, plus j'étais content. Pourquoi ? Je ne saurai le dire. Peut-être un besoin diffus de comptabilité du bonheur que je savais que les plaisanciers, pêcheurs ou voileux, partageaient avec moi en ce moment. Mer calme, mouettes rieuses, cormorans imbéciles, goélands voraces, tout était pour le mieux sous le soleil qui luisait en face sur Sainte-Barbe, sublimant ce fabuleux paysage qui changerait de couleurs pour peu que le vent ou la marée tournent. Je contournai le feu vert en bout de digue et je fis doucement mon retour dans l'atmosphère des terriens, les accus chargés à bloc.

De retour chez moi et après une bonne douche, je lus la presse. *La Gazette* avait consacré la page 3 à mes papiers. Celui sur le point presse était titré : « Polices sans frontières ». L'autre, « Les pions qui venaient du froid ». J'y expliquai tout ou presque, comme un tsar, je mettais la Russie en avant, et je pronostiquais sans risque Claude Ithurbisque pour la présidence de l'Aviron, tandis que Guy y allait de son analyse.

Le Parisien avait eu droit à quasiment la même mouture mais en un seul article qui évoquait la piste russe sans le témoignage de Guy, de toute façon je n'avais que 2 000 signes pour mon article tout simplement intitulé « Roulette russe ».

Mon mobile vibra : « Parfait » me disait un SMS de Petit Poulet.

Il était temps de filer à Bayonne pour la nomination du nouveau président. Ensuite, j'avais envie de gambader un peu, comme disait Grobis et de m'attarder entre Nive et Adour, car je n'oubliais pas le repas au *Cheval Blanc*. Je choisis donc d'y aller en voiture.

Je me garai à Lauga, le parking en-dessous de l'hôpital proche du siège de l'Aviron Bayonnais. C'est d'ailleurs toujours là que je le faisais

quand je venais à Bayonne. De là, il suffisait de longer les quais de la Nive pour être au centre-ville. Ce que je fis, pour aller directement Chez Grobis prendre un café avant de rejoindre le Garage. J'avais une heure devant moi, la présentation du nouveau président étant prévue à 11 h 30.

Quelques pêcheurs de muges sondaient la Nive, sur le pont du Génie et le long du quai Jaureguiberry.

— Salut la Pravda ! lâcha Grobis quand je franchis la porte de son estaminet où pas mal de matous s'agglutinaient, collés au comptoir fumant de cafés.

Tous entonnèrent *Kalinka*, ils avaient lu mon papier.

Pythie rubiconde et massive, Grobis dominait la situation et les débats. Il n'était question ni de handball, ni du CAC 40.

— Salut, peuple orphelin, mais plus pour longtemps. Qui pour faire la paire avec Ithurbisque ?

Tel Jésus dans la barque pendant la tempête, Grobis apaisa les flots de réponses qui fusaient et bras en croix, mains ouvertes, dans le geste classique de celui qui calme les impatiences, très christique, finalement, mais avec un physique de sénateur romain, il annonça :

— Behengaray l'industriel avec un gars de chez Gafas comme arbitre vidéo. Mais je ne sais pas les titres qu'ils auront. Présidents délégués, vice-présidents... ? Nous saurons ça tout à l'heure.

Le brouhaha reprit après les paroles de l'oracle et les rafales de cafés claquèrent, d'un bout de comptoir à l'autre, beaucoup moins dangereuses que celles d'une kalachnikov.

Grobis me prit à part.

— Pour fêter la nomination du nouveau président, j'organise derrière, une veillée avec mon groupe d'enfants de chœur. Si tu veux te joindre à nous pour l'angélus, avant un repas frugal. Que des produits frais avec des légumes du jardin. Les fruits sont au sirop, la seule façon de les conserver en cette saison. À moins que tu ne préfères les manger sur l'arbre. Mais dans ma casemate ça va être compliqué, je n'ai pas d'échelle.

— C'est avec plaisir que j'accepte ton invitation. J'ai toujours rêvé de chanter l'angélus avec des petits chanteurs pleins de maîtrise. Qui va diriger ?

— Le Chanoine Gabaston. Il sera assisté du Révérend Père Tonton.

— Parfait, je viendrai prier avec vous. Mais avant, je vais me prosterner devant le Saint des Saints. Le Garage va connaître l'ambiance des grands jours.

— Je pense que tu y retrouveras quelques enfants de chœur et les responsables de la Maîtrise.

Je quittai Grobis et sa cohorte pour remonter la Nive et rejoindre le siège de l'Aviron. Je descendis la rue Poissonnerie et tournai tout de suite à droite pour emprunter la rue des Basques, boyau étroit et vivant abritant quelques clubs, sociétés ou *peñas*, antres conviviaux de la belle vie à la bayonnaise. Je jetai un œil distrait à l'arrière-vitrine de chez Bernizan, royaume des Nemrod. Je traversai la rue Tour de Sault et je descendis vers les pontons en bas du Garage. Ils connaissaient leur activité habituelle du samedi où huit, quatre de couple, deux sans barreur ou skiff et leurs rameurs, s'entrecroisent dans un ballet savamment réglé. Mais aujourd'hui, c'était au premier étage que ça se passait. Une foule d'inconditionnels bleu et blanc se massaient, d'abord dans l'escalier, puis dans la salle du bar et au restaurant. Tous attendaient la fumée blanche annonçant *Habemus Papam*. Elle vint après une attente supportable, les plus rapides faisant tomber la pression en en décanillant au comptoir. Une ambiance de meeting flottait sur la Maison Bleu et Blanc.

En bas, du côté de l'administration du club ça devait s'activer. Je redescendis les escaliers quand la porte du sanctuaire s'ouvrit sur une *cuadrilla* en blazer, et cravatée maison. Le directeur administratif du club obtint rapidement le silence. Nous étions dans un temple regorgeant de fidèles, croyants et pratiquants, donc respectueux.

— Mesdames et Messieurs, le Conseil d'Administration de l'Aviron Bayonnais Rugby Pro vient de désigner Claude Ithurbisque comme président du club. Il sera assisté de Nicolas Behengaray vice-président. Lou Affle sera président délégué. Je vous remercie.

Une salve d'applaudissement adouba cette nouvelle troïka qui saluait la foule sous les crépitements des flashes.

Claude Ithurbisque s'avança :

— Un énorme travail nous attend. Nous ferons face à nos responsabilités, soyez en sûrs, pour servir au mieux les intérêts de l'Aviron. Je vous demande d'être vigilants, solidaires, enthousiastes et sérieux comme vous savez l'être. Ne vous inquiétez pas, ayez confiance. Vive l'Aviron Bayonnais.

Des hourras montèrent au ciel, des applaudissements redoublèrent. Une mamie, socio de la tribune Gafas, poussa même un *irrintzina*^[16] à la stupéfaction de son mari, avironnard grand teint lui aussi. Même aux moments les plus chauds de cette tribune peuplée de fidèles parmi les fidèles, elle ne l'avait pas habitué à ça. Il l'embrassa, ébloui de fierté. Fusa alors un immense « Olé », comme on en entend à Bilbao quand toro et torero fusionnent. Nous étions à Bayonne et nulle place

ailleurs.

Le directeur prit à nouveau la parole en direction des journalistes qui s'étaient massés tous ensemble, formant une tortue hérissée d'appareils photos, micros et caméras :

— Nous recevrons la presse à l'intérieur, si vous voulez avancer.

Je les laissai se ruer. J'avais mieux à faire, chanter l'angélus avec Grobis et ses enfants de chœur. Dans la cohue je remarquai Tonton et Gabaston qui quittaient le Garage et descendaient la Nive vers le Pont du Génie. Je leur emboîtai le pas et je les rattrapai.

— Salut messieurs, vous êtes rassurés ?

— Pour le moment oui, grogna Tonton. C'est après qu'il faudra voir.

— Ce que tu es soupçonneux, embraya Gabaston. Laisse-les au moins commencer. Ils aiment l'Aviron autant que toi !

— Non monsieur ! Personne n'aime l'Aviron autant que moi. À part toi peut-être. Et encore... Ithurbisque oui. Behengaray, c'est la cravate et le blazer qu'il aime. Quant à l'autre, cette espèce d'Anglais, c'est le pognon de Gafas qu'il aime et qu'il est venu surveiller. Comment c'est son nom déjà ? Je ne m'en souviens jamais, bien que ça me dise quelque chose.

— Lou Affle, ponctua Gabaston. Il est peut-être Anglais, mais ça fait Landais plutôt.

— Non, non, je ne vois pas, pourtant avec un nom pareil. Ça y est ! Si tu prononces à l'anglaise, ça fait un peu Tour Eiffel.

— Ça lui va très bien d'ailleurs. Il vient de Paris, il nous prend de haut et il est chez nous pour tout surveiller. »

— Tu as raison. C'est comme ça que je vais l'appeler maintenant. « Tour Eiffel ». Ça, je vais m'en souvenir. Tonton se tourna alors vers moi.

— Et toi, Sopena, où as-tu trouvé tes Russes ? Tu as l'air sûr de ton coup. Et l'analyse de Ducasse n'est pas mauvaise. C'est possible ce truc. Tu crois que les Ruskoffs voudraient acheter le nouveau club ?

— Tu vois que c'est une bonne idée, relança Gabaston. Si des mecs intelligents veulent un club comme ça, c'est que c'est bien. Tu as déjà vu des riches acheter des merdes ? Regarde Abramovitch. Il a acheté Chelsea.

— Oui mais il n'a tué personne, lui.

— Ce n'est pas que je trouve bien le fait qu'un Russe veuille acheter le nouveau club. Ce qui est intéressant, c'est qu'il veuille l'acheter. C'est donc qu'il croit au projet. C'est ça que je trouve bien.

— Oui, peut-être. Mais un projet avec les Biarrots, ce n'est jamais bien. Tu devrais le savoir à ton âge. Tu as une licence de vétéran et des enthousiasmes de cadet.

Pendant ce ping-pong bleu et blanc, nous avons remonté la rue Tour de Sault et nous étions presque en haut, dans la circonscription d'Ulysse et de son bar, octroi de la rue d'Espagne.

— Vous passez prendre Ulysse avant d'aller *Chez Grobis* pour l'angélus ?

— Tu fais partie de la Maîtrise aujourd'hui ? questionna Gabaston.

— Oui, Grobis m'a invité.

— Il a une belle voix, ajouta Tonton à l'adresse de Gabaston. Il chante bien. Et il siffle pas mal aussi.

— Salut la compagnie, nous lança Ulysse, torchon à l'épaule, en éteignant une radio nasillarde. Je suis déçu, je pensais que la nomination ferait plus de vagues. C'est passé comme une lettre à la poste.

— Quand tu donnes à manger à tout le monde, c'est facile de trouver un consensus, commença Gabaston. Ithurbisque pour le rugby, Bayonne et l'Omnisports, Behengaray pour les partenaires et Tour Eiffel pour les gens de Gafas.

— Qui ? demanda Ulysse.

— L'Anglais de chez Gafas. Tonton l'appelle comme ça. Tour Eiffel. Évidemment, si tu prononces à la landaise, Lou Affle, ça fait plutôt partie de quilles de 9 à Tartas.

Quatre blancs vinrent s'échouer sur le zinc.

— À l'Aviron, tonna Tonton.

— À Ithurbisque, suivit Gabaston.

— À Behengaray, continua Ulysse.

— À Tour Eiffel ? questionnai-je timidement.

— On lui accorde, lâcha Tonton.

— Je crois qu'il en aura besoin, ajouta Ulysse.

— Tu es prêt ? demanda Gabaston à Ulysse. Ça va être l'heure.

— Un dernier coup d'œil à la salle des machines et je suis à vous.

Il fila à l'autre bout du bar où s'affairait son second, en proie à des chevaux de retour, aux commandes de la machine à PMU.

— Je te confie les rênes, lui dit-il. Donne de l'avoine à tous les chevaux et à boire à tous les clients. À tout à l'heure.

Nous sortîmes et descendîmes la rue d'Espagne. L'atelier de Sotelo

était fermé pour cause de samedi. Nous tournâmes rue Poissonnerie et pénétrâmes *Chez Grobis*. L'ambiance ressemblait à celle du mercredi à midi, quand le peuple bayonnais en transe attend 22 h et l'ouverture des Fêtes. Les jambes étaient légères, les coudes déliés et les gosiers convenablement en pente. Et l'Aviron à nouveau gouverné. Tout annonçait une belle journée ; la météo et les prévisions rugbystiques pour les semaines à venir. Nous fendîmes la foule et accostâmes au bout du comptoir où nous attendaient Chato, Crabot et Titi.

Grobis distribua les verres.

— La cérémonie commence maintenant. Je vous prie d'envoyer 10 € chacun pour les pauvres de la paroisse. Du chablis pour pousser les hosties, pour commencer.

Nous nous exécutâmes. La bouteille aussi fut exécutée. Contre huit, que voulez-vous qu'elle fit ? Des carottes au vinaigre et aux aromates, « du jardin », précisa Grobis, craquèrent sous nos dents. Un deuxième chablis vit ses reflets d'or s'échouer au fond de nos verres et subir lui aussi un sort funeste. Autour de nous, les Russes n'arrivaient qu'en deux. Les conversations tournaient autour de l'Aviron et de son président. Là tout n'était que désordre et beauté, manœuvres et simplicité, brouhaha et volupté.

Grobis nous montra d'un geste la direction du fond :

— Allez, tous à la crypte !

Il laissa la direction des opérations à deux de ses nombreuses nièces qui, aux temps chauds, venaient lui donner un coup de main.

Nous laissâmes « Aguilera » à notre gauche et traversâmes la cuisine pour arriver à la casemate. Une sorte de cave pour moine rabelaisien. Voûte de pierre, photos et trophées éclectiques voire mystérieux aux murs, étagères garnies de produits en tout genre, jambon et charcuteries au plafond, table rustique et bancs à l'avenant, bouteilles à la parade attendant l'estocade, vaisselier chargé jusqu'à la gueule. Et sur le fourneau, à feu doux, cuisaient les gras-doubles de Battittou, restaurateur souletin d'Idaux-Mendy. Le couvert fut vite mis, chacun se servant au vaisselier.

Grobis, proche du fourneau, présidait. Tonton lui fit face, Gabaston à sa droite, puis Ulysse, puis moi, à la gauche donc de Grobis. Titi, Crabot et Chato nous firent face. Le chapitre était au complet, la liturgie pouvait commencer. Grobis se leva.

— Je propose de lever nos verres à l'Aviron et à des jours meilleurs. Le Sang du Christ arrive tout droit de Saint-Nicolas-de-Bourgueil. Ce vin léger comme nous, nous permettra de savourer pleinement la saucisse sèche de chez Montauzer, l'andouille non moins

sèche de chez Alzuri et les chichons de chez Harcaut. Les *gindillas*^[17] sont du jardin. Quand nous serons dans le dur, si l'on peut parler ainsi des tripes de Battittou, nous passerons au Bordeaux. Un Côtes-de-Blaye qui finira très bien sur le fromage.

— Amen, conclut Tonton, en faisant basculer son ciboire.

Le pain rompu, la glace ce n'était pas la peine, nous attaquâmes en ordre dispersé mais redoutablement efficace. Les couteaux entrèrent en danse et les mandibules dansèrent la polka.

— Je te nomme responsable du nord de la table, lança Grobis à Tonton, veille à l'approvisionnement de tes voisins.

— Ils n'ont pas besoin de moi, regarde les ! Ce n'est pas un gosier qu'ils ont, c'est du buvard. Ils ont déjà dégommé une quille.

C'est Chato qui commença.

— Et ces Russes, Xanti ? C'est sérieux ?

— On ne peut plus ! Si tu en trouves d'autres qui puissent s'intéresser au sport tout en étant capable de flinguer, je suis preneur.

— Ça se tient, relança Ulysse. Ils n'ont pas la même culture que nous et chez eux, depuis que la faucille et le marteau sont rouillés, pour peu que tu ais du pognon, tout est permis.

Chato relança.

— Oui, mais comment faire une fois que tu as bousillé tout le monde ? Tu arrives et tu dis : Vous êtes dans la merde, mais si ça peut vous rendre service je suis prêt à reprendre le club.

— Aujourd'hui non, répondis-je. Mais imagine le chantier si Caracas était aussi allé au tapis. Les deux clubs seraient sans dessus-dessous, fragilisés, vulnérables, en même temps. Imagine la saison qu'ils auraient passée. Tu laisses le temps au temps et tu arrives, les biffetons au fusil. Parce que le boulot est fait. Ce sur quoi ont travaillé Gafas et Caracas, sans compter les trois villes, tout cela, ça tient toujours. Tu n'as plus qu'à rafler la mise, même si c'est toi qui apportes le pognon. Et en plus tu passes pour le sauveur en redonnant de l'espoir à toute une région. Elle est pas belle, la vie ? Tapis rouge, vodka et béluga ! Aujourd'hui, c'est différent. Il va prendre des risques, le Russe, car il va flinguer à nouveau, c'est sûr. Il faut qu'il ait Caracas pour pouvoir aller au bout de son projet.

— Mais Xanti, on va savoir que c'est lui, reprit Gabaston.

— Dans un an, ou plus ? Et puis il aura un alibi, ou il fera faire l'affaire par un autre. Ces types-là ont de la ressource.

— Pourvu qu'il ne nous flingue pas Ithurbisque. Là, ça me ferait du mal, ajouta Grobis.

Le Bourgueil vint, presque, à manquer. Il était temps de passer aux gras-doubles.

Le Côtes-de-Blaye se présenta au guichet, on le laissa entrer. À grandes louches fumantes, les gras-doubles empourprèrent les assiettes. Le ton baissa, comme le niveau des bouteilles. Le pain, vastement saucé dans le jus, épongea un peu les déficits, et la discussion reprit. Crabot et Ulysse n'étaient pas d'accord. L'un avançait la honte d'avoir un président russe, l'autre s'y résignait car il valait mieux un Russe que de finir au fond de la grotte, comme Lourdes, car c'était bon pour le commerce.

— Vous vous énervez pour rien, trancha Grobis. Les Russes, c'est comme Capri, c'est fini. Si Xanti a raison, les poulets vont finir par les serrer. Et on restera entre nous.

— Entre nous, avec les Biarrots, questionna Tonton ? Ou on est entre nous ou on est avec les Biarrots. Et si on est avec les Biarrots, on n'est plus entre nous.

Pendant ce temps, se retrouvaient au *Cheval Blanc*, célèbre restaurant du Petit Bayonne, les rescapés de la fusillade, plus Claude Ithurbisque, frais président bleu et blanc, et Guy Ducasse pas encore président du futur club.

CHAPITRE 12

Samedi après-midi

CHEVAL BLANC ET CHEVAL CABRÉ

Le *Cheval Blanc* était une institution bayonnaise dont la réputation s'établissait bien au-delà des frontières du Pays basque. Sis au 68 rue Bourgneuf, en face du Lycée Paul Bert et à un jet d'hostie de l'église Saint-André, il était passé de relais de poste à auberge, d'auberge à restaurant et de restaurant à temple de la gastronomie étoilée. Le tout à l'initiative d'une famille, les Errandonea, dont le fils composait maintenant au piano, des symphonies gourmandes et autres délicieux concertos. Popotte, c'était son surnom, était un inconditionnel de l'Aviron Bayonnais. Et aux temps mauvais de la descente en deuxième division, il avait fait broder en bleu ciel sur toutes ses vestes de cuisinier la flamme de son club au-dessous de son nom. À l'heure où ses pairs faisaient broder le leur au-dessus du nom de leurs restaurants, bien souvent enjolivé du sempiternel tricolore décliné en drapeau ou sur les cols, « Jean-Claude Errandonea Aviron Bayonnais », ça avait de la gueule. Afficher ses couleurs, surtout lorsqu'elles sont ternes, demande de la qualité. Le faire de façon décalée lorsque l'on s'élance sur la piste aux étoiles nécessite un joli panache. Popotte était donc un joyeux cavalier et c'est chez lui qu'avait lieu le « match retour ».

Arrivés chacun avec un chauffeur et un ange gardien selon un horaire et un ordre précis, les convives s'étaient engouffrés dans l'établissement sous la protection discrète mais renforcée de la police. Le quartier connaissait d'ailleurs une concentration inhabituelle de jeunes gens en bonne santé, l'œil vif et le muscle prompt, parlant souvent au col de leur veste.

Ce repas était celui de la confirmation d'un total accord entre toutes les parties, mais aussi un piège tendu aux Russes. Contrairement au rendez-vous hendayais, rien n'avait pu filtrer quant à celui-ci. Il n'y avait donc pas de place pour la préparation. L'improvisation totale s'imposait à Khodorovitch et ses sicaires. Et c'est bien sur cela que comptait Seignosse et sa basse-cour.

Les maires, les présidents et le futur président occupaient un salon à l'écart. C'est Popotte qui les accueillit et qui leur présenta le menu. Il s'était surpassé, affichant haut et fort ses couleurs. Plus Bayonnais on ne pouvait pas :

Les fines tranches de jambon de Bayonne, avec un Remelluri Gran Reserva,

Le Parmentier de Xamango au jus de veau truffé avec un Moulis, Château Poujeaux 2007,

Les Suprêmes de pigeon de Guiche rôtis rosés,

Salpicon de cuisses en civet et ravioli de cèpes, avec un Pessac-Léognan, Château La Louvière 2005,

Choix de fromages.

Le Moelleux de chocolat « Bayonnais »,

Café,

Armagnac Laberdolive 1985.

Jean Paulmy et Claude Ithurbisque applaudirent.

— On sait où on est, ajouta Didier Jaulerry dans un grand sourire.

— Il n'est pas un peu bleu, ton cheval ? demanda Serge Caracas.

— En tout cas, pour moi c'est parfait, ajouta Guy Ducasse.

— Tu viens t'installer à Anglet quand tu veux, conclut Jean Orduna.

Pendant le repas, Guy Ducasse joua le jeu, notre jeu à Seignosse et à moi. Il ne révéla rien à ses illustres commensaux du plan qu'il m'avait aidé à échafauder. Il s'était borné à développer l'idée que je lui avais soumise car il la trouvait plausible. Puis la conversation dévia sur l'Aviron et les relations nouvelles qui s'étaient forcément instaurées entre la Maison Bleu et Blanc et le clan Gafas. Claude Ithurbisque s'excusa presque :

— Nicolas Behengaray vous aurait beaucoup mieux renseigné que moi. Bien sûr, comme vous j'ai vu les contrats et les différentes clauses s'y rattachant. Je ne vous cache pas que Lou Affle est un peu trop présent à mon goût. Il a tendance à rentrer sur le côté et à vouloir talonner à la main. Et je n'ai personne pour lui marcher sur les mains.

— Attends, embraya Serge Caracas, fais le toi-même, un bon coup de genou dans les reins et il va comprendre. Il va être obligé de comprendre, car bientôt, même s'il connaît la combinaison du coffre, il n'aura plus la clé du bureau.

— Il était d'ailleurs vexé de ne pas être invité, continua Claude Ithurbisque.

— Il va falloir qu'il s'habitue, martela Serge Caracas.

— Et toi, Guy ? interrogea Didier Jaulerry.

— Pour moi c'est clair. Chacun restera dans le rôle prévu par ses attributions. Pas moins, mais pas plus. C'est sûr que l'on s'achemine vers une perte de leadership du groupe Gafas. C'est le lot de tous. Mais pas de déficit d'exposition pour lui, au contraire. Même si toutes les parties devront peu à peu s'effacer derrière la marque *Pays Basque XV*. C'est le but de la manœuvre et le jeu que l'on a demandé à tous de jouer.

— Je ne sais pas où nous serons après les municipales, embraya Jean Paulmy en regardant Didier Jaulerry et Jean Orduna, mais pour notre part nous veillerons à ce que les municipalités jouent le jeu. C'est un honneur de participer à cette aventure, et c'est donc un devoir de veiller scrupuleusement à sa pérennité.

— À cet égard, insista Didier Jaulerry, à Biarritz, nous allons faire voter une motion au conseil municipal, en soutien au projet. Elle sera enregistrée et engagera l'avenir. Je vous conseille d'en faire autant, messieurs les maires de Bayonne et d'Anglet.

Puis Serge Caracas fit une longue présentation du calendrier à venir. Les instances Françaises, autant la Fédération Française de Rugby que la Ligue Nationale de Rugby, étaient impliquées dans le projet qui avait trouvé tout leur soutien. Surtout celui de Pierre Uhart, le président de la FFR, basque grand teint et ravi de cette révolution qui allait enfin permettre à tout un peuple de pousser la même mêlée. Serge Caracas annonça que les conditions françaises étaient remplies pour passer à l'étape suivante, convaincre l'ERC, l'European Rugby Cup organisatrice de la H Cup, présidée par le landais Jean-Pierre Fiat qui était déjà, à titre personnel, convaincu du projet.

Les Espagnols et les Italiens n'avaient pas le poids pour s'opposer au projet, qui de toute façon ne les lésait en rien. Les Irlandais suivraient forcément, les Gallois aussi. Seuls les orthodoxes Écossais et les Anglais procéduriers et toujours perfides, étaient donc à manœuvrer. Mais Serge Caracas était confiant : cette nouvelle donne ne touchait pas leur porte-monnaie, bien au contraire, avec même une possibilité de négociations à la hausse pour les télévisions basque et espagnole, de quoi faire flamber le cognac sur le pudding. Et ce n'est pas le président de l'International Board, l'ONU du rugby, l'Agenais Bernard Gabelou, qui y mettrait son grain de sel.

Jean Orduna indiqua enfin que ses services techniques étaient l'arme au pied pour faciliter l'étude d'impact que l'aménagement de l'*Euskal Herri Stadium* allait nécessiter.

Ils épuisaient, somme toute, l'ordre du jour que la fin tragique du dîner d'Hendaye n'avait pas permis de clore.

Guy Ducasse proposa de se revoir tous ensemble aux palombes pour faire un point plus particulier sur le volet économique et financier.

— J'ai hâte de voir l'enquête terminée et de savoir qui sont ces Russes, si Russes il y a, souhaita Didier Jaulerry. Peut-être sont-ils venus au *Palais*, et qu'ils y ont eu vent du projet. Et de notre rendez-vous chez Serge. Mais ça, ce serait un peu fort de café.

— Moi aussi, il me tarde que ça finisse, enchaîna Serge Caracas, car je vous avoue que j'ai eu la peur de ma vie, et dès le lendemain une angoisse énorme. Maintenant, ça va mieux, mais je prends des cachets pour dormir. Je suis protégé comme un président des États-Unis, les mecs sont chouettes autour de moi, et motivés. Ils forment une sacrée équipe. Quand ce sera fini, ils auront tous une invitation permanente pour les matchs du BO, je vous le dis.

— Je suis content de te voir ainsi, continua Jean Orduna, quand je t'ai téléphoné mercredi, tu n'avais plus de ressort.

— Allez, je le dis, ça détendra l'atmosphère, embraya Didier Jaulerry. Vivant, mais abattu, ce garçon continue à être hors norme.

La tablée se dérida et dégusta le café dans une ambiance plus légère. L'armagnac qui suivit fut à peine dégusté, ces messieurs n'avaient pas fini leur journée.

Puis ce fut le moment de quitter la table et l'établissement. Le fonctionnaire de police qui montait la garde dans le couloir menant au salon, fit crépiter le Motorola. Le *Cheval Blanc* vit rappliquer une escouade d'athlétiques palefreniers.

L'ordre de sortie était le suivant : Serge Caracas, Jean Orduna, Didier Jaulerry, Guy Ducasse, Claude Ithurbisque, Jean Paulmy.

Au dehors, un discret ballet automobile et piétonnier se mettait en place. Les six voitures chargées de transporter leur précieuse cargaison se mirent à la manœuvre. Celles de Serge Caracas et Jean Orduna étaient garées au parking des allées Boufflers le long de l'Adour. Celles de Didier Jaulerry et Guy Ducasse attendaient Porte de Mousserolles. Les deux dernières, réservées à Claude Ithurbisque et à Jean Paulmy, stationnaient sur la place Saint-André.

L'équation qu'avait à résoudre Seignosse était à deux inconnues, mais de taille : quand et comment. Quand allaient intervenir les Russes ? Comment allaient-ils opérer ? Mais là ne s'arrêtaient pas les problèmes qu'il avait à résoudre. Il lui fallait protéger les victimes potentielles, tout en rendant possible l'intervention des tueurs. Il avait fait un choix raisonné. Les trois maires, ainsi que Claude Ithurbisque, bénéficiaient d'une protection classique. Guy Ducasse et Serge Caracas

avaient reçu la consigne de ne pas sortir de chez eux, sauf pour se rendre au Cheval Blanc. Le fait de rester chez soi pouvait aisément s'expliquer pour quelqu'un que la mort vient de frôler ou pour qui rentre d'un voyage d'affaires. Leur domicile était surveillé et un officier de police se tenait prêt à les véhiculer, si besoin était. Ce qui était le cas aujourd'hui.

Seignosse avait choisi une surveillance souple autour des Russes afin de ne pas éveiller les soupçons des deux horribles qui s'étaient révélé de redoutables protagonistes. Ils n'allaient jamais deux fois au même endroit et n'entraient jamais ensemble dans un magasin, ni pour acheter la presse, ni pour prendre un café. Quand l'un était dedans, l'autre restait dehors. Ils avaient un faible pour les parkings qu'ils visitaient régulièrement, tant les payants souterrains que les classiques à l'air libre.

Seignosse savait que c'était en ce samedi matin à Bayonne qu'il allait se passer quelque chose. Vendredi matin, Khodorovitch avait commandé pour la soirée un jet privé à destination de Nice-Côte d'Azur, puis direction Monaco, comme mardi dernier, mais en compagnie de Goutatchev cette fois. Quant aux deux nervis restés à Biarritz, ils avaient dû s'éclipser dans la nuit, après avoir diné sur place. Ils avaient joué les filles de l'air et fait faux bond à la Maison Poulaga pourtant en planque. Ils n'avaient pas dormi au *Palais* et n'étaient pas revenus y petit déjeuner. Leurs affaires étaient encore dans leurs chambres.

Si le dispositif mis en place autour de l'*Hôtel du Palais* avait été découvert, c'était très récent. Le comportement des Russes le confirmait. Ils étaient préoccupés, mais pas aux abois, sinon ils auraient levé le pied. Soit ils s'en étaient effectivement rendus compte vendredi soir et ils avaient filé, soit ils préparaient quelque chose et il fallait être prêt.

Et prêt, Seignosse l'était. Boucler le quartier Saint-André était impossible. Cela supposait du personnel en nombre, donc visible. Ce qui préviendrait les tueurs qu'ils étaient attendus et donc les découragerait.

Dans le sens de la circulation, avant le *Cheval Blanc*, à l'angle de la rue Bourgneuf et de la rue des Visitandines, veillaient deux officiers de police. Même dispositif après le *Cheval Blanc*, à l'angle de la rue des Lisses. Deux flâneurs musclés traînaient également devant l'entrée du Lycée Paul Bert, sur la petite place Marc Aubert, face au restaurant.

L'étroitesse des rues du Petit Bayonne et ses multiples sens uniques, avaient conduit Seignosse à penser que les tueurs se déplaceraient à scooter ou à moto. Il avait interrogé le commissariat

de police de Biarritz qui avait effectivement enregistré, dans la matinée, deux vols de motos de grosse cylindrée aux parkings du Casino et de Sainte-Eugénie. Ça se précisait donc.

Pour récupérer leur précieuse cargaison, il avait été prévu de faire entrer les voitures dans la rue Bourgneuf en sens interdit. Elles arriveraient par la rue des Lisses qui longe la façade de l'église Saint André, puis tourneraient à gauche dans la rue Bourgneuf, feraient demi-tour sur la place Marc Aubert, avant de s'arrêter devant l'entrée du restaurant. Pour entrer dans le quartier Saint-André, les voitures garées sur le parking des allées Boufflers emprunteraient la rue de Ravignan tournant le dos à l'Adour, puis la rue Monseigneur François Lacroix qui longeait la droite de l'église quand on regardait la façade ; elles tourneraient à droite dans la rue des Lisses, puis à gauche dans la rue Bourgneuf. Celles de la Porte de Mousserolles feraient la même chose, mais traverseraient la rue de Ravignan pour prendre la rue Monseigneur François Lacroix. Enfin les voitures stationnées place Saint-André s'engageraient directement dans la rue des Lisses.

Pour sortir du quartier elles feraient le trajet inverse : rue des Lisses, place Saint-André, rue de Ravignan puis à droite vers l'avenue du Capitaine Resplandy et le pont de fer avant d'aller faire un petit tour en remontant la rive gauche de l'Adour, vers Ametzondo et les rocade de l'autoroute où il était plus facile de remonter les bretelles à d'éventuels poursuivants.

Au croisement de la rue des Visitandines, les deux factionnaires disposaient d'une barrière girondine à placer sur la chaussée de manière à stopper la circulation tout en laissant un accès étroit à un deux roues, quand une des voitures venant chercher les clients spéciaux du *Cheval Blanc* entrerait rue Bourgneuf. Le même scénario se déroulant en même temps au croisement de la rue des Lisses, bien qu'en sens interdit. Le but de la manœuvre était de ralentir tout véhicule empruntant cette portion de chaussée. De même, une autre barrière placée en face du *Cheval Blanc*, sur le trottoir du Lycée Paul Bert, était prête à être manœuvrée de façon identique, perpendiculairement à la voiture qui stoppait devant le restaurant pour prendre livraison de son encombrant chargement. Évidemment, côté rue des Lisses, la barrière s'ouvrait à nouveau pour laisser partir la voiture chargée de son précieux colis. Avec les portiers blindés qui sécurisaient l'entrée du restaurant, ça en faisait des flingueurs prêts à défourailler avec la puissance d'un croiseur, et avec des armes de concours. Sous leurs blousons tous portaient un gilet pare-balles : Seignosse ne voulait prendre aucun risque car avec les Russes, ce n'était pas le temps du muguet qui arriverait. Ce serait plus vraisemblablement le cuirassé Potemkine. Et si l'on voulait que le

Petit Bayonne ne ressemble pas à l'escalier d'Odessa, il faudrait tirer vite et bien, et si possible les premiers. Par chance c'étaient les vacances, le lycée était donc fermé et cette extrémité de la rue Bourgneuf n'était pas ce qu'il y avait de plus passant en été. Il y aurait beaucoup plus de monde dans un mois, quand. Fêtes de Bayonne obligent, les vachettes, reines estivales du quartier, auraient investi la place. Pour le moment le secteur était calme. Avant la tempête ?

Par contre, là où ça soufflait fort, c'était dans la casemate de Grobis où le cheval n'était pas blanc mais cabré et en train de s'emballer dangereusement. Les gras-doubles de Battittou, épicés et moelleux à souhait avaient, si l'on peut dire, créé un appel d'air que le Côtes-de-Blaye parvenait tout à fait à neutraliser, tant il était la parade idéale à l'inférieure ronde, gras-double, sauce, pain qui, dans un ressac quasiment ininterrompu, berçait nos estomacs. La serviette grasse, la lippe gluante et la tuyauterie constamment mise à contribution, nous avions la soif dessus. Et nous n'étions pas encore arrivés au fromage, un puissant brebis, fort comme un Turc et piquant comme le blizzard. Ici, pas besoin de confiture, nous étions entre hommes. Et ce sucré succédané de la neutralité fromagère plus conforme aux goûts enfantins, n'avait pas lieu d'être dans cette assemblée qui tirait plus sur le chanoine que sur l'enfant de chœur. Débité en tranches arachnéennes, permises par un couteau à raclette, le fier produit des bergers de nos montagnes perdait inexorablement de sa superbe et de son volume. Tout comme le Côtes-de-Blaye. Il s'évaporerait dangereusement : les bouteilles, qui pourtant peuplaient la table avec obstination, étaient toujours vides. Illusion d'optique ? Humidité ambiante ? Part des anges ? Pourtant notre frénésie soiffarde ne s'étanchait pas. Perplexes mais résignés, nous nous appuyions sur nos incertitudes et nous nous perdions dans nos conjectures. Il y avait du mal de fait.

Dans un élan de lucidité, Grobis demanda le silence :

— Nous sommes en cannes aujourd'hui, il ne va pas y en avoir assez pour les pauvres de la paroisse. Je vous prie donc d'allonger la sauce de 5 €.

Nous nous exécutâmes de bonne grâce.

La conversation, les conversations plutôt, avaient de plus en plus de mal à garder le cap. Lequel ? N'importe, l'imagination débridée des commensaux ouvrait des horizons nouveaux et insoupçonnés. Grobis penchait maintenant pour une histoire de cul mais ne parvenait pas à imaginer la gonzesse capable de susciter un tel élan, qu'il fallait éliminer le concurrent à l'arme lourde. Crabot non plus. Qui était le concurrent ? Gafas, Caracas, les deux ? Qui avait armé le bras des tueurs ? Un financier véreux ? Les Russes ? Moscou, les plaines

d'Ukraine, Nathalie, le chocolat de chez Pouchkine... La bouteille de rouge était vide, devant moi sentait le brebis. On n'en était plus là. Plus besoin de phrases sobres ni de révolution d'octobre. Un vent fou, de force 13° et mis en bouteille au château, soufflait sur la steppe. Pour Tonton, c'était Caracas qui avait fait le coup. Et sa blessure, quoique réelle, n'était que diplomatique. Ulysse se régala de la vindicte tontonnesque à l'encontre de Caracas et l'encourageait, déviant sur la thalasso, une idée qu'il avait piquée à Bobet. Gabaston se désolait de vivre dans un monde d'assassins qui, en plus des hommes, allaient tuer le rugby. De son côté Chato pensait à une future OPA sur les lunettes de Gafas, téléguidée désormais par Caracas et sa marque « Full Back ». Et moi, dans ce maelström de couillonnades, j'avais renoncé, m'accrochant à tous les radeaux, méduse en panne de courant. Devant une telle concentration d'exposés, j'avais soif d'apprendre. Mais pas que.

Le gâteau basque de chez Mauriac supportait lui aussi l'escorte du Côtes-de-Blaye. Nous ne le laissâmes pas s'aventurer seul en terrain hostile. À présent, c'était Optic 3000 poussé par Caracas qui était à la gâchette. Et Tonton s'engouffrait sans retenue dans cette nouvelle brèche ouverte par Titi. Ulysse n'avait aucune envie de rentrer à Ithaque. Il était passé au tire-bouchon et balançait les bouteilles sur la table, à la cadence d'un taliban servant l'apéro au cocktail Molotov à Kaboul.

Le café arriva avec son body guard, un Bas-Armagnac. Il fut accueilli chaudement à fond de tasse. Les langues claquèrent, et l'on mâcha l'élixir ambré pour en sublimer les saveurs. Si le degré alcoolique avait grimpé, les conversations avaient baissé d'un cran. Même avec un métabolisme chahuté, nous savions reconnaître les produits de qualité. Et le Château de Laubade de l'ami Lesgourgues en faisait partie. Une escadrille de havanes vint se poser sur la table. J'optai pour un *robusto*. La fumée bleue des ambassadeurs de Cuba monta lécher les voûtes. On était mieux qu'à Valenciennes.

À ce moment-là, Iker entra en coup de vent. Chanteur issu d'une famille d'artistes, il tenait un restaurant sur les quais de la Nive et n'avait donc pu se joindre à nous à l'heure de l'angélus. Essoufflé il lâcha :

— Ça flingue au Petit-Bayonne.

CHAPITRE 13

Samedi après-midi

LÂCHEZ LA VACHETTE

L'armagnac s'arrêta de tourner au fond des tasses. Et nous regardions tous l'oracle, la bouche ouverte et l'œil rond, très poissons rouges au fond d'un bocal. Je fus le premier à réagir.

— Chez Popotte ? demandai-je.

— Oui, par là et autour de l'église Saint-André.

Un peu de la soulographie qui baignait les côtes où nous étions échoués s'en fut, dans un reflux au parfum de pruneau.

— Comment tu le sais ? me demanda Titi.

— Parce que toutes les huiles déjeunaient au *Cheval Blanc* après la nomination d'Ithurbisque : les trois maires, Caracas, Ithurbisque et Ducasse.

— Elle est forte celle-là, s'étonna Tonton. Ça se passe à Bayonne et le seul qui est au courant, c'est un Biarrot. Ça commence bien l'Entente Cordiale.

— Et tu es là, avec nous au lieu d'être sur le terrain ? s'indigna Gabaston.

— C'est beaucoup plus agréable de passer un bon moment avec vous plutôt que d'attendre le ventre vide qu'il se passe quelque chose.

— C'est sûr qu'ici, c'est difficile d'avoir le ventre vide, embraya Chato.

— Je n'avais aucune inquiétude. *La Gazette* a envoyé un photographe en planque. Il valait mieux que ce soit lui que moi. Ces gars-là n'ont pas d'appétit.

— Résultat des courses ? demanda Grobis à Iker.

— Personne de chez nous n'a été touché, c'est ce qu'on m'a dit. C'est Éric, le patron de *La Treille* qui m'a averti, il était aux premières loges. Ce sont deux mecs à moto qui ont provoqué l'*encierro*. Ils se sont fait canarder comme des pipes à la foire, il y avait des Lucky Luke partout autour du *Cheval Blanc*. Mais la moto a réussi à s'enfuir.

— C'est fini alors, questionna Tonton ? Ce n'est pas la peine qu'on bouge. Ulysse, ressers-moi de l'armagnac, je n'ai pas pu apprécier la fin du premier comme j'aurai dû.

Ulysse s'exécuta d'un poignet assez ferme, ma foi, et entreprit un tour de table. Iker, dernier arrivé, fut le premier servi. C'est vrai que dans la casemate de Grobis, nous étions comme au Paradis. Amis et produits, du terroir, et quel terroir ! Temps qui passait lentement s'effilochant doucement au rythme des siècles anciens. Voûtes séculaires qui tissaient un rempart minéral entre l'objet du délice, du délire aussi, bien souvent, et le monde extérieur et son valet obséquieux et tyrannique, le téléphone portable.

Je me décidai cependant à aller jeter un coup d'œil vers Saint-André.

— Je vais faire un saut là-bas et je reviens vous rendre compte. Je pense que vous serez toujours là.

Je descendis la rue Poissonnerie, la rotule imprécise et le pied pas si beau que ça. Mais l'air me fit du bien quand je franchis le pont Pannecau. Je pris à gauche vers le Musée Basque et la me Marengo. J'appelai Pibale, le photographe de choc de *La Gazette*, car c'était lui qui s'y était collé, c'était sûr. Il pesait moins que le sac contenant son matériel, mais il avait le chic pour se faufiler partout, servi par un culot monstre qui lui ouvrait portes et fenêtres d'où il pouvait mitrailler à pixels que veux-tu, l'objectif qu'il s'était fixé. Effectivement il était sur place. Je le rejoignis sur le parvis de l'église Saint-André car le bout de la rue Bourgneuf était bouclé. Il était 16 h 43.

— Tu as des photos ?

— De quoi faire un album. J'ai réussi à monter dans l'appartement au-dessus du magasin qui est presque en face du *Cheval Blanc*. La mémé qui y habite m'a offert le café.

— Qu'est-ce que tu lui as dit pour qu'elle te laisse entrer ?

— Que je faisais un reportage sur les vieilles façades bayonnaises et que sa fenêtre était le meilleur endroit pour photographier celle du *Cheval Blanc*. De là, j'avais toute la rue en enfilade, des deux côtés, et de l'autre fenêtre donnant sur l'entrée du lycée, j'avais la vue dégagée jusqu'à l'église Saint-André. Une fois que j'ai fini mon pseudo boulot, comme elle était sympa, je lui ai annoncé qu'il y aurait du spectacle dans la rue et que ce serait mieux que le feuilleton à la télé. Nous nous sommes installés et nous avons attendu. Vers 16 h, ça a commencé à s'agiter. Des flics en civil ont rappliqué au *Cheval Blanc*. J'en ai compté six. Ils sont restés sur le trottoir devant l'entrée. Puis une voiture est arrivée par devant l'église Saint-André. Elle a pris la rue Bourgneuf en sens interdit et fait demi-tour sur la place devant le lycée avant de s'arrêter devant l'entrée du *Cheval Blanc*. Là, deux mecs qui étaient sur le trottoir côté lycée appuyés à une barrière, l'ont mis en travers de la

chaussée, à côté de la voiture. Caracas est sorti du restaurant entouré de policiers, j'ai mitraillé à bloc. J'ai entendu alors un feulement rauque, celui d'une moto sûrement japonaise qui venait de ma gauche, vers l'église. Je me suis tourné vers le bruit et j'ai mitraillé aussi. Mais d'autres flics avaient tiré une autre barrière en travers de la route, juste au bout de la rue. La moto a donc viré vers la place Saint-André. Un coup de feu est parti, puis d'autres. J'ai changé de fenêtre pour avoir davantage de vue vers l'église et là, quatre motards sont sortis du lycée et ont foncé derrière la moto. J'ai mitraillé au jugé, c'était un feuilleton américain. Les motos ont contourné l'église Saint-André et ont pris la direction de l'Adour. Après, je suis descendu dans la rue. La mémé m'a remercié car elle avait passé un très bon moment et elle aurait des choses à raconter à ses amis.

— Dommage que *La Gazette* ne paraisse pas demain, nous aurions fait un carton. Nous avons encore un coup d'avance sur la concurrence, car tu es le seul à avoir les photos. Ici, il n'y a plus grand-chose à apprendre. Je vais tenter de trouver Seignosse. Avertis Roland. Dis-lui que je traîne encore un moment ici. Je l'appellerai demain dans l'après-midi. Avec tes photos et ce que je sais de la surveillance autour de l'Hôtel du Palais, nous avons de quoi faire une page.

— Je rentre au journal pour travailler les photos. Roland y sera sans doute. Je le tiens au courant. Je te montre les photos ?

— Non merci, je n'ai pas le temps, il faut que je trouve Seignosse.

— Bon, tant pis. J'y vais. Ciao !

Pibale traversa la place Saint-André puis se dirigea vers le mail Pelletier au bord de la Nive. Je pris la direction inverse, vers le *Cheval Blanc*. La rue était barrée et la Maison Poulaga occupait l'espace. C'étaient sans doute des flics bayonnais car je n'en connaissais aucun. Impossible de s'approcher du *Cheval Blanc*. Je retournai vers la place Saint-André à la recherche du véhicule de service de Seignosse que je connaissais. Rien. Je revins sur mes pas et inspectai le tour de l'église. Dans la rue Cardinal Godin qui longe le côté gauche de l'église d'un côté et le Lycée Paul Sert de l'autre côté j'aperçus une Peugeot grise, similaire à celle de Petit Poulet, mais l'antenne n'était pas la même. Dommage ! Mais en m'approchant je reconnus l'homme au volant. C'était Bruno Subelet, l'adjoint de Seignosse en conversation avec un de ses collègues. Je me baissai au niveau de la fenêtre ouverte et je le saluai.

— Vous êtes toujours dans les bons coups, vous alors ! » me dit-il en riant et en me tendant la main.

— Un peu de flair, un bon réseau et le tour est joué.

— Je vois ça, oui. Depuis mardi vous n'avez pas manqué grand-chose.

— Pas grand-chose en effet. Et j'en ai même découvert d'autres.

— J'ai vu ça aussi. C'est bien ce que je dis, toujours dans les bons coups.

— Vous ne sauriez pas où je pourrai voir le commissaire Seignosse ? Parce qu'à part vous ou le proc, ce n'est pas la peine de l'appeler au téléphone.

— Vous êtes au courant de ce qui s'est passé ?

— Oui, bien sûr, je connaissais l'existence du repas au *Cheval Blanc* et notre photographe planquait dans le quartier. Mais ce que je voudrais savoir, c'est ce qui s'est passé quand vos motos sont entrées dans la danse.

— Vous savez ça, aussi ! Bon. Je vais vous le faire court. Mais je préférerai que ce soit Jacques Seignosse qui vous le dise. On les a interceptés. Sans bobos pour nous. Eux ils ont mangé un peu chaud. Ils pèsent un peu plus que ce matin, si vous voyez ce que je veux dire. Mais ça ne va pas durer. Les deux Russes sont à l'hôpital, on leur extrait une balle à chacun et le commissaire les interroge dans la foulée. Il sera là-bas à 20 h.

— J'ai compris. Lui à l'hosto et vous au *Palais*. C'est ça ?

— C'est tout à fait ça. Vous auriez fait un bon flic. À vous de jouer.

— Merci, à bientôt.

En plus de la presse en maraude mais un peu en retard, le quartier commençait à accueillir des curieux par l'odeur alléchés. Il était aux alentours de 17 h. J'avais mon rapport à faire à la casemate de Grobis.

Je franchis la Nive au pont Pannecau et je remontai la rue Poissonnerie. J'entrai *Chez Grobis* où les nièces s'affairaient, servant du houblon même à des bruns. Je traversais le bar, la cuisine et je me retrouvai dans la casemate. Malgré le naufrage qui s'annonçait imminent tant le roulis et le tangage s'entrechoquaient en haut et au creux de la vague, l'équipage n'était pas décidé à abandonner le navire. Comme disaient les sportifs dans les interviewes, ils ne lâchaient rien. Grobis en grand timonier, donnait le cap et les autres flottaient comme ils pouvaient, médusés sur un radeau fou. Là, ils essayaient de suivre une autre bouteille d'armagnac, la première étant passée par-dessus le bastingage. Vide de tout message elle devait flotter, mais sûrement pas entre deux eaux. D'ailleurs, y avait-il de l'eau ici ? Iker, qui n'avait pas eu besoin d'ouvrir les volets pour voir arriver le mauvais temps, était descendu à la première escale : quand il avait fallu ouvrir les sabords pour tirer une deuxième bordée

d'armagnac. Quantitativement le rôle d'équipage n'avait pas bougé. Qualitativement c'était une autre histoire. Il n'y avait plus aucun bosco pour remettre de l'ordre sur le pont, la dunette était abandonnée, personne au cabestan. Grobis, Neptune tonnait au-dessus du vacarme, ne donnait plus d'ordre, ni de contrordre. La casemate faisait eau de toute part. C'était un comble. Et voguait la galère.

En me voyant, Grobis hurla :

— Si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère ira à toi.

Puis imitant le jingle qui précédait les flashes d'info sur Europe 1, il annonça d'une voix nasillarde, très Gaumont-Actualités :

— Et maintenant, écoutons notre envoyé spécial au Petit-Bayonne.

Je repris la balle au bond et j'enchaînai, nasillard moi-même :

— C'est par une belle journée d'été que les plus hauts responsables municipaux et sportifs du Pays basque avaient décidé de se rencontrer pour décider de la marche à suivre à l'issue de l'odieux assassinat dont avait été victime l'homme d'affaires Jacques Gafas, par ailleurs président du club de rugby de l'Aviron Bayonnais. Le maire de Bayonne Jean Paulmy, le maire d'Anglet Jean Orduna, le maire de Biarritz Didier Jaulerry, le président du club de rugby du Biarritz Olympique Serge Caracas, le tout nouveau président de l'Aviron Bayonnais Claude Ithurbisque et le financier Guy Ducasse, pressenti pour être le futur président du nouveau club qui réunira sous sa prestigieuse bannière toutes les forces vives du Pays basque, avaient choisi le *Cheval Blanc*, le restaurant étoilé du chef Jean-Claude Errandonea au quartier Saint-André à Bayonne, pour se retrouver autour d'une bonne table et faire le point de la situation. À la sortie des convives, tous placés sous la surveillance experte des forces de police, une moto avec le pilote et son passager a tenté, sans succès, de forcer le périmètre de sécurité mis en place autour du restaurant. Devant l'échec de sa tentative, la moto a pris la fuite, poursuivie à son tour par un peloton motocycliste composé de quatre motos. Après une course poursuite et un échange de coups de feu, le pilote et son passager ont été neutralisés. Nous en saurons davantage dans les heures qui viennent.

— C'est bien tes actualités comme ça, remarqua Gabaston. Tu te fais ton film et on vient te mettre au courant, à domicile.

— Eh bien moi, je n'irai pas au cinéma avec toi, le reprit Titi. Si te faire un film, c'est boire de l'armagnac tel du jus de fruit comme Carlos sous les cocotiers. Tu vas vite arriver à la dernière séance.

— Puisqu'on a commencé, on va continuer, annonça Tonton. On va boire à la santé de la police qui a fait du bon boulot. Sopuerta l'a

dit.

Ulysse ajouta :

— Si j'ai bien compris, tous les prétextes sont bons. À la santé de la police, maintenant. Tu crois qu'ils ont vraiment besoin qu'on boive pour eux. Ils sont assez grands pour le faire eux-mêmes.

— Ne cherchons pas de prétextes, embraya Chato. Finissons cet armagnac et qu'on n'en parle plus.

— Après ça, on ira boire une petite bière, histoire de rincer le cochon », ajouta Crabot.

— Que chacun boive à ce qui lui plaît. Grobis reprenait la main. Moi je bois à l'Aviron, au rugby et à tous les moments formidables que l'on a passé grâce à lui et à tous les gens qu'il nous a fait découvrir. Et que ça dure longtemps encore.

— Voilà, conclut Titi, ça au moins, ce ne sont pas des conneries.

Je trempai les lèvres dans mon verre. Je venais d'échapper à une embuscade majuscule et j'avais encore du boulot : il ne fallait pas tenter le diable deux fois.

Je regagnai ma voiture et j'appelai Alexandre. Il décrocha rapidement.

— Alexandre, bonjour. As-tu des nouvelles ?

— Oui, bien sûr, Xanti. Je viens d'écouter la radio. On y a annoncé la deuxième tentative d'assassinat, semble-t-il. Mais on ne sait pas contre qui.

— Non, non. Ce n'est pas à ça que je faisais allusion. As-tu des nouvelles des Russes et du *Palais* ?

— Oh là là ! Tout est sens dessus-dessous. Les deux nervis ont détalé dans la nuit et leur patron est reparti à Monaco vendredi après-midi. Depuis c'est le grand bazar. Tout le monde se demande comment Khodorovitch était au courant des différents repas. Je crois que j'ai ma petite idée. Il faudrait qu'on se voie. Tu as le temps ?

— Maintenant ? Oui si tu veux. Je suis à Bayonne où il faut que je sois à nouveau avant 20 h.

— Bien. Passe chez moi tout de suite, je t'attends. Moi c'est au *Palais* que je dois être à 20 h, à cause du concert.

Vingt minutes plus tard, j'étais chez Alexandre.

Je commençai par lui raconter le repas et l'*encierro* qui s'en était suivi.

À son tour il éclaira ma lanterne.

— Les deux brutes blondes ont déjoué la surveillance dont ils

faisaient l'objet. Savaient-ils qu'ils étaient surveillés ou voulaient-ils seulement quitter le *Palais* sans éveiller l'attention ? Je l'ignore. Mais ce dont je suis sûr, c'est que tout le monde cherche à savoir comment Khodorovitch était au courant des deux repas. C'est le grand quiz qui agite le *Palais* en ce moment, j'y étais encore ce matin. J'ai mené ma petite enquête sur Khodorovitch, Xanti, tu penses bien. Voilà. Il a déjà séjourné au *Palais* plusieurs fois, depuis deux ans environ. Il est donc devenu un client régulier. Régulier dans ses visites, mais pas du tout dans son attitude. Il se comporte comme le voyou qu'il doit être à la base. Il ne respecte rien, ni les gens ni les choses. Il paie et donc il a tous les droits. Il fait partie de la catégorie de clients dont on se passerait bien. Gérard Gaumont, le directeur, le tolère mais ne le supporte pas. Il fait contre mauvaise fortune, bon cœur, c'est le cas de le dire. Il semblerait que Pierre Tobago, membre du conseil d'administration de la SOCOMIX^[18], et qui a ses entrées à la mairie, ait succombé au charme vénéneux de Khodorovitch. Ils ont diné ensemble plusieurs fois au *Palais* et sans doute aussi à l'extérieur. Tobago entretient une relation privilégiée avec Khodorovitch, au grand dam de Gaumont. Le Russe a passé quelques jours au *Palais* à la fin du mois de mai. Donc un mois environ avant le repas d'Hendaye dont la date devait être prévue bien à l'avance. Et il a rencontré Tobago plusieurs fois au cours de son séjour. Il aurait donc pu apprendre l'existence du repas. Plus troublant encore, Khodorovitch a revu Tobago très récemment. Vendredi matin pour être plus précis. Après quoi il commande un avion pour Nice et Monaco, et samedi, donc aujourd'hui, il envoie ses tueurs à la sortie du *Cheval Blanc*. Étonnant, non ? Pourquoi cet intérêt réciproque entre Khodorovitch et Tobago ? On parle de parties fines organisées par Khodorovitch où Tobago aurait été invité. Ce qui crée des liens, forcément. Khodorovitch est un charmeur, tout le monde en convient au Palais. Mais un prédateur, tout le monde en convient aussi. Sauf Tobago apparemment. Ton copain le commissaire est au courant de tout ça car son équipe est en train de passer le *Palais* au peigne fin et le personnel à la moulinette depuis deux jours. Ils enquêtent sur un trafic d'armes et ne citent jamais les Russes. Mais ils passent en revue toute la clientèle depuis le début de l'année. Donc les Russes aussi. Ils sont forts. Ah, autre chose. Le fils de Khodorovitch, Igor, poursuit ses études près de Londres, au Surbiton Collège. Et il joue au rugby, fort bien paraît-il. Et qui est son idole ?

— Vu comme c'est parti, ce ne peut-être que Caracas. On y est en plein ! »

— Bravo ! Et dès qu'il est ici, car il accompagne souvent son père, il fréquente assidûment la thalasso de Caracas. Je ne sais pas s'il va manger à Brindos, mais pourquoi pas. Il vient presque toujours

accompagné d'un copain anglais qui joue au rugby avec lui à Surbiton. Voilà, tu en sais désormais autant que moi. Je vais te laisser car il faut que je me prépare pour le concert. »

— Ton récit m'ouvre des horizons nouveaux, mais n'éclaircit pas tellement la situation. On sait comment Khodorovitch a pu connaître l'existence des repas, mais on ne sait toujours pas pourquoi il a monté ce barnum. Bon concert, Alexandre ; je m'en vais intercepter Seignosse à l'hôpital de Bayonne. Merci, à bientôt. Le dénouement est proche. »

Je retournai à Bayonne et je ne me garai pas sur le parking de l'hôpital, mission impossible. Je choisis la rue du Comte de Cabarrus. J'avais du temps devant moi. J'appelai José Luis, un copain qui travaillait aux urgences. Il me répondit assez rapidement.

— Salut, c'est Xanti. Je te dérange ?

— Non, mais je suis au travail.

— Parfait. Restes-y.

— Xanti, tu en as de bonnes, toi.

— Non, ce que je veux dire c'est que ça m'arrange d'avoir quelqu'un dans la place...

— Ne me dis pas que tu es au courant pour les mecs qui se sont fait décaniller par les flics ?

— Pourquoi crois-tu que je t'appelle ? Ils sont deux et circulaient à moto. Et on doit être en train de les opérer. Ça te va ?

— Impressionnant ! Tu sais tout.

— José Luis, où faut-il que je me planque pour intercepter le flic qui va venir les interroger vers 20 h ?

— Je ne suis pas au courant, mais ça ne peut se passer que près du bloc. On peut y accéder directement pas l'entrée de la blanchisserie. Installe-toi sous les arbres du parking de derrière. De là tu pourras surveiller l'entrée de la blanchisserie et l'entrée des fournisseurs. C'est par là qu'il va arriver le plus facilement et le plus discrètement. En général, quand les flics viennent enquêter ici, c'est par là qu'ils passent.

— Merci, José Luis, à charge de revanche.

— À Pampelune peut-être ? J'y vais le dernier weekend.

— Je ne sais pas si j'y vais et quand j'y vais. Sinon dans un mois, à la tamborrada^[19] des Fêtes.

Je me dirigeai vers l'hôpital. Je traversai les parkings surchargés et je fis le tour des bâtiments pour rejoindre le poste d'observation que José Luis m'avait indiqué. Je m'appuyai à un arbre d'où je pouvais

effectivement surveiller les deux entrées qui m'intéressaient. J'appelai Geneviève.

— Salut, Madame L'Oréal.

— Salut, Rouletabille.

— Tu es encore à la pharmacie ?

— Je viens d'arriver à la maison et tu m'attrapes juste avant que je prenne un bon bain. Je suis claquée.

— J'aimerais bien t'attraper en effet, mais je suis encore à Bayonne où il s'en est passé des choses. J'attends Seignosse, je lui pose cinq questions et je suis à toi, si tu veux bien de moi. Ne t'endors pas dans ton bain. Je m'occupe de la bouffe. Et puis j'ai beaucoup de choses à te raconter.

— D'accord, mais demain, tu te réveilles avec moi et on prend le petit déjeuner ensemble, minimum.

— D'accord, Circé. Je t'embrasse. Tu sais où.

— Oui. Je t'attends.

CHAPITRE 14

Samedi soir, dimanche matin

LA BEREZINA

J'attendis encore un peu avant que le portail des fournisseurs ne s'ouvre. Il était 19 h 53. Au volant de sa Peugeot, Seignosse entra dans le petit parking, suivi d'un Scénic occupé par deux fonctionnaires de police. Seignosse se gara juste devant l'entrée de la blanchisserie, les autres allèrent plus loin. Je hélai Seignosse, à l'hendayaise :

— Yep, Jacques !

Pas si surpris que ça, il m'aperçut.

— Je savais que j'allais te trouver là, le flair.

— Et un bon adjoint. Raconte-moi en vitesse. Je sais pour Tobago et Khodorovitch. Alors va à l'essentiel ; le rodéo, ça je n'ai pas vu. Je sais que tu viens interviewer les Russes.

— OK. Il est bon, ton copain au *Palais*. À lui tout seul il en a appris autant que nous. Les Russes ont filé dans la nuit de vendredi à samedi. Ils sont passés par les communs du *Palais* qui donnent sur la rue Louison Bobet. Ensuite ils ont volé une moto au parking du Casino, une Honda, puis une autre au parking Sainte-Eugénie, une Kawasaki. Ils sont allés planquer chez Caracas, chacun à un bout de la rue et ils ont attendu toute la matinée qu'il sorte pour le filer, sans savoir où ça allait les mener. Celui devant lequel la voiture est passée, a prévenu l'autre et ils ont suivi la voiture, à tour de rôle, jusqu'à la place Saint-André. Mon équipe les avait repérés dès qu'ils se sont approchés de chez Caracas. Nous étions donc prêts. Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit, je te le dis. J'avais disposé une autre voiture au Lycée Hôtelier qui a verrouillé tout le convoi dès qu'ils ont descendu l'avenue Kennedy et, sous le viaduc de La Négresse, pris vers l'aérodrome de Parme : zéro risque. Ensuite nous avons emprunté la Nationale 10 vers Bayonne jusqu'au rond-point Saint-Léon, avenue de Pampelune, porte d'Espagne, pont du Génie, mail Pelletier, place Saint-André et *Cheval Blanc*. Les deux motos se sont contentées de suivre ou précéder la voiture où était Caracas, à tour de rôle : du bon boulot aussi. Ils se sont assurés de la destination de Caracas et ont filé. Nous, nous avons déjà sécurisé le périmètre. Nous avons donc attendu qu'ils reviennent.

— Et ils sont revenus sur une seule moto. Ça aussi je le sais. Le photographe de *La Gazette* a tout vu et a pris toutes les photos : la

sortie de Caracas, les barrières et la sortie de la cavalerie planquée au Lycée Paul Bert. C'est entre ce moment et maintenant que je ne sais pas.

— Tu devrais arrêter la gastronomie et monter une officine, tu aurais des clients.

— Ton adjoint Subelet me l'a déjà dit.

— Ils ont laissé la Honda sous le pont de Fer et ont opéré avec la Kawasaki, plus maniable. À la sortie de la place Saint-André, nous ne les avons pas laissé repartir vers la gauche, les allées Boufflers, le centre-ville de Bayonne ou Saint-Esprit. Ils ont été obligés de prendre à droite. Mais là, nous avons bloqué l'accès à la bretelle vers le pont de la Nationale 117 sur la Nive et Saint-Léon : trop de trafic et donc trop dangereux. C'est cet itinéraire, et la Nationale 10 jusqu'à Anglet Saint-Jean, qu'ils avaient choisi comme chemin de repli une fois leur boulot accompli, à cause des couloirs de bus, de la circulation et des multiples possibilités de s'échapper. Mais on ne leur a pas laissé le choix. Ils ont été obligés d'aller tout droit vers le pont de Fer et le quartier Ametzondo et ses rocade. Là c'était beaucoup plus facile pour nous. Il y a de la circulation mais bien moins dense que sur la 10. Et on peut slalomer. Et mes cow-boys ne s'en sont pas privés. Les Russes ont défouraillé et les miens aussi : tous des gauchers, c'est plus pratique car tu ne lâches pas la poignée des gaz. Une moto pour les appâter et faire des fausses manœuvres, deux pour tirer, la dernière un peu décrochée, pour rendre compte. Ils les ont ajusté sur l'avenue des Pyrénées, à la sortie de la rocade quand tu remontes vers Saint-Pierre d'Irube et le collège Aturri. Un pruneau chacun, comme à Agen. Mais bien placé. Juste ce qu'il faut pour les faire tomber et les cueillir. Je les ai cuisinés à chaud avant que l'ambulance ne vienne les chercher, je suivais les opérations en voiture. C'est pour cela que je sais déjà tout ça. Ils parlent bien anglais et avec une balle dans la bidoche, pas besoin de lexique, ils ont été coopératifs. Maintenant, je vais leur parler de Khodorovitch. On les a opérés sous anesthésie locale. Ils vont jongler mais ça va les attendrir. Ils seront attentifs à mes questions, j'en suis sûr. Quant à leur patron, on lui a envoyé un bristol à Monaco. Nous l'attendons dans la soirée, lui et son comptable. Mais là, je ne te veux pas dans les pattes. La partie s'annonce serrée. Nous allons la jouer plus que fine. Et on va y aller sur la pointe des pieds. La moindre erreur et il sort un passeport diplomatique ou un gadget dans ce genre et on est marrons. Mais il est le commanditaire, c'est sûr. Encore une petite chose. L'équipe du *Fiscal* a retrouvé deux sacs à dos dans la Bidasoa. À Hondarribia, à la hauteur de l'ancienne criée. Ils contenaient chacun un fusil démonté, un – il regarda son carnet – M40A3. Ils sont motivés, les sudistes et ils bossent bien. Pour ce qui

est des autres convives, Orduna, Ducasse, Jaulerry, Ithurbisque et Paulmy, comme Caracas, ils ont été raccompagnés chez eux sans encombre, dans cet ordre : c'est celui que nous avions prévu pour la sortie du restaurant. Ils sont encore sous surveillance.

— Je ne sors pas de papier demain. Nous avons donc toute une journée devant nous. Je t'appelle demain car tu vas t'installer au *Palais*, non ? Ce que je vais écrire dépendra de Khodorovitch. S'il avoue, en avant marche. S'il ne le fait pas, j'évoquerai l'hypothèse, sans citer son nom ni celui de Tobago. Une sorte de papier d'ambiance, maintenant que tout est fini ou presque. De toute façon je n'écris rien sans t'avoir appelé avant. Petit Poulet, merci. Je ne te souhaite pas bonne nuit, car tu vas encore dormir par cœur, si j'ai bien compris.

— Et toi, Bordagain ?

— Bordagain.

— Veinard !

Il disparut par l'entrée de la blanchisserie où l'attendaient les deux autres policiers.

J'appelai Alexandre avant qu'il ne soit absorbé par son concert. Il décrocha aussitôt.

— Je ne te dérange pas longtemps. Il y a du nouveau. Les horribles ont été blessés et arrêtés, et Seignosse va faire ramener Khodorovitch de Monaco. Il arrive ce soir, mais je ne sais pas ce qui va se passer. Ça m'étonnerait qu'il prenne le risque de le boucler pour le cuisiner, même si les affreux sont passés aux aveux. Il va donc l'interroger chez Napoléon et Eugénie. La nuit au *Palais* risque d'être aussi folle et mouvementée que la Nuit à l'Opéra ou la Nuit au Musée.

— Je vais donc ouvrir l'œil, tu penses bien. Je t'appelle dès que je sais quelque chose.

— Tu peux attendre demain matin, nous aurons tout le temps d'aviser. Allez, bon concert.

Je traversai les parkings de l'hôpital et rejoignis ma voiture. Pour une bonne journée, c'était une bonne journée. J'avais échappé à un naufrage alcoolisé et Seignosse avait neutralisé les duettistes slaves. Et j'avais de quoi écrire et surtout le temps de le faire. Mais avant, il fallait retrouver la magicienne de Bordagain et lui concocter un repas prometteur.

Je rentrai chez moi. Je pris une bonne douche pour chasser les démons de midi qui s'incrustaient encore, dans mes dents notamment. Je ne m'en étais pas rendu compte, mais j'avais une haleine de cowboy parfumée aux gras-doubles, au fromage de brebis, au havane, à

l'armagnac et autres produits introuvables chez Émail Diamant.

Puis je fis le tour de ma cuisine pour effectuer un petit marché : ventrèche de thon, basilic, piments de Gernika, *penne rigate* n° 73 de chez Barilla, un Saint-Georges d'Ibry, mais rosé cette fois. Pour le dessert Geneviève devait bien avoir quelques fruits. Je pris aussi mon ordinateur. J'aurai un peu de boulot demain matin et je pourrai ainsi m'attarder chez la magicienne. Je n'oubliai pas un maillot de bain et un tee-shirt. Je fourrai le tout dans un sac de supermarché. Un peu chargé, je choisis donc la voiture pour monter au paradis.

J'arrivai sous l'arbre dans la douceur d'une soirée d'été commençant. Le chien vint mollement aboyer aux pneus et s'en retourna tout aussi mollement.

J'envoyai mon spécial à la sonnette et j'entrai. Tous les parfums de l'Arabie me sautèrent au nez. Soit un ouragan avait fracassé tous les flacons de la salle de bain, soit Geneviève avait fait une overdose de senteurs. Partout, des petits luminions parfumés gigotaient de la fragrance, sur les guéridons, sur les marches de l'escalier, sur les tables... partout. Vanille, framboise, citron..., il y en avait bien d'autres que je ne parvins pas à définir.

— Il manque rhum-raisin et mangue-pêche dans ton assortiment, dis-je arrivé dans le salon. On se croirait à la plage autour de la camionnette de la Maison Lopez.

— Rhum-raisin, il n'y a pas, mais mangue et pêche, oui, me fit Geneviève depuis la cuisine.

Elle portait un bermuda orange, comme sa chemise en lin, et des claquettes blanches marquées d'un drapeau brésilien. Elle gavait de glaçons un seau à champagne en me tournant le dos. Je lâchai mon sac, posai mes mains sur ses hanches et l'embrassai dans le cou.

J'aimai beaucoup ça, Geneviève aussi, apparemment. Elle abandonna les glaçons pour se tourner vers moi, façon volcan, et me coller façon sangsue. L'affaire n'était peut-être pas dans le sac, mais dans la cuisine, oui. Ça commençait fort.

— Ma chérie, on n'est pas partis pour rester. Un mouvement de plus et on va au lit. Ce serait bien, mais avant, j'ai plein de trucs à te dire.

— Moi aussi, d'ailleurs, fit-elle en relâchant son étreinte.

Nous nous écartâmes, redevenant un couple et non plus un mix de centaure ou de faune en fusion.

— J'ai apporté des gernikas pour l'apéro, puis j'ai prévu des pâtes au basilic avec de la ventrèche de thon. Je sais que tu as toujours du parmesan à râper. Et pour la soif, du rosé de l'Hérault. Par contre je

n'ai pas de dessert.

— J'ai des fruits, de quoi faire une salade arrosée d'un peu de rhum de l'Île Maurice, ça devrait aller. Pendant que tu prépares les piments et que tu mets les pâtes en route, je m'occupe de la salade de fruits.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Notre duo culinaire dura le temps de boire chacun un verre de txakoli, du Txomin Etxaniz bien sûr, que Geneviève avait enfourné dans le seau.

Je finissais de hacher, pas trop fin, le basilic en surveillant les piments. Ils n'étaient pas partis, mais je les avais fait revenir, tels quels, simplement essuyés, dans une poêle avec de l'huile d'olive, en remuant la poêle de temps en temps pour les faire tourner. Quand ils commençaient à noircir, ils étaient prêts. Hop, dans une *cazuela*, une pincée de gros sel de Guérande et le tour était joué. À côté de moi, ça sentait le rhum. Geneviève avait eu une petite faiblesse dans le poignet et les fruits, ravis, se payaient une tournée exotique, au fond du compotier.

Il faisait bon et Geneviève avait choisi la terrasse pour le rituel apéritif et le repas qui suivrait. J'y portais les gernikas, Geneviève jouant la cantinière avec le txakoli.

Contournant les fauteuils, nous ne balançâmes pas beaucoup, la balancelle retint notre choix. Geneviève s'y installa, très Madame Récamier. Y avait-il un Monsieur Récamier ? Dans le doute je ne m'abstins pas. J'occupai l'autre bout de cette méridienne suspendue.

— Alors, qu'as-tu fais de ta journée ? Moi, j'ai eu du monde tout le temps, avec une petite pointe à la sortie des plages. Le soleil piquait dur et j'ai eu droit à un petit *encierro* de cramoisis venant chercher lotions et crèmes apaisantes : un petit coup de pouce au chiffre d'affaires.

— Je reviens de loin. J'ai pris le café *Chez Grobis* qui m'a invité à participer ensuite à des agapes au fond de sa casemate, avant d'aller à l'Aviron pour la présentation du nouveau président. Ils ont choisi Claude Ithurbisque, l'ancien joueur. Puis je suis retourné *Chez Grobis* où m'attendait une équipe d'enfants de Marie. Évidemment le vent a commencé à souffler en rafales. Nous commençons à être à point, au fromage, lorsqu'Iker Amalur est arrivé nous annonçant que ça flinguait au Petit-Bayonne. Je savais par Guy Ducasse que les maires, Caracas, le nouveau président de l'Aviron et lui-même, devaient déjeuner aujourd'hui au *Cheval Blanc*. Donc j'ai tout de suite pensé aux Russes et à une deuxième tentative pour dessouder Caracas. J'en ai profité pour m'échapper. J'étais tranquille, *La Gazette* avait envoyé un photographe en planque... »

Je lui racontai tout, la surveillance mise en place par Seignosse, la corrida à Saint-André, la fusillade, la visite à Alexandre et ses révélations sur les relations Khodorovitch/Tobago et l'entrevue avec Seignosse à l'hôpital.

Le txakoli s'évaporait, il était temps de penser aux pâtes. Je mis la ventrèche de thon dans une coquille en fonte à feu doux, pendant que les pâtes cuisaient. Geneviève fit disparaître les traces laissées par les ambassadeurs de Gernika et de Getaria et mit le couvert sur une nappe écru rayée de rouge et de bleu, plus local et plus d'actualité, tu meurs.

Penne rigate al dente, thon presque confit, rehaussés de parmesan râpé que le basilic venait exalter, pas mal pour un bricolage de dernière minute ! Le rosé n'eut aucun mal à prendre le train en route. C'était l'été et tout s'accordait plus facilement.

— À mon tour de te dire ce que j'ai trouvé. Peut-être que ça va entrer dans le puzzle. En feuilletant un magazine qu'une cliente a oublié à la pharmacie, j'ai découvert une photo de Khodorovitch et de son fils à Londres, assistant à un match de rugby. Et son fils, le « Prince Igor », comme l'appelle la jet set, est habillé en « Full Back », la marque de Caracas. Ils ne le mentionnent pas dans le reportage, mais c'est curieux et ça m'a interpellé comme on dit. Et puis, ce que t'a dit Alexandre sur sa passion du rugby peut entrouvrir une autre porte. Tiens, voilà le magazine, je l'ai ramené.

Sweet-shirt, blouson, montre, l'héritier était équipé de pied en cap.

— Et si le nouveau club était une mauvaise piste ?

Geneviève avait pris le même ton que mercredi soir pour demander : Ils parlaient quoi, les deux blonds dans la navette ?

— Imagine-toi que le gosse soit raide dingue de Caracas et de sa marque de fringues. Son père a l'air assez branque pour vouloir acheter l'entreprise à tout prix et flinguer Caracas pour faire place nette. Dans ce cas, il y a une explication, mais elle ne marche que pour Caracas. Pourquoi s'en prendre aussi à Gafas ?

— Peut-être que le rapport avec Gafas est également commercial. Il faudrait voir si Khodorovitch fait aussi dans les lunettes, ou un truc qui a un rapport avec Gafas. À notre niveau, il n'y a que la pêche sur Internet qui peut nous apprendre quelque chose.

— Et nous aurons besoin d'une chance énorme, en plus. On essaye ? Chacun sur sa bécane, j'ai vu que tu as apporté la tienne. Je prends le Russe. On se donne une heure. Mais avant il y a de la salade de fruits.

Un tantinet épuisés par le rhum mauricien, les fruits ne résistèrent

pas longtemps. Nous débarrassâmes la table et nous nous installâmes chacun de notre côté devant notre ordinateur. Geneviève allongée sur le canapé, moi plus classique (et moins souple) au bout de la grande table.

Je commençai par me renseigner sur le fusil M40A3 qui avait servi aux tueurs. J'aurai besoin de ses caractéristiques pour mon papier de demain : fabriqué sur la base du Remington 700, c'est un calibre 7,62 OTAN avec un canon de 24 pouces et un chargeur de 6 cartouches. En ordre de tir son poids est de 7,48 kg. Sa portée est de 915 m. Il est équipé d'une lunette Schmidt & Bender avec un réticule illuminé Premier Reticle type Mil-Dot sur laquelle est monté un intensificateur de lumière SIMRAD. Le bipied est de marque Harris BRMS Bipod avec Pod-Loc.

Je passai à Gafas. Où, avec ses lunettes, pouvait-il croiser la route d'un type comme Khodorovitch ? Je ne voyais que la Chine. Je retrouvai la trace de Gafas à Pékin, au printemps de l'année dernière. Il y avait inauguré une sorte de fondation dont le but était de fournir des lunettes aux enfants démunis. Ne ménageant pas sa monture, Gafas avait filé de là à Shanghai où il avait été reçu par des dignitaires du Parti et des responsables économiques dans le but d'une production de produits optiques mais sous sa propre licence. Mais pas de trace de Khodorovitch. Je fis part de mes trouvailles à Geneviève qui fouinait sans succès en Russie. Je lui recommandai de prendre un billet pour l'Empire du Milieu, ce qu'elle fit. Quelques instants après, elle m'avertit que Khodorovitch s'était rendu à Shanghai du 8 au 13 avril de la même année, pour y signer un contrat d'approvisionnement en gaz et qu'il avait séjourné à l'*InterContinental*. Je repartis donc sur la piste de Gafas à Shanghai. Lui y était resté du 7 au 11. Et il avait séjourné où ? À l'*InterContinental*. Vous avez dit bizarre, mon cher cousin ? Comme c'est bizarre.

Nous avons trouvé une piste, mais toujours pas le mobile. Il y avait maintenant deux heures au moins que nous suivions les tribulations de ces drôles de Chinois en Chine. Il y avait mieux à faire. À Bordagain aussi, la nuit pouvait être câline. Lassée des Russes et de la Russie, Geneviève sonna la retraite. Je la suivis, tout feu tout flamme. Et nous incendiâmes Moscou. La nuit fut longue et tout y passa : la Bibliothèque Boutourine, le Théâtre Petrovsky, l'Université, le Palais Batachev et le Théâtre Arbatsky. Nous épargnâmes le Kremlin, nous n'étions pas des sauvages.

Dimanche, sur le coup de 8 h, nous émergeâmes d'une nuit qui avait tenu ses promesses. Deux petits baisers au creux des fossettes qui enchantaient le creux des reins de Geneviève, et je descendis faire un plouf à la piscine. L'eau salubre fouetta mon corps délicieusement

malmené par une nuit tellurique et je sortis de la piscine, comme Soult d'une charge de cavalerie : sabre au clair. Restait-il quelque chose à brûler à Moscou ? Je remontai vers le Kremlin au galop. Odalisque ronronnante sur un lit tiède, Geneviève n'était pas de bois, mais elle s'enflamma tout de suite. La vie était belle à Bordagain.

Ce n'est qu'un peu plus tard que repus, nous petit-déjeunâmes de fort bon appétit au bord de la piscine. Une seconde immersion pour moi, et une première pour Geneviève, nous mit les sens au repos. Nous nous douchâmes chacun à notre tour. Moi le premier et rapidement, Geneviève ensuite, qui attaqua la nappe phréatique.

Pendant ce long temps, j'appelai Alexandre.

— Je te dérange ?

— Non, pas du tout. Je comptais t'appeler un peu plus tard. Il y a quelque chose qui ne va pas. Hier après le concert, nous nous sommes attardés au *Palais*, mais tout était calme. Et je n'ai vu personne de la police. D'après ce que tu m'as dit, il aurait dû y avoir de l'ambiance, mais non, rien. J'ai inventé mille prétextes pour m'attarder, mais au bout d'un moment, il a bien fallu partir. Je suis rentré chez moi vers une heure du matin. Mais j'y retourne, au cas où. En tous cas, pas de trace de Khodorovitch.

— Il y a quelque chose qui ne colle pas, en effet. Si Seignosse a pris le risque de lui faire passer la nuit au commissariat, ce ne peut être que celui de Saint-Jean-de-Luz. J'essaie de me renseigner et je te rappelle dès que j'ai du nouveau. Il avait décidé de frapper fort ce matin. Et je ne le vois pas interroger Tobago ailleurs qu'au *Palais*. Il serait logique que ça bouge ce matin.

— C'est pour ça, j'y repars. S'il se passe quelque chose, je t'appelle, tu penses bien. Je te laisse.

Il fallait que je joigne Seignosse. Pas facile. Si son plan avait foiré, il serait sur les dents. Et pas besoin de roulette pour l'agacer.

Je l'appelai. Rien. Je laissai passer un moment et je recommençai. Rien. Je lui envoyai donc ce moderne signal de fumée qui, quelquefois, fait sortir les Indiens de leur réserve, un SMS : *je sais que tout n'est pas ok j'ai peut-être le joint entre Gafas et le russe.*

Pour chercher l'inspiration, je feuilletai le magazine où le fils du Russe affichait sa fanitude pour les fringues de Caracas.

Miracle de la modernité, Seignosse m'appela dans le quart d'heure.

CHAPITRE 15

Dimanche

AUX MARCHES DU PALAIS

— Xanti, j'ai un problème. Khodorovitch et Goutatchev ont levé le pied, en plein *Hôtel de Paris* à Monaco. Ils ont faussé compagnie aux policiers chargés de les ramener ici. Ils ont réussi à prendre un bateau rapide, un Riva je crois, pour filer vers l'Italie. On va les serrer rapidement, mais c'est rageant. Car les rois du rodéo au Petit-Bayonne ont tout balancé. Ils ignorent les motifs de Khodorovitch. Ils s'en foutent en plus. Mais c'est bien lui qui tire les ficelles. Goutatchev, lui, ne s'occupe que du pognon. Combien, quand et comment le faire arriver ou partir. C'est ça son job. Je comptais plier les gaules aujourd'hui sur une petite note rose, les plans cul entre Khodorovitch et Tobago. J'ai d'ailleurs invité Tobago à venir me retrouver au *Palais* pour me parler de Khodorovitch. Je pense que c'est lui qui l'a tuyauté sans penser à mal, bien sûr. Et comme il a l'air chaud de la pince, l'autre a dû lui monter une petite séance de câlinothérapie et il a fini par lui lâcher l'info sur le repas au *Cheval Blanc*, mais sans savoir où c'était. Jaulerry me l'a certifié, personne à la Mairie de Biarritz ne savait où c'était, ni quand. Et Tobago non plus, mais il savait que le maire avait un rendez-vous hier. Et toi, qu'as-tu à me dire ?

— Deux choses. L'une, c'est que le fils de Khodorovitch fait ses études en Angleterre au Surbiton Collège et qu'il est fou de rugby qu'il pratique fort bien, paraît-il. Parmi ses idoles ovales : Caracas. Et sais-tu comment s'habille cet éphèbe ? En fringues « Full Back » de l'ami Caracas. C'est Geneviève qui a découvert ça dans un magazine people. L'autre, c'est que Gafas et Khodorovitch ont pu se rencontrer à Shanghai en avril de l'année dernière car ils séjournaient dans le même hôtel, l'*InterContinental*. J'ai trouvé ça sur Internet.

— Xanti, tu crois que Khodorovitch a fait flinguer Caracas pour mettre la main sur l'entreprise et l'offrir en quelque sorte à son fils pour qu'il s'habille gratos ?

— Ce n'est pas moi qui le dis, c'est toi. Et c'est ce qu'a tout de suite pensé Geneviève, qui a du nez.

— Elle a autre chose aussi, d'après ce que j'ai compris.

— Oui, mais ça ne compte pas pour aujourd'hui.

— Bon, je vais aller fouiller par là. Mais ça n'explique rien pour Gafas.

— Petit Poulet, si tu le veux bien, revenons aux fondamentaux : le pognon, la bouffe et le cul. Pour Khodorovitch et Caracas, c'est sûrement le pognon. Pour Khodorovitch et Gafas, excluons la bouffe. Il reste les deux autres. Pour le pognon, le tour d'Internet que nous avons fait Geneviève et moi hier soir...

— Vous travaillez en équipe ?

— Oui, comme Bonnie and Clyde, fais gaffe ! Nous n'avons rien découvert comme intérêts croisés ou participations dans des affaires communes. Mais ce n'est qu'Internet. Par contre pour le cul on ne trouvera rien. Même si on tombe sur des photos, on peut savoir que Liu Shi est l'épouse de l'ambassadeur, mais qui nous dira que Weng Zhou, juste à côté sur la photo, est la plus grande pute de Shanghai ? Mais ça me plairait assez, une rivalité à l'*Hôtel InterContinental*, pour une Zahia de là-bas, pétroleuse à lunettes à 5 000 dollars la nuit. Par contre toi, tu peux regarder chez Gafas ce qu'il a fait pendant ce voyage, ou d'autres.

— Effectivement, c'est une info à approfondir, surtout dans le cas où nous ne récupérons pas rapidement Khodorovitch. Mais il n'ira pas loin. Et il se mettra à table, crois-moi. Surtout après mon entretien avec Tobago. Toi tu peux en parler, sans citer le membre de la SOCOMIX, et ouvrir des pistes. Bon, je te laisse, j'ai rendez-vous avec Tobago dans une demi-heure. Rappelle-moi vers midi.

Je rappelai Alexandre.

— C'est Xanti. Je viens d'avoir Seignosse au téléphone. Khodorovitch et Goutatchev se sont échappés en bateau vers l'Italie. Ils n'iront pas loin. Par contre, Seignosse va arriver au *Palais* où il va avoir un petit entretien avec Tobago. Je pense que ça va être amusant.

— Oh, que oui ! J'en salive déjà. J'ouvre l'œil et les oreilles. Je suis déjà sur place.

— Allez, bonne matinée. On se rappelle.

J'appelai aussi Pampi Lagun qui ne répondit pas à son habitude. Je lui laissai un message l'avertissant que je ne pourrai pas l'accompagner à Bilbao pour la partie de pelote de cet après-midi.

Pendant que je m'installai sur la terrasse et que je commençai à organiser mes papiers pour le lendemain, Geneviève se préparait. Nous continuions à jouer la scène, rarissime pour nous, « dimanche matin chez les Dupont ». Même sans les sacro-saints croissants et les tickets du tiercé, c'était quand même pour nous d'une normalité limite, l'exception qui confirmait la règle, attention, danger ! Nous étions faits pour entrer à pieds joints ou sur leur pointe, dans la vie de l'autre, mais pas pour nous y installer. Il fallait que les portes

s'ouvrent et se ferment souvent. Et c'est pour cela que les nôtres claquaient très très rarement.

Un qui en était aux portes qui claquent, c'était Seignosse.

Il occupait le salon Eugénie, où policé jusqu'au bout des abeilles, il recueillait le témoignage de Pierre Tobago. Bien que faisant partie de la société qui présidait aux destinées de l'illustre maison impériale et biarrote, il n'en menait pas large, le membre de la SOCOMIX. Il se rendait compte maintenant seulement de la légèreté de son comportement avec Khodorovitch. Certes, il était tombé sous le charme d'un homme qui sentait le souffre, il le savait bien. Mais c'était justement ce sentiment de canaillerie et de réussite mélangées qui l'avait attiré. Il se demandait jusqu'où l'on pouvait aller dans la fréquentation de tels personnages, sans se brûler les ailes. Il connaissait Khodorovitch depuis deux ans, maintenant, et le rencontrait à chacun de ses passages à Biarritz. Il choyait le Russe ; celui-ci avait des projets sur la Côte basque ; et Tobago ne voulait pas les voir se réaliser ailleurs qu'à Biarritz. Khodorovitch avait parlé du Château de l'Espée à Ilbarritz et de sa volonté de lui redonner son lustre d'antan, quand le baron jouait Wagner à l'orgue, fenêtres ouvertes face à l'océan, sur son Cavaillé-Coll de légende. Ce projet, et bien d'autres, ne pouvaient que séduire quelqu'un chargé de la promotion de sa ville. Certes il avait manqué de prudence, mais qui n'aurait pas agi de la même manière, devant les perspectives que le Russe faisait miroiter ?

Bref, il croyait le tenir alors que c'était lui qui avait la laisse autour du cou.

Seignosse écoutait Tobago, un léger sourire de compréhension au coin des lèvres. Il s'était ouvert facilement et avait confiance en la clémence d'Auguste, ne sachant pas que Seignosse pouvait aussi se transformer en redoutable Cinna pour aller au bout de sa mission.

Petit Poulet se mua alors en Aigle Impérial et posa alors la question qui tue :

— Et les petits extras ?

— Quels extras ?

— Ceux que vous concoctait Khodorovitch, à Saint-Sébastien ou à Paris par exemple.

Ah qu'en termes galants, ces choses-là sont dites. Tobago baissa la tête un court instant, puis se reprit.

— Ce n'étaient que des soirées comme on en passe souvent entre hommes d'affaires.

— Bien sûr, ça aide à fluidifier le marché, mais ça crée aussi des

petits liens dont il est bien difficile ensuite de se débarrasser. En soi, ce genre de plan ne m'intéresse pas. Ce que je veux savoir, c'est quand et comment Khodorovitch a appris les dates et les heures des repas à Hendaye d'abord, puis à Bayonne. Car il ne fait aucun doute que c'est vous qui l'avez renseigné. Bien sûr, vous ignoriez ce que tramait Khodorovitch, c'est évident. Le reste ne m'intéresse pas. La date et l'heure du repas d'Hendaye ainsi que le nom des participants, vous étiez au moins une douzaine à le savoir, autour des maires, au BO ou à l'Aviron. Là, n'est pas le problème. Vous, vous avez renseigné Khodorovitch. Je veux savoir depuis quand il était au courant. Je vous mets à l'aise, ce que vous avez fait, ce n'est pas de la complicité. Ça rentre dans les petits services que l'on peut se rendre entre amis. Et sur le coup, vous vous êtes fait manœuvrer comme un junior. Nous sommes bien d'accord.

Tobago respira longuement, comme soulagé, mais effondré aussi. Car ce n'était que depuis ce matin qu'il se rendait compte de l'immense naïveté et de l'incommensurable connerie dont il avait fait preuve. Vouloir jouer, et d'égal à égal encore, dans la cour de ce genre de type ! Quelle idiotie ! Quel orgueil mal placé ! Quel manque de discernement !

— La date du repas à Hendaye était prévue depuis la fin mai environ. Khodorovitch a séjourné quelques jours au *Palais* début juin et nous nous sommes rencontrés, comme à chaque fois qu'il vient à Biarritz. Nous avons parlé de choses et d'autres, notamment de sport, de son équipe de hockey et de football. Puis la conversation a dérivé sur le futur club de rugby en formation. Il était très intéressé par le volet sportif, mais aussi par le côté économique, ce que je comprenais tout à fait. Je lui ai donc dit que les dirigeants sportifs et politiques se réunissaient à Hendaye chez Caracas. Il n'a pas eu à me tirer les vers du nez. Je lui ai dit ça spontanément. Et même mercredi quand j'ai appris l'assassinat de Gafas et la blessure de Serge, je n'ai pas fait le rapprochement. Comment aurai-je pu le faire d'ailleurs ?

— D'accord, fit Seignosse. Mais pour le repas d'hier, il était au courant également. Et ce ne peut être que vous.

— Je l'ai rencontré au *Palais* vendredi matin au cours du petit déjeuner à la piscine. Il était à Monaco la veille. Nous avons parlé de tout et de rien et il a dirigé la conversation vers l'assassinat de Gafas et l'avenir du nouveau club. Je lui ai dit que l'aventure continuait et qu'il y avait une réunion le lendemain, mais que je ne savais pas où elle aurait lieu. J'étais tombé par hasard sur l'agenda du maire et j'avais vu les initiales SC en haut de page ce samedi. SC c'est toujours Serge Caracas dans l'agenda du maire. Nous avons continué à parler un petit moment de sport et d'affaires, puis il m'a dit qu'il devait

repartir à Monaco et qu'il avait un avion à commander. Je l'ai quitté à ce moment-là.

— Bon, conclut Seignosse. Tout s'explique. Je sais ce que je voulais savoir. Je vous demanderai de rester à notre disposition et de ne pas vous éloigner de Biarritz pendant les jours qui viennent. Vous pouvez y aller.

— Qu'est-ce que j'ai été bête, regretta Tobago. J'ai dégoupillé.

Et il quitta la pièce. En empruntant le couloir et en traversant le hall sous les saluts du personnel, il se disait que c'était sans doute la dernière fois qu'il mettait les pieds dans ce prestigieux établissement en tant que membre de la SOCOMIX. Même s'il passait au travers dans cette affaire, il savait maintenant que Jaulerry ne le manquerait pas. Sa démission s'imposait. Il allait s'y préparer.

Dans un coin du bar, jambes croisées dans un fauteuil club, Alexandre Poliana lisait *Le Monde*. Il avait vu Tobago quitter les lieux, mais avec la tête des mauvais jours. Pas la peine, dans ces conditions, d'entamer une conversation.

Seignosse, lui, reprit ses notes avant de quitter la pièce. Attiré par le soleil, il se dirigea vers la rotonde. Repérant Alexandre, il le salua dans un grand sourire et lâcha au passage :

— Félicitations, c'est bien lui qui a renseigné Khodorovitch.

Surpris, il n'eut pas le temps de répondre. Seignosse s'était déjà éloigné vers la terrasse et la piscine. Alexandre m'appela aussitôt.

— Xanti, je viens de recevoir les félicitations de ton ami le commissaire. J'étais au bar en train d'attendre, quand il est passé à côté de moi. Et sans s'arrêter, il m'a dit que c'était bien Tobago qui avait renseigné Khodorovitch.

— Il m'a déjà loué tes qualités, en me disant que tout seul tu avais eu autant de renseignements qu'eux. C'est un connaisseur en la matière. Je crois qu'au *Palais*, c'est fini. Quand ils vont arrêter Khodorovitch, ils vont le mettre au ballon aussitôt. Tu peux donc abandonner le poste et revenir à de plus calmes occupations. Je te remercie pour ta parfaite efficacité. Je vais m'atteler aux papiers de demain. À bientôt, Alexandre.

— À bientôt, Xanti. Je me suis beaucoup amusé.

Il n'était pas loin de midi, j'appelai Seignosse.

— Alors, c'est terminé ?

— Presque. Tu as déjà eu le rapport.

— Oui, mais très succinct.

— Effectivement, c'est Tobago qui a tuyauté Khodorovitch. Mais,

comme ça, naturellement. Au cours de conversations banales que le Russe savait provoquer. Tobago n'a pas démenti pour les soirées fines et les petites mademoiselles qui allaient avec. Mais il voit ça comme un paquet cadeau normal entre hommes d'affaires. La date du repas d'Hendaye a été décidée dès la fin du mois de mai, et dans l'entourage immédiat, et des sportifs et des édiles, beaucoup de monde le savait. Khodorovitch l'a appris de Tobago au début du mois de juin, ce qui lui laissait un mois pour préparer son coup. Pour le repas de Bayonne par contre, c'est différent. Jaulerry n'a mis personne au courant, mais sur son agenda, en tête de la journée d'hier, il avait noté : SC. Ce qui signifie Serge Caracas, ceux qui travaillent avec Jaulerry le savent. Il faut d'ailleurs que je vérifie ce point auprès du maire de Biarritz. Tobago l'a vu par hasard, m'a-t-il dit, et l'a appris à Khodorovitch au cours d'une conversation « aiguillée » elle aussi. Aussitôt, celui-ci a commandé un avion pour se rendre à Monaco. Voilà, tu sais tout. Demain à midi nous faisons un point presse à la salle de réunions de Sokoburu. Le *Fiscal* sera là avec les sacs et les fusils. Tu as donc encore de l'avance sur la concurrence, et de quoi écrire. Ne mentionne pas le nom de Tobago. Ce n'est pas la peine, du moins tant que nous n'avons pas mis la main sur Khodorovitch. Mais je peux te dire qu'au moment où nous parlons, il est déjà viré de la SOCOMIX. Jaulerry ne va pas lui pardonner sa proximité avec Khodorovitch.

— Eh bien, à demain alors, à Sokoburu, et merci. Tes félicitations ont beaucoup touché Alexandre Poliana.

— C'est un bon, celui-là. À demain.

À l'intérieur de la maison les Beach Boys envoyaient « Herœs and Vilains ». C'est donc avec eux dans l'oreille que je me préparais à écrire mes papiers pour *La Gazette* de demain et pour *Le Parisien*. Je téléphonai à Pibale pour qu'il envoie une photo de la sortie de Caracas du *Cheval Blanc* au *Parisien* que j'appelai dans la foulée. C'était Kattalin qui était au secrétariat de rédaction.

— Bonjour, Xanti, ça fait plaisir de t'entendre, c'est toujours bon d'entendre le pays au téléphone.

— Kattalin, je suis ravi de te faire toujours de l'effet.

— Que tu es bête. Où en es-tu avec tes rugbymen et tes tueurs ? Nous avons reçu une dépêche AFP de chez vous hier soir.

— L'affaire est quasiment dans le sac. On connaît presque tous les tenants et tous les aboutissants. Demain il y a un point presse à Hendaye. Mais je sais déjà ce qui va y être dit. Il y de quoi faire deux feuillets. De plus, j'ai demandé au photographe de *La Gazette* de vous envoyer une photo que personne n'aura : la sortie de Caracas du *Cheval Blanc* où il mangeait en compagnie des autres dirigeants.

— Attends, je demande.

La réponse arriva vite.

— Xanti, c'est d'accord. Et pour la photo on prend et on fait comme d'habitude.

— À bientôt, Kattalin. Dès que l'affaire est terminée, j'appelle pour faire le point. Et peut-être aux Fêtes de Bayonne !

J'appelai Roland.

— Xanti, j'ai vu les photos de Pibale. C'est parfait. Nous allons cartonner. J'ai prévu une page.

— Le *Fiscal* a récupéré les fusils, ce sont des M40A3, il va nous les présenter demain au point presse de midi à la salle de réunions de Sokoburu. Je commence mes papiers à l'instant. Et je te les envoie aussitôt. Tu peux m'appeler quand tu veux. »

Une légère odeur de friture s'échappait de la cuisine. Je me mis au travail. Vestale attentionnée, chemise blanche nouée sous les seins, paréo marine et blanc autour des hanches, Geneviève ne m'approcha en silence que pour m'apporter une cubata de Pampero dans un verre tintant de glaçons, et des accras de morue. Une reine ! L'alcool pour stimuler mes neurones, le poisson pour conforter ma mémoire. Qui a dit que la perfection n'était pas de ce monde ?

Vers 14 h, *La Gazette* était livrée. Une heure plus tard, c'était au tour du *Parisien*.

Geneviève avait monté un pique-nique au bord de la piscine.

Txakoli, patates persillées, saucisses confites de Madame Mascotena, œufs brouillés aux anchois de Santoña, Ribera del Duero, fromages, salade de fruits, Cythère nous tendait les bras. Nous embarquâmes résolument pour une après-midi de rêve, et plus si affinité ; il y eut affinité.

Khodorovitch, en compagnie de Goutatchev, fut arrêté à San Remo le lundi matin, autour de la Villa Nobel. Confronté aux affreux Anatoli Smolokov et Oleg Baroukin, il se mit à table. Et il avoua avec un effarant naturel que, n'ayant pu mettre la main sur « Full Back » d'une façon légale, il avait usé de la manière forte car il tenait à faire plaisir à son fils Igor. Geneviève avait vu juste.

Pour ce qui est de Gafas, c'était bien à Shanghai qu'il avait croisé le Russe. Tout à fait par hasard. Rien de commercial ou de financier entre les deux hommes. Seulement une femme. Et quelle femme ! Tatiana Kubanova, une Circassienne rousse aux yeux verts et à la peau laiteuse, originaire de Krasnodar dans le Caucase. Venue en Chine mettre en pratique son doctorat es nuits câlines acquis sur le tas dans les plus grands palaces du monde. J'avais vu juste aussi.

C'est au cours d'une soirée que les deux hommes avaient croisé la belle Tatiana. Et la rousse flamboyante avait choisi l'homme à lunettes. Mais les doubles foyers, ce n'était pas le genre de Gafas. Il avait d'autres montures à enfourcher, celles qu'il s'appropriait à faire fabriquer au milieu du nouvel empire. Et s'il ne répugnait pas à faire tchin-tchin, c'était uniquement avec les sommités politiques et économiques locales. Un contre-pied digne de Caracas, et une feinte de passe avaient mis la Circassienne dans le vent. Mais depuis, Khodorovitch avait Gafas dans le viseur. Tatiana avait choisi. Et choisir c'est trahir. On avait retrouvé la belle, aplatie sur le trottoir du palace, quelques jours plus tard : suicide ou défenestration ? Allez savoir.

Khodorovitch qui avait de la suite, pas seulement dans les palais, mais aussi dans les idées, avait saisi, lors d'un séjour au *Palais*, tout le parti qu'il pouvait tirer du Pays basque où l'on pouvait trouver les deux hommes qui étaient en travers de son chemin. Laver son honneur et faire la lessive pour son fils, dans la même machine, il y avait de quoi se faire mousser. Et quand l'aventure sportive mettait les deux protagonistes en scène, il ne fallait pas loucher le lever de rideau, quitte à payer les machinistes pour un clap de fin radical.

Voilà, tout était dit. Milliardaire et pourtant misérable, Khodorovitch n'était pas du bois dont on fait les flûtes, les potences plutôt.

On put à nouveau dîner sur la terrasse de la thalassothérapie sans se faire canarder, et manger au *Cheval Blanc* sans risque d'ingestion de plomb à la sortie.

Deux ans plus tard, l'*Euskal Herri Stadium* flambant neuf accueillait, pour son inauguration, le match de Top 12 opposant *Pays Basque XV* aux Catalans de l'USAP. Après la bénédiction de la pelouse par Mikel Beraza, aumônier des pêcheurs, rugbyman lui-même, apôtre d'Euskarians, cette ancienne équipe basque sans frontière, vinrent les *gaiteros*. Puis les tamborradas défilèrent au son de la *Marcha de Raimundo Sarriegui*. Enfin, à la galloise, toutes les chorales du Pays basque encerclèrent la pelouse. Les joueurs pouvaient sortir, sous l'ovation d'un public debout.

Les Catalans d'abord, dans leur tenue de toujours, maillot bleu ciel, numéro noir sur un rectangle blanc, flottants blancs et bas rayés, rouge et jaune.

Pays Basque XV ensuite. Maillot vert à fines rayures blanches et rouges, flottants rouges et bas blancs. On n'allait tout de même pas obliger les Bayonnais à crier « Allez les rouges ».

À leur tête le capitaine et demi d'ouverture Camille Lopez, Souletin pur jus.

Alors, les officiels dévoilèrent une plaque à la mémoire de Jacques Gafas, suivie d'une fervente minute de silence qui se transforma spontanément en applaudissements. Retentit alors du cœur des chœurs et de celui de la foule, gonflé à bloc, le plus formidable *AgurJaunak* de tous les temps. L'*Euskal Herri Stadium* exulta et l'on entendit sa clameur du Boucau à Hendaye et d'Anglet à Baigorri.

Ça pouvait commencer, la boucle était bouclée.

Dans la tribune officielle se pressait tout le gratin basque et ovale. Guy Ducasse radieux, entouré des édiles, non moins radieux. Pierre Uhart, le président de la FFR, Pierre-Yves Labo président de la Ligue Nationale de Rugby, Bernard Gabelou président du Board, Jean-Pierre Fiat, président de l'ERC, Jean-Pierre Javarac président du Comité de Rugby Côte Basque-Landes, et les présidents de tous les clubs du Comité.

Un peu plus bas dans la tribune, Serge Caracas, Claude Ithurbisque et une belle phalange de vieux guerriers et de gais cavaliers de l'Ovalie basque, ne boudaient pas leur plaisir.

Au coup d'envoi, Serge Caracas se frotta le biceps gauche en soufflant, une étrange lueur dans les yeux.

Ciboure
Mai 2013

Jacques Garay

Coup tordu à Sokoburu

Rugby, Biarritz, Bayonne. Saison catastrophique.

Serge Caracas, président du Biarritz Olympique, a senti le danger et battu le rappel. Jacques Gafas, président de l'Aviron Bayonnais lui a emboité le pas. Derrière eux, les maires de Biarritz, Bayonne et Anglet. Repas à Hendaye. Pan, pan ! Deux coups de feu claquent. Face aux maires, les deux présidents. L'un s'écroule, l'autre pas.

Xanti Sopuerta (prononcez Chanti !) va donc délaissier guides gastronomiques et chroniques pour coiffer son feutre mou et enfiler son imperméable mastic. Et enquêter en rond en milieu ovale, avec la bienveillance de son ami le commissaire Seignosse, bien sûr.

Sans oublier de demander l'arbitrage vidéo à Geneviève, sa Geneviève, là-haut, sur la colline de Bordagain.

Deuxième roman de Jacques Garay (1949, Saint-Palais). Études secondaires classiques au lycée de Biarritz, puis fac de droit à Pau. Rien de ce qui enjôle le Pays basque n'est étranger à ce journaliste épicurien : beauté des paysages, convivialité, pelote, rugby, golf, surf, palombes, chant, tauromachie... Observateur de la vraie vie, préférant les livres aux calembrets, il pose un regard souvent amusé mais toujours aiguisé sur le joli monde qui l'entoure.

15 €

www.editions-cairn.fr



- [1] Voir Trou noir à Chantaco.
- [2] Parc des Expositions d'Irun situé juste après le pont Saint-Jacques.
- [3] Sport Athlétique Mauléonnais.
- [4] Biarritz Athletic Club.
- [5] Les Rapetout était le surnom donné aux joueurs de 1^{ère} ligne de Bègles champion de France en 1991 et adeptes d'une progression inexorable où serrés les uns contre les autres ils formaient la « tortue ».
- [6] De l'espagnol « aguantar » supporter la charge du toro en terme tauromachique.
- [7] La ZUP et Pétricot, deux quartiers populaires, l'un de Bayonne l'autre de Biarritz.
- [8] Novès, manager du Stade Toulousain, Boudjellal président du Rugby Club Toulonnais.
- [9] Consorcio : communauté de communes transfrontalière unique en Europe, réunissant les villes d'Hendaye, Irun et Hondarribia, riveraines de la baie de Txingudi dans laquelle se jette la Bidasoa.
- [10] Voir Trou noir à Chantaco.
- [11] Voir Trou noir à Chantaco.
- [12] Égalité messieurs égalité, termes employés lors des parties de pelote, lorsque les deux équipes ont le même nombre de points.
- [13] Du coca enluminé de rhum dont l'un des meilleurs est vénézuélien, le Pampero.
- [14] Originaire de Saint-Sébastien, Donostia en basque.
- [15] Amuse-gueules.
- [16] Cri de guerre ou de joie des Basques.
- [17] Piments au vinaigre.
- [18] Société d'Économie Mixte pour l'exploitation de l'Hôtel du Palais dont la Ville de Biarritz détient 64 %.
- [19] Défilé de musiciens accompagnés par des joueurs de tambour.